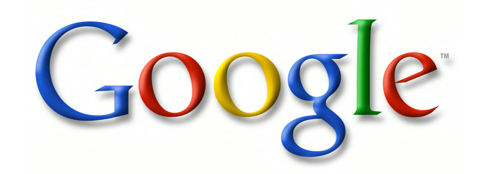
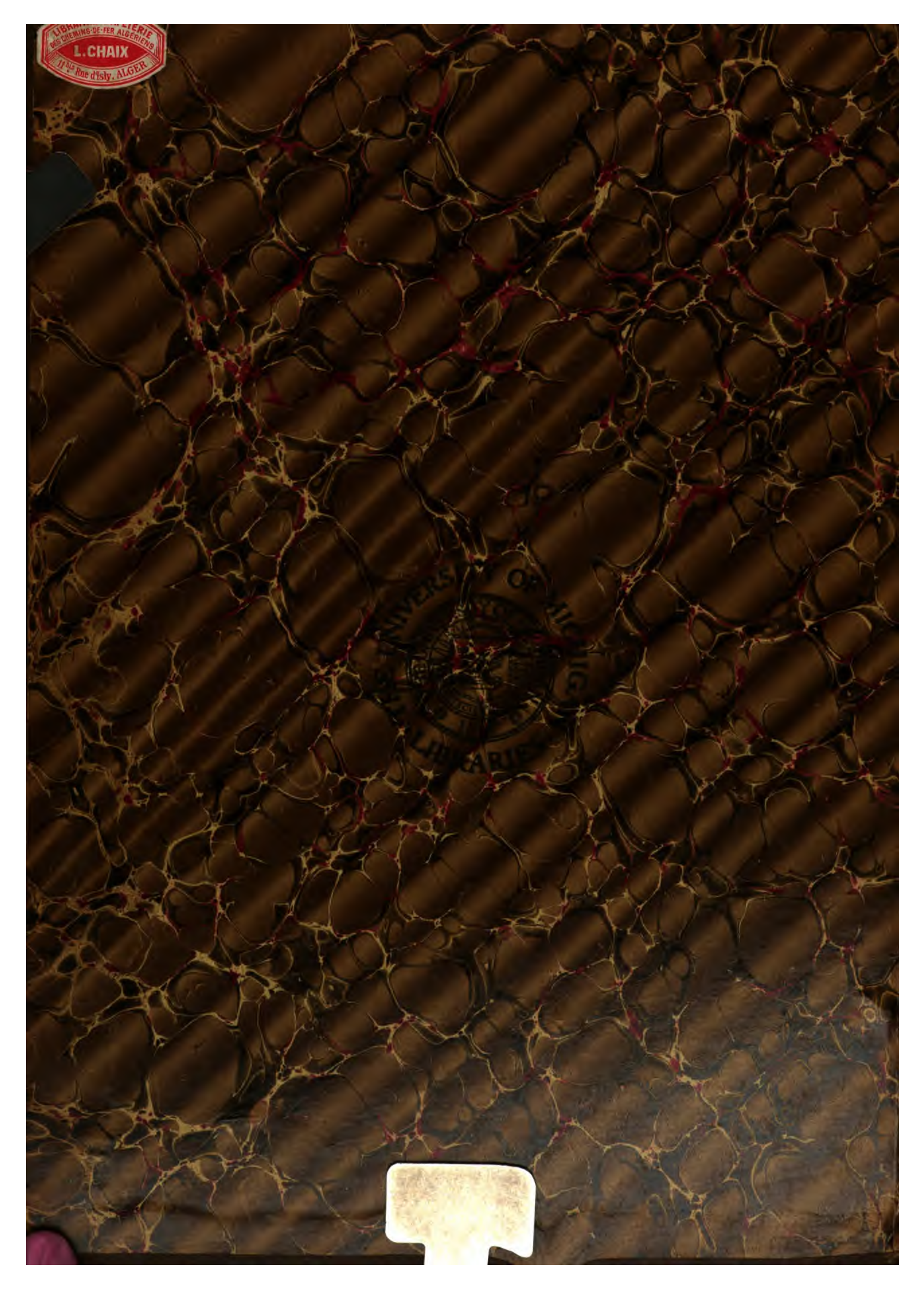





DES CHEMINS-DE-FER ALGÉRIENS
L.CHAIX
11 bis Rue d'Isly, ALGER


UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'ALGÉRIE ARTISTIQUE

ET PITTORESQUE

3ᵉ ANNÉE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ALGÉRIE ARTISTIQUE

ET PITTORESQUE

DOCUMENTS D'ART ET D'HISTOIRE. – ARCHÉOLOGIE

MŒURS ET COUTUMES INDIGÈNES

EXCURSIONS ET VOYAGES. – NOUVELLES ET CONTES D'ORIENT

EUGÈNE LARADE, DIRECTEUR

AVEC LES COLLABORATIONS DE

MM. ALPHONSE DAUDET. - PIERRE LOTI. - FRANÇOIS COPPÉE. - PAUL BONNETAIN.

PAUL MARGUERITTE. - E. MASQUERAY. - LYS DU PAC. - CH. DE GALLAND. - H. BÉRAUD. - A. ALATISSIÈRE. - J. ROUANET.

A. FRAIGNEAU. - JEAN DE VILLEURS. - A. CARBON.

MARIE LEFEBVRE. - E. DUTILLOY. - V. DE COTTENS. - L. CAFFIN. - ROB. - N. FAUCON. - JEANNE GRALEM.

CH. LALLEMAND. - J. LIOREL. - J. CHALON, etc.

ALGER

J. GERVAIS-COURTELLEMONT & Cⁱᵉ, ÉDITEURS D'ART

6, BOULEVARD DE LA RÉPUBLIQUE | 10-14, RUE DES TROIS-COULEURS

—

1893

PETITS MÉTIERS ALGERIENS

J'ai considéré et étudié, toujours avec intérêt, quelquefois avec plaisir, les différentes variétés de pauvres hères qui existent à Alger. Ils sont légion et se subdivisent en une infinité de catégories. Ils diffèrent par le métier, la race, la religion et le langage ; mais tous, ou presque tous, guenillards, loqueteux, vermineux, crève-de-faim ou gagne-petit, opposent à la destinée, dont il se fichent, un dédain superbe, la résignation des brutes ou une philosophie sans phrases.

Il en vient de tous les pays, des provinces où l'on boit de la bière, et du midi où l'on sent l'ail, de la Tunisie et du Moghreb, du Ziban et de la Kabylie, des bords du Gange, de l'Albaycin de Grenade et de la Triana de Séville. Plusieurs sont originaires d'Alger. Ils exercent un petit métier, se livrent à une industrie vague; quelques-uns ne font rien. Ces derniers sont les indépendants, les philosophes, les purs. La police les cueille sur les talus des fortifications, au milieu des eucalyptus des *Tagarins* ou aux abords de la prison civile. Ils rencontrent toujours quelques camarades complaisants qui n'hésitent pas à payer sur le zinc crasseux d'un débit espagnol un sou d'anisette dans quatre verres, et à partager la maigre pitance composée d'un oignon, d'un pain mahonais et de quelques olives noires. Ils n'ont cure du lendemain ; ils sont tout à l'heure présente. Un rayon de soleil, une cigarette leur suffisent. Ils savent mettre en pratique la maxime d'Horace *Carpe horam.*

Je m'empresse d'ajouter que ces indépendants sont rares dans cette tourbe. Nous ne nous occuperons que des *travailleurs.* D'ailleurs, tous me plaisent parce qu'ils sont par nature peu complexes, simples et inconscients; se rapprochant de la brute, ils nous reposent un peu des êtres compliqués, quintessenciés, anémiés et morphinomanes que l'on nous sert dans le roman contemporain.

Si vous les voulez connaître, suivez moi dans les différents quartiers de la ville; nous les examinerons en passant; l'objectif de Courtellemont est là tout prêt pour les portraiturer et les prendre sur le vif.

SUR LES QUAIS ET LE MOLE

LE PÊCHEUR A LA LIGNE

A côté des pêcheurs amateurs qui foisonnent à Alger, des grandes corporations de Gênois et de Napolitains, on trouve le petit pêcheur de profession qui vit de son métier. C'est le plus souvent un Italien, un Arabe, quelquefois un nègre.

La veille, il a eu le soin de fabriquer sa pâte pour amorcer le poisson et de recueillir des appâts variés. La pâte se fait ordinairement avec du pain de munition mouillé, du sable très fin et du fromage fermenté, putride, puant fort. On mélange et on pétrit le tout jusqu'à ce que la boulette soit assez compacte. Quant aux appâts, ils varient suivant le poisson, la profondeur de la mer et l'endroit choisi par le pêcheur : Ce sont des croukras, vilaines petites bêtes noirâtres attrapées dans les algues humides de la plage de Saint-Eugène, des crevettes, des sardines, des vers de mer ou encore des oursins pilés.

Dès l'aube, nos pêcheurs se lèvent et s'en vont chercher un poste. De la plage de l'Agha à la Pointe-Pescade, ils s'échelonnent sur la plage, sur les môles, sur les quais, sur le boulevard Nord, sur les rochers de la *Consolation*, sur les petites falaises de Saint-Eugène. On les reconnaît à leur attirail, à leur mine et à leur costume : deux ou trois longs roseaux flexibles, deux paniers retenus sur l'épaule par une cordelette, et un filet conique à long manche, voilà leur bagage. Leur figure hâlée, brûlée, tannée par le soleil et l'air de la mer ont les tons de la roche corrodée sur laquelle ils s'installent, pareils à de mélancoliques pingouins.



Ils sont la terreur des pêcheurs amateurs, propriétaires de cabanons qui ont placé des palangres ou d'autres engins. Les pêcheurs maraudeurs, braconniers de la mer, enlèvent prestement, à la pointe du jour, les poissons pris pendant la nuit. Quand ils ont empli leurs paniers de girelles, de rascasses, d'aublades, de pajots, etc., etc., ils vont de porte en porte vendre leur marchandise. D'autres, plus modestes, se contentent de ramasser des coquillages, des clovisses, voire des oursins.



Il était bien connu à Alger le marchand d'oursins, espèce de Napolitain noir et velu. Il portait sur son épaule un long panier d'osier, sur le bord duquel était fixé un gros morceau de liège. Pour attirer le client, il faisait entendre un long cri guttural « oursin! oursin! » qui se perdait en une sorte de râle étouffé. Avec quelle dextérité, d'un seul coup de couteau, il fendait la grosse châtaigne de mer, en débarrassait l'intérieur des détritus granuleux et verdâtres et présentait à l'amateur la demi coquille dont le fond est paré de lamelles rayonnantes, roses, grasses et fraîches.



*
* *



DÉBARDEURS ET PORTEFAIX

Mais nous voici sur les quais, à l'arrivée du paquebot. Les voyageurs, la face pâlie par le mal de mer, descendent sur le ponton de la Compagnie Transatlantique. A peine ont-ils franchi les portes de la

douane, qu'ils sont pris d'assaut par une bande d'énergumènes qui, malgré les efforts d'un agent de police et les protestations des voyageurs ahuris, se disputent les petits bagages, enlèvent les valises et filent au pas gymnastique.

En descendant du train, on est obligé de passer entre deux haies de ces vauriens, qui, s'ils l'osaient, vous emporteraient sur leurs épaules.

Sur toute la longueur des quais, nous rencontrons, par groupes, les débardeurs indigènes, solides gaillards, aux muscles noueux en saillie, forts comme des taureaux, les jambes nues, la face noircie par le charbon, s'agitant et hurlant comme des possédés. Les uns s'élancent sur une passerelle branlante, reliant les quais à une balancelle espagnole ou italienne, dans un va et vient de fourmis laborieuses et transportent des poteries; les autres, au milieu d'une poussière fine et noire, déchargent le charbon de Cardiff apporté par un vapeur anglais; plus loin, sur le terre-plein des quais, devant les entrepôts des compagnies maritimes, ils roulent des tonneaux, entassent du minerai de zinc, ou superposent les poutres et les planches de sapin qui nous viennent de Trieste.



LA PÊCHERIE ET LES REVENDEURS DE POISSONS

Un peu étourdis par ce vacarme, nous gravissons l'escalier qui conduit à la Pêcherie. Une âcre odeur de marée et d'algues nous prend au nez et à la gorge. Nous pénétrons sous les voûtes de la Pêcherie : sur les étals parallèles, par tas, s'amoncellent les poissons, les crevettes, les langoustes, que les marchands aspergent fréquemment d'eau de mer. Ici, un lot de rougets de roches, d'un rose tendre, des congres hideux, presque noirs, mouchetés de blanc et de jaune; des merlans flasques d'un gris sale. Là, le maquereau blanc aux couleurs irisées et métalliques; des soles, des raies ternes et aplaties, à côté desquelles le buisson enchevêtré des grosses crevettes jette sa note gaie. Plus loin, les mérots ouvrent leurs gueules énormes, les sardines et les alaches s'effondrent en une coulée visqueuse et brillante; les poissons de juifs, rayés d'un filet d'or; les chiens de mer, pareils à de petits requins; les langoustes encore vivantes qui roulent des yeux déjà vitreux et agitent, de ci de là, d'un mouvement lent, leurs longues antennes; des amoncellements de seiches qui trépident au moindre mouvement comme des paquets de gélatine.

En leur jargon, les marchands juifs ou italiens, le verbe haut, interpellent les chalands et les ménagères, plongent leurs mains dans la masse des poissons qu'ils laissent couler entre leurs doigts, choisissent les plus beaux spécimens et, pour convaincre le client de la fraîcheur de sa denrée, en montrent l'œil brillant et les branchies d'un rouge vif.

* * *



Autour des marchands patentés et attitrés, évoluent les petits revendeurs qui achètent à bas prix le poisson non vendu et vont l'écouler à l'entrée des rues de la Casbah et des Marseillais, dans les ruelles de la haute ville et dans les campagnes des environs.

Le long de la rampe, qui de la pêcherie donne accès sur la place du Gouvernement, voici les étalages des marchands d'engins de pêche, de coquillages, de grenouilles, d'oiseaux exotiques. Souvent, pendant les heures de flânerie, je me suis arrêté devant une vieille marchande de grenouilles qui préparait et parait ses sujets avec une rare habileté de main. Les infortunés batraciens voués à la mort, étaient placés dans une boîte ; elle les prenait un à un, et, d'un coup de ses ciseaux les coupait en deux, à la ceinture, au milieu de l'abdomen ; puis, dépouillait les cuisses et les jambes, comme si elle eut enlevé, en le retournant, un simple caleçon mouillé.

SUR LA PLACE DU GOUVERNEMENT ET LES BOULEVARDS

LES MARCHANDS D'ALLUMETTES. – COLPORTEURS INDIENS ET INDIGÈNES. MARCHANDS DE JOURNAUX. – MENDIANTS ET MENDIANTES.

« Z'allimites ! z'allimites ! m'siou, trois boîtes pour un sou ! » Vous vous retournez et vous apercevez un affreux mioche, maigre et effronté, vêtu d'un paletot trop long, d'un pantalon trop court, chaussé de vieilles bottines éculées, coiffé d'un chapeau de paille dont les ailes se rabattent sur des oreilles sales et écartées. Ses boîtes, rangées dans un petit récipient en bois, constituent tout le bagage du marchand de « z'allimites. » Mon ami A. Letellier prétend que c'est la base d'une grande fortune.

* * *

A peine êtes-vous installé sur la terrasse du Grüber, de la Comète ou du London House que vous êtes littéralement assailli par la bande des mendiants, des mendiantes, des cireurs, des marchands de fleurs, des ciceroni complaisants et des colporteurs indiens et indigènes. Tout en dégustant un Sherry-Coktail, un mazagran ou un verre de fine, vous vous disposiez à contempler l'inoubliable panorama qui se développe de Matifou à l'Agha, la mer, les bateaux, et aussi les aimables promeneuses qui déambulent sur les boulevards : illusion vaine ! Vous voilà troublé dans vos méditations et votre contemplation par la tourbe des quémandeurs.

D'abord l'inévitable petite mendiante, adorablement drapée dans ses loques qui furent blanches et qui n'ont plus de couleur. En tendant la main : « M'siou sordi ! » elle sourit et montre des dents blanches de jeune fauve. Quelquefois, pour apitoyer le consommateur, elle porte sur son dos un petit être nu qui a des apparences de singe nouveau-né.

Puis, arrive l'ancien tirailleur, alcoolique, ataxique, qui mendie en faisant le salut militaire. Celui-ci, d'une voix pâteuse et entrecoupée par des hoquets vous fera le récit de ses campagnes. Il a fait les guerres « *di Crimi, di Brousi, di Tonkini, il a blous di cinq mardailles.* »



A notre tirailleur succèdent les marchands indiens qui vous offrent des plateaux, des étoffes, des éventails ; des indigènes qui vous proposent des lanternes, des bracelets de Constantinople fabriqués à Lyon ou à Paris, des babouches, des pipes



SALEM

turques, des porte-monnaie brodés de cuivre argenté ; des musiciens ambulants : guitaristes ou mandolinistes qui *grattent leur jambon,* avec la conviction et la résignation que seuls possèdent des aveugles ; violonistes qui raclent sans pitié des fragments de la *Traviata* ou « *il baccio* » ; des chanteurs espagnols qui agrémentent la *Chanson du Général,* d'exercices chorégraphiques rythmés par le tambour de basque.

*
* *

Vous croyez avoir la paix... point ! Les marchands de journaux arrivent à la rescousse ; tous ou presque tous sont Juifs.... Le *Petit Journal,* le *Petit Marseillais,* le *Petit Parisien,* le *Figaro,* le *Gil Blas,* l'*Echo de Paris,* la *Libre Parole !... Voilà les journaux arrivés par le courrier !....*

Les journaux du crû font vivre aussi une quantité de petits revendeurs, de vieilles femmes et de pauvres diables écloppés. Les heureux, les fortunés, sur la place du Gouvernement et sur la place de la Régence, ont un kios-



El General !!

Voy, voy, voy à matar !
Voy, voy, voy torear !
. . . .
Al toro en el ojo le clavo la spa !

que élégant, dans lequel ils vendent des périodiques, les journaux de France et d'Algérie et même des cigarettes et des allumettes. Les autres, le long des rues et des boulevards, s'en vont en quête des clients qu'ils connaissent bien, et qui, à heures fixes, suivent les mêmes itinéraires. Les invalides du métier étalent leurs feuilles quotidiennes ou hebdomadaires sur une petite table basse, à l'angle des rues ou sous les arcades. Le matin, la *Dépêche*, l'*Akhbar*, le *Petit Colon*, le *Radical*; le soir, la *Vigie* et le *Moniteur*. Quelques types de marchands de journaux sont bien connus : le vieux Mathusalem à barbe blanche qui s'en va le dos voûté, et qui personnifierait assez bien le Temps s'il échangeait son paquet de feuilles contre une faux ; l'aveugle, qui, malgré sa cécité, reconnaît ses clients, ne confond jamais la *Dépêche* avec le *Radical*; l'homme à la jambe de bois qui a établi son quartier général à l'angle de la place Bresson.



LES MARCHANDS DE BRIC-A-BRAC DE LA PLACE DE CHARTRES. – LES MARCHANDS DE BOUTEILLES. – LES PORTEFAIX BISKRIS. – LE YAOULED

Pour le flâneur doublé d'un observateur, la place de Chartres est assurément un des coins les plus curieux et les plus pittoresques d'Alger. De 5 heures du matin à 11 heures, la place est occupée par les marchands de fleurs et de légumes ; c'est alors un va et vient de cuisinières, de ménagères, de bourgeoises en train de faire leur marché. A partir de midi, la place est livrée aux revendeurs israélites et aux marchands de bric à brac.

Les premiers exposent leurs marchandises sur des planches : quincaillerie, articles de papeterie, des coupons de toile et de coton, des bas, des chaussettes, des chaussures, etc.; les seconds se contentent de disposer sur le sol les objets les plus disparates : vieux bouquins, vieilles gravures, musique, ferraille; que sais-je ? On trouve tout là-dedans. Je connais des fureteurs qui ont fait là de bonnes affaires.



Le *marchand de bouteilles* est le pourvoyeur ordinaire du bric à brac; on le reconnaît à sa barbe hirsute et à son nez crochu qui sont des certificats d'origine. il erre par les rues en criant d'une voix traînarde et dolente : *Y en a di botilles!* Il achète tout ce que l'on veut lui vendre, les costumes et les chaussures hors d'usage, le linge, toutes les saletés qui s'accumulent dans une maison, depuis le bouquin en proie aux mites, jusqu'aux bijoux qui ont cessé de plaire. Il n'est jamais seul; presque toujours, il est pisté par un compère qui s'arrête dès qu'il le voit grimper dans une maison. Si le premier descend les mains vides, le pisteur,



JOURNAUX ALGÉRIENS

à son tour, tente l'aventure et s'efforce de conclure le marché. Quant aux bouteilles elles-mêmes, elles ne figurent que très rarement dans les opérations commerciales de ces messieurs.

*
* *

Un auxiliaire gagne-petit qui rend de réels services, c'est le portefaix vulgairement dénommé Biskri. Pour dire vrai, le Biskri n'est pas originaire de Biskra, mais des Zibans, massif montagneux des environs de l'oasis de Biskra. Il se distingue par une force peu commune, une grande honnêteté, beaucoup d'exactitude et une remarquable sobriété. Il est rare qu'un Biskri s'enivre. Les négociants les emploient pour tous les travaux exigeant une grande force physique; ils transportent les pianos, font les déménagements. Beaucoup sont porteurs d'eau. Il arrive souvent qu'ils sont investis de mission de confiance ; ils ouvrent et ferment les magasins, conduisent même les petits enfants à l'école, quand la ménagère est retenue au logis par les soins du ménage. Détail particulier : Quand ils ont réuni un pécule suffisant, ils retournent au pays où ils laissent leurs petites économies, puis reviennent à Alger. L'hiver, ils logent en commun, par groupes, dans certains quartiers de la ville.

*
* *

Il entre seul dans la vie, le *ya ouled*, seul et presque sans bagages ; une longue chemise, une chechia crasseuse, deux couffins qu'il a achetés avec des sous chipés et c'est tout. Il est, par nature, gai, bruyant, voleur et batailleur comme les moineaux qui se disputent quelques grains perdus dans un crottin de cheval. La nuit venue, il va chercher un gîte sous les voûtes de la pêcherie ou encore dans une encoignure où il se recroqueville et s'endort, la tête reposant sur les genoux. Dans le jour, avec une bande de drôles de son espèce, il établit son quartier général à la pêcherie, sur la place de Chartres ou au marché de la Lyre. Dès qu'apparaissent la bourgeoise et la cuisinière en quête de victuailles, les petits portefaix se ruent au devant d'elles en hurlant.

Il arrive que le yaouled, dégouté de son métier et du marché, troque son panier contre la boîte et la brosse du cireur. Il décrotte et cire avec conscience. Il ne lâchera la botte ou le brodequin que lorsque la chaussure aura un lustre parisien, et tout cela pour un sou. Malheureusement le métier est dans le marasme...... le client, obligé de se tenir debout, un pied sur la boîte, dans un équilibre instable, préfère les fauteuils des grands cireurs installés sous les arcades. Le fauteuil à ruiné la boîte comme le tramway a perdu le corricolo. Les petits cireurs regardent leurs grands confrères avec un œil d'envie ; et comme beaucoup de personnages illustres, eux aussi aspirent au fauteuil qui sera le couronnement de la carrière.

M'ZABITES. – LE MARCHAND DE POULES. – LES MARCHANDS DE COCO, DE BOISSONS GLACÉES, DE CARAMELS ET DE CACAOUETTES



MOZABITE

Je me réserve, dans ma série des types algériens, de parler plus longuement du M'zabite qui mérite une étude à part ; car il est loin d'être un pauvre hère et un gagne-petit. C'est un négociant calé, patenté, ayant boutique sur rue. Mais il y a une hiérarchie dans la confrérie des enfants de la « Chebka, » depuis le gros boucher, le riche marchand de tissus et l'opulent épicier, jusqu'à l'humble marchand de charbon qui débite, avec le combustible, des petits paquets de bois pour allumer le feu. Ils sont, en général, petits, râblés, fortement musclés, graves, austères et sobres. Leur figure bistrée, entourée d'une barbe noire, assez rare, respire la finesse et l'intelligence. Ils sont revêtus d'épaisses



GLACIER EN PLEIN VENT



... CACAOUETTES !!...

gandourahs chamarrées de dessins aux couleurs voyantes. En dépit d'une apparence calme et pacifique, ils se laissent emporter par des colères subites et deviennent vindicatifs et cruels.

Les M'zabites, obéissant au Kanoun, n'emmènent jamais leurs femmes hors du pays. Ils ne fument pas. « Lorsque le diable fut chassé du Paradis, disent les lettrés, il urina à la porte et il en naquit une plante de tabac. »

C'est à eux, le plus souvent, que les indigènes du voisinage et les Kabyles vont vendre leurs poules et leurs œufs.

* * *

Suivant les saisons, on voit apparaître de petites industries au coin des rues : l'hiver ramène le marchand de châtaignes et de patates cuites; en été, de nombreux marchands de coco, de glace, de citronnade parcourent les rues; mais, dans toutes les saisons, le vieux mahonais, marchand de cacaouettes, débite ses produits aux gamins de la rue : arachides passées au four, lupins amollis dans de l'eau salée, petites patates douces, etc., etc.

* * *

DANS LA HAUTE VILLE

MASSEURS ET MASSEUSES. – ÉCRIVAIN PUBLIC ET TALEB. – CAFETIER-MÉDECIN-DENTISTE ET BARBIER. – LE PILEUR DE CAFÉ. – LE MARCHAND DE KIF. – LA MARCHANDE DE SIMPLES. – LA GHIZANE. – FABRICANT D'ÉTAGÈRES. – TISSERANDS. – TOURNEURS DE BAGUES ET D'ÉTAGÈRES. – PATISSIERS. – RESTAURATEURS. – L'OUVRIER CISELEUR. – LE BRODEUR. – BRIC A BRAC. – LE MARCHAND DE JASMIN. – NÈGRES ET NÉGRESSES.

Dans la ville arabe, les petits métiers pullulent et exigeraient un volume entier. Nous nous bornerons à signaler ceux qui sont dignes de fixer l'attention du touriste.

Le bain maure tient une large place dans la vie du musulman et surtout dans celle de la femme indigène et de la juive. A chacun de ces établissements sont attachés des masseurs et des masseuses qui toutes sont des négresses. Très habiles dans leur métier, ils possèdent, au suprême degré, l'art de tourner et de retourner le patient, de disloquer les membres, de faire craquer les jointures et d'enlever, en longs vermicelles, la crasse qui couvre le corps humain.



En sortant du bain maure, nous nous arrêterons devant une pièce carrée, sorte de niche, largement ouverte sur la rue. Au fond, la figure à peine éclairée par une



lumière grise et douteuse, un vieillard à barbe blanche, accroupi sur une natte, en face d'une petite table basse. Il consulte quelques vieux bouquins arabes reliés en filali et écrits avec une plume faite d'un fragment de roseau. Rien ne le peut distraire de son travail. C'est à la fois un savant, un jurisconsulte et un écrivain public. Une branche de jasmin plongée dans un verre d'eau égaye seule la niche austère et silencieuse. Il est taleb et sait préparer les amulettes qui ont une efficacité toute puissante contre les maladies, les accidents et les sorts ; il connaît les versets du Koran à l'aide desquels on peut réagir contre les maléfices et se faire aimer d'une femme. J'emprunte au livre si intéressant de M. le lieutenant-colonel Villot *(Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie)* quelques-unes des formules les plus curieuses avec la manière de s'en servir :

« Voulez-vous combattre la fièvre, la pleurésie, une entorse ou des rhumatis-
« mes ? Le taleb vous écrira deux versets du Koran ; vous mâcherez le papier et
« l'avalerez. Si vous êtes un vrai croyant vous devez être guéri.

« Veut-on se faire aimer d'une femme restée rebelle à toutes les tentatives ?
« voici une formule infaillible :

« Viens, ô Mimoun (un djinn), daigne être favorablement disposé. Viens, ô
« Maratha (une diablesse), fille d'El-Aretz, dont les yeux sont à l'extrémité des
« ailes. Changez le cœur de Fathma, faites disparaître le bandeau de haine qui



MENDIANTS A LA MOSQUÉE DE SIDI ABD ER RHAMAN

« existe entre elle et Mohamed ; qu'elle devienne comme la chienne haletante,
« qu'on la batte et qu'on la caresse ! »

« On écrit cette formule avec de l'encre jaune. Une fois écrite, on la suspend
« au-dessus d'un réchaud sur les charbons duquel on a jeté de la résine et du ben-
« join. Puis, l'amoureux transi la place dans sa sandale et se rend chez la belle. »
L'effet est irrésistible.

« Voulez-vous vous marier avec la femme du voisin ? Rendez-vous chez le
« taleb le dernier mercredi du mois, après la prière de quatre heures. Avec de
« l'encre bleue et une plume taillée dans du bois provenant de l'arbre mâle du
« laurier-rose, le taleb, complètement nu, écrira la formule suivante que vous
« placerez dans un sachet de cuir :

« *Nsiati, Kerken, Caron... Aktiou, tafaren, min elladina Kafarou, Kafirouna...* »

Vous pouvez être sûr de votre affaire, le mari sera rasé.

Amulette pour se préserver d'une grande maladie :

« *La vie de tous les hommes est dans la main de Dieu ; lorsque le moment est venu, il*
« *faut qu'il meure.* »

Talisman contre la morsure du scorpion :

« Porter au cou, enveloppés dans un morceau de chiffon, des cheveux d'un
« petit enfant ayant quatre mois et dix jours. »

Le vieux taleb, à barbe blanche, accroupi sur sa natte, devant sa table basse, sait tout cela et d'autres choses encore. Entre ses vieux bouquins recouverts de filali et sa branche de jasmin, il restera immobile jusqu'à son heure dernière.

*
* *

A deux pas, un café maure qui a conservé son véritable caractère : le maître du lieu est à la fois cafetier, médecin, dentiste et barbier. Il excelle dans l'art de préparer une tasse de café. Dans la petite cafetière à long manche, il jette du sucre fin, une ou deux cuillerées de café pilé, sur le tout il verse de l'eau bouillante. Puis, maintenant le récipient sur des charbons ardents, il attend jusqu'à ce que le liquide ait bouillonné trois fois. Après quoi, il sert le mélange dans une tasse minuscule. Il quitte un instant ses fourneaux pour prendre la clef du dentiste et en un tour de main extrait une molaire à trois racines qu'il dépose, comme témoignage de son habileté, dans une vitrine bien en vue où déjà de nombreuses dents sont disposées en arabesques savantes. Chirurgien, rebouteur, médecin, il use, suivant les cas, de safran, de miel, de cannelle, de cantharides, de henné, d'ambre, de gingembre, d'alun, de benjoin, etc. ; il pratique la saignée, la cautérisation et la scarification. Il ajoute à ses médications ou à son traitement des formules magiques ; et le malade guérit, à moins qu'il ne crève. Devenu figaro, il triomphe : après avoir passé et repassé son rasoir sur le long cuir suspendu à sa ceinture, il vous

rase une tête ou un dessous de menton avec une sûreté, une souplesse et un doigté qu'envieraient nos merlans les plus fameux.

*
* *

Les cafetiers ne font usage que de café pilé. Tout le jour et une partie de la nuit le misérable pileur, le corps à moitié nu, armé d'un lourd pilon en fer, pile son café dans un gros récipient en cuivre. Dans l'étroit réduit, on entend les coups sourds du pilon accompagnés d'un « *hun!* » douloureux; autour de l'homme pareil à une machine, la fine poussière s'élève et s'épand en un impalpable nuage, adhère à la figure et au corps en sueur; et, sur les joues, sur les bras, le long de l'échine, coule en minces filets noirs.



Le café et le kif, les deux extrêmes, l'excitant et le stupéfiant, sont les deux délices de l'oriental. Le kif surtout qui donne l'oubli des misères présentes et enlève dans l'irréel.



GHIZANE !

Bien humble est la plante qui fournit le narcotique; presque misérable celui qui la vend.

Le marchand de graines de chanvre *(Canabis indica)* se tient habituellement au coin d'une rue; à sa droite, un petit mortier, à sa gauche, un paquet d'herbes jaunies avec des tons verdâtres.

L'homme broie dans son mortier les petites feuilles de l'extrémité de la tige et les graines qui ne sont pas encore desséchées. C'est le *kif*. Avant d'en faire usage dans des pipes ou dans un narghileh de forme spéciale, on l'humecte légèrement ou on le mélange avec une petite quantité de miel.

Quand on en fait un gâteau ou plutôt une pâte onctueuse et parfumée, destinée à être mangée, on l'appelle *madjoun*.

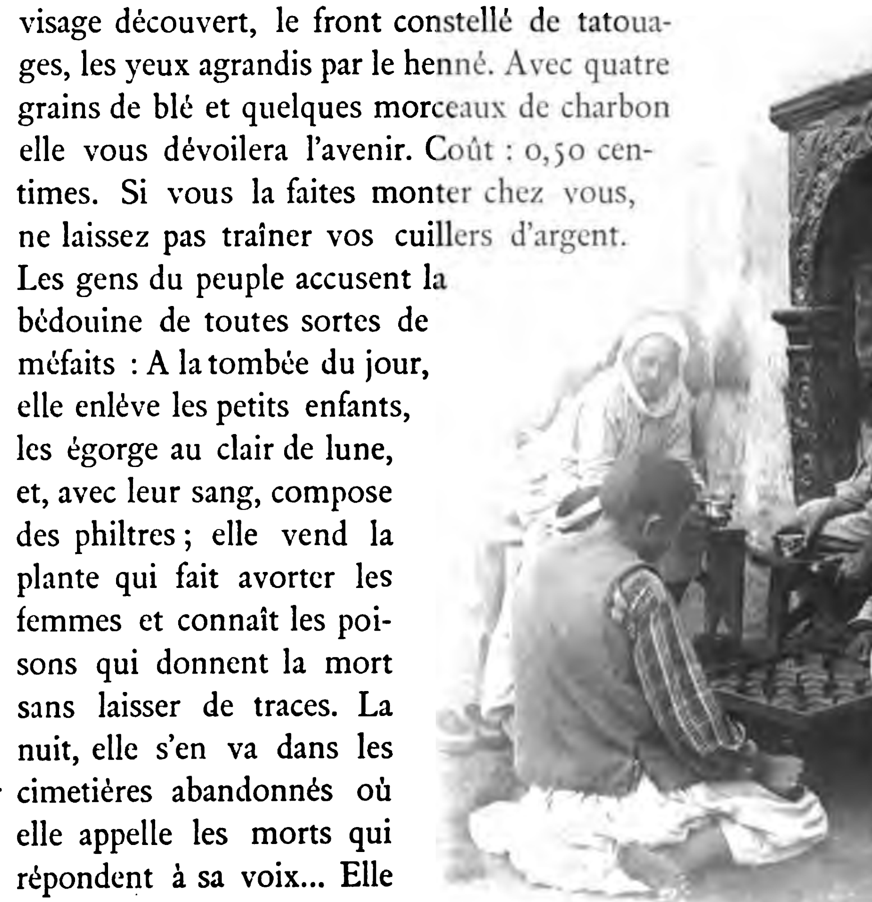
Au fond d'une impasse ignorée, dans une m'chacha obscure, se réunissent les fumeurs de kif; et de là, dans un silence que rendent plus profond encore un gazouillis d'oiseau enfermé dans une cage, et le clapotis très doux d'une goutte d'eau tombant dans une vasque de marbre, au milieu d'une fumée âcre, les amoureux du kif, sacrifiant à leur passion, s'en iront dans le pays du rêve et de la fantaisie.



Très vieille, sans âge, courbée en deux, l'œil fuyant, la démarche traînante, elle va, sans trêve, au fond des vallons mystérieux et feuillus ou dans les sentiers perdus, en quête de simples et d'herbes qu'elle seule connaît. Vieille sorcière, elle use de maléfices et sait conjurer les sorts. La voilà, affaissée dans un coin, au milieu de ses herbes d'où elle émerge comme une vieille chouette.

*
* *

Moins macabre est la ghizane, la tireuse de cartes, la diseuse de bonne aventure. Elle marche avec un tortillement de croupe, en faisant sonner les lourds kholkhal qu'elle porte aux chevilles. Elle se présente le visage découvert, le front constellé de tatouages, les yeux agrandis par le henné. Avec quatre grains de blé et quelques morceaux de charbon elle vous dévoilera l'avenir. Coût : 0,50 centimes. Si vous la faites monter chez vous, ne laissez pas traîner vos cuillers d'argent. Les gens du peuple accusent la bédouine de toutes sortes de méfaits : A la tombée du jour, elle enlève les petits enfants, les égorge au clair de lune, et, avec leur sang, compose des philtres ; elle vend la plante qui fait avorter les femmes et connaît les poisons qui donnent la mort sans laisser de traces. La nuit, elle s'en va dans les cimetières abandonnés où elle appelle les morts qui répondent à sa voix... Elle



UNE PARTIE DE DAMES

serait même en relations constantes avec les djinn et avec le démon Lazerour' ; ce terrible Lazerour' qui est le génie du mal, capable de toutes les abominations.

Il faut avouer que la bédouine diseuse de bonne aventure, supporte allégrement le lourd fardeau de tous ces crimes. Elle diffère, il est vrai, de l'horrible mégère que j'ai vue dans mon enfance et qui avait bien le physique de l'emploi : hideuse et sale, avec sa peau ridée, striée de tatouages, ses yeux bridés et bigles que traversait une flamme, elle nous inspirait un insurmontable effroi. La ghizane fin de siècle est tout autre : C'est une bonne fille rieuse qui posera volontiers devant le chevalet du peintre ou l'objectif du photographe ; elle est devenue farceuse et sceptique. Quand elle dit la bonne aventure, elle semble avoir emprunté ses formules et ses réponses aux somnambules extra-lucides de la foire de Saint-Cloud.

* * *

Mais revenons à la réalité des choses et descendons du pays des rêves. Nous voilà devant de braves ouvriers qui, certes, ne brillent pas par l'esprit d'invention ; mais qui, du moins, apportent dans leurs travaux une grande sûreté de coup d'œil et une remarquable habileté de main. D'abord, les fabricants d'étagères et de petits meubles arabes : tables basses, chandeliers, candélabres et appliques. Le tourneur et le découpeur à la scie mue par une pédale, préparent l'objet brut qui est livré au décorateur. Celui-ci, sans points de repère, sans dessin préalable, enlève ses fleurs et peint ses arabesques avec une inconcevable rapidité.



On trouve encore dans la haute ville quelques tisserands qui, sur métier horizontal à navette, fabriquent des foulards et des ceintures en soie rouge dont les extrémités sont relevées par des couleurs heurtées et brillantes.



Plus humble, mais non moins intéressant, le tourneur de bagues et de bracelets. Dans de la corne de buffle chauffée, rendue malléable et transformée en carrés, le tourneur, avec une lame, dont l'extrémité fine et acérée est ramenée à angle droit, enlève une série de cercles dont le diamètre va en diminuant. Les plus grands, seront des bracelets ; les moyens, des ronds de serviettes ; les plus petits, des bagues. On les polit, on les orne et ils sont vendus par les marchands maures de la rue de la Lyre et du passage du Commerce. Le tour est des plus simples : un arbre de couche en fer mis en mouvement par un archet. L'ouvrier a l'habitude de maintenir la pointe en fer qui découpe avec le gros orteil du pied.



BOURRICOTIERS D'ALGER

Une industrie qui a un grand succès, dans tous les quartiers arabes, surtout à l'époque du Rhamadan, c'est la fabrication des gâteaux, parmi lesquels nous placerons en première ligne la *Zelabia,* la *H'laoua* et la *Baklaoua.* La zelabia tente le plus les amateurs de friandises; elle est faite avec de la pâte liquide qu'on laisse couler, par le trou d'un entonnoir, dans l'huile bouillante, d'où elle est aussitôt retirée, après cuisson suffisante, pour être jetée dans un récipient plein de miel. Je ne dois pas oublier le saucisson arabe fabriqué avec du jus de raisin rendu compact par la cuisson et auquel on mélange des amandes douces.

*
* *

Trés achalandé aussi, dans ces hauts quartiers, le petit restaurateur qui vend du couscous relevé par la merga; des têtes et des pattes de moutons; des salades composées de tomates, de poivrons et de rondelles de radis.

*
* *

Les artistes, dans cette population d'ouvriers, ne font pas défaut: Je citerai l'ouvrier ciseleur et repousseur et surtout le brodeur.

A l'aide d'un simple burin et d'un petit marteau carré, ils dessinent en demi-relief de fort jolis sujets sur des plateaux, sur des aiguières et des cruches minuscules semblables, par la forme, à celles des Biskris.

Les brodeurs sur cuir découvrent dans l'écriture arabe des motifs de décoration originaux et variés.

*
* *

Comme dans la ville française, on trouve dans la ville arabe, et particulièrement dans la rue Kléber, des boutiques où sont réunis les objets les plus disparates : à côté d'une pendule en zinc bronzé, une aiguière de forme délicate; sur une commode en acajou une glace arabe du style le plus pur. Véritable capharnaüm où se confondent les articles à 13 et les débris d'un art perdu.

*
* *

Un soir, pendant la période du Rhamadan, un mien ami, nouveau débarqué, me dit : « Allons visiter la ville haute ! »

— Comme tu voudras !

Le temps était chaud ; dans le ciel, d'un bleu noir, scintillaient des milliers



CORDONNIER

d'étoiles. Nous cheminions lentement à travers le dédale des ruelles déclives. Tout le quartier était en fête. Par les portes entrebaillées des maisons, nous arrivaient, par bouffées, des bruits de tam-tam et de derbouka, des chants monotones et les notes lentement égrenées du gnibri ; dans l'atmosphère lourde flottait un parfum épais, capiteux, qui emplissait les narines et troublait le cerveau.

— Quelle est cette odeur ? interrogea l'ami.

— Celle du jasmin, la fleur préférée des Arabes.

Il y en avait partout, en longs chapelets, terminés par un petit bouquet de feuilles de lentisque, chez les épiciers, chez les restaurateurs, dans les cafés maures et aussi, en diadèmes, autour du front des femmes.

Nous subissions malgré nous l'influence de ce parfum qui alanguissait nos muscles et nous mettait dans l'âme une torpeur pleine de charme.

Par surcroît, auprès de nous passaient des marchands qui, le long d'un roseau, portaient des guirlandes de fleurettes blanches, « Yasmin ! Yasmin ! » et laissaient derrière eux une traînée odorante. On eût dit qu'avant de mourir et d'être jetée au tas d'ordures, la pauvre petite fleur exhalait toute son âme.

C'est bien là, dis-je, la fleur symbolique de



MARCHANDES DE PAIN



Boutique de Mozabite. - Alger

l'âme arabe : « l'amour et la torpeur attiédie des sens. » Rien n'est plus séduisant et plus simple que le jasmin. Tu seras de mon avis, quand tu auras vu ces plantes aux feuilles délicates, constellées de petites fleurs immaculées. Elle ne font l'amour que la nuit : lorsque tout est silencieux dans la nature, la fleur mâle épand autour d'elle son parfum le plus suave. C'est un chant d'amour, un poétique appel auquel répondent des papillons nocturnes, messagers galants, tout prêts pour cette besogne mystérieuse. Ils plongent leurs pattes ténues dans le calice qui palpite et vont apporter le pollen à la fleur femelle dont les pétales se referment avec un imperceptible frémissement; la brise passe...... le rossignol......

— Assez ! assez ! interrompit l'ami, allons prendre une tasse de café maure. Et le cri du marchand ambulant nous arrivait encore, comme un écho affaibli : « Yasmin ! Yasmin ! »

*
* *

A la fin du Rhamadan, les négros entrent en danse : Ce sont eux qui ont mission de clore la série des fêtes. Munis de cymbales retentissantes et de gros tambours, ils se promènent sur les places et dans les rues, faisant un tapage infernal, frappant la terre du pied, tournoyant sur eux-mêmes, comme les derviches de l'Inde. Ils ne s'arrêtent que pour demander, avec un gros rire bête, des sous aux passants ou aux curieux qui apparaissent à leurs fenêtres.

Le nègre n'est pas seulement musicien et danseur, c'est lui aussi qui est chargé de blanchir les maisons du quartier arabe. On dirait, en vérité, que le lait de chaux exerce une attirance sur le *bois d'ébène.*

Il fabrique aussi des paniers plats arrondis, avec des brindilles de palmier auxquelles il mêle avec art des rubans de drap rouge et bleu.

La vieille négresse est hideuse. Elle n'a plus rien d'humain; dans son long pagne bleu et blanc qui se relève sur la tête, avec son nez aplati, sa peau noire parcheminée et son énorme bouche édentée, elle ressemble à une guenon. Sur la place Bugeaud et dans certains carrefours de la Casbah elle vend des pains arabes et des sardines frites à l'huile.

*
* *

LES AÏSSAOUAS. – LES JONGLEURS, CHARMEURS DE SERPENTS. – LES CONDUCTEURS DE LA LIONNE SACRÉE. – LES DANSEUSES.

Les Aïssaouas ne m'inspirent plus qu'un sentiment de dégoût. Jadis, lorsqu'ils constituaient une confrérie religieuse et, qu'en proie à une furie sacrée, ils se torturaient pour faire des prosélytes, ils avaient une raison d'être et pouvaient exciter

l'étonnement ou l'intérêt. Mais, aujourd'hui, les Aïssaouas ne sont plus que de vulgaires saltimbanques et des jongleurs de bas étage : Le spectacle commandé d'avance par un barnum, et offert à MM. les touristes, est tout simplement repoussant. Ils avalent, en rugissant, des scorpions, des feuilles de cactus, du verre pilé et des clous, ils lèchent des pelles rougies au feu, marchent sur des charbons ardents.



On prétend qu'ils donnent à leurs corps une insensibilité relative en s'agitant, au préalable, comme des démoniaques.

Les charmeurs de serpents m'intéressent davantage. Ils ont, dans des récipients en peau, trois ou quatre vipères à cornes qui ne plaisantent pas, je vous l'affirme. Vous connaissez peut-être cette affreuse bête dont la morsure est toujours mortelle. La vésicule placée à l'extrémité du crochet renferme un poison si subtil qu'il produit dans l'organisme une coagulation rapide du sang. La mort s'annonce par un refroidissement qui des membres atteint le cœur.

On dit que les charmeurs, presque tous Marocains, arrachent les crochets avant de saisir la vipère. J'ai vu pourtant l'un d'eux, qui, après avoir fait évoluer un céraste autour de sa tête et de son cou, lui présentait tout à coup un lapin vivant. Ceui-ci, piqué par le serpent, ne tardait pas à mourir.



MENDIANT MAROCAIN

*
* *

Les conducteurs de la lionne sacrée méritent aussi une mention particulière :



Rue du Rempart-Médée. - Alger

Vous l'avez peut-être rencontrée dans les rues d'Alger, ou à Blidah, la pauvre lionne, maigre, efflanquée et aveugle. Cependant, les lionnes offertes, à l'occasion de certaines fêtes religieuses, à la curiosité du public, ne sont pas toutes dans un état aussi piteux.

Un jour, au cours d'une excursion que je faisais avec mes deux bons amis Chairy et Durand, nous assistâmes dans les gorges du Chabet-el-Akra, à un spectacle singulier. Nous rencontrâmes une caravane composée de trois grands Arabes, de quatre bourricots minuscules et d'une lionne superbe, simplement tenue en laisse, comme un vulgaire caniche. Elle n'était ni pelée, ni galeuse, ni aveugle... Ses yeux brillaient comme deux émeraudes, ses dents et ses griffes étaient intactes. Nous nous approchâmes pour donner quelques sous au chef de la bande :



CHARMEUR DE SERPENT

— Goulou salam ! (dis merci), cria celui-ci.

La bête se dressa et posa ses deux pattes sur les épaules de son maître qu'elle dépassait de toute la tête.

La caravane se remit en marche. On lâcha la lionne qui, après avoir trotté quelques instants, sauta d'un bon gracieux sur son bourricot.

Maître Aliboron ne paraissait nullement gêné par sa compagne de route. Il s'arrêtait même de temps en temps pour brouter l'herbe rare du bord de la route, et lorsque la lionne jugeait qu'il avait suffisamment mangé, elle lui donnait sur le cou une tape légère et le bourricot reprenait sa marche.



Voilà un spectacle que l'on aurait payé bien cher à l'Hippodrome ou au Cirque d'hiver.

Le lion, chez les Arabes, a des vertus spéciales : La femme qui monte à califourchon sur un lion apprivoisé sera féconde; l'homme qui touche le fauve devient courageux ; celui qui porte des poils de lion dans un sachet met ses ennemis en fuite.

*
* *

Je suis désolé de détruire les illusions des bons bourgeois de France ou d'ailleurs qui ont l'espoir, en débarquant à Alger, d'assister à des danses de bayadères. Il n'y a plus de bayadères.... C'est un article épuisé. Peut-on donner ce nom aux gros paquets informes revêtus d'une veste chamarrée et d'un pantalon bouffant qui se trémoussent d'une façon lourde et grotesque. Les amateurs de danses lascives feront bien d'aller chercher des émotions en un pays moins civilisé.

La civilisation d'ailleurs qui marche à grands pas et nivelle toutes choses ne tardera pas à faire disparaître toutes ces curiosités, tous ces vestiges d'une société qui se transforme peu à peu, à la surface du moins. Les démolisseurs ont attaqué déjà la ville arabe; ce sont, dit-on, les pionniers de la civilisation; la maison à quatre ou cinq étages remplacera la maison mauresque; le Palais Consulaire écrase la mosquée ; l'indigène fin de siècle monte sur une bicyclette et loue un fauteuil au théâtre; l'absinthe remplace le moka parfumé, et bientôt Fathma elle-même, la longue et flexible Fathma apparaîtra sur la place du Gouvernement, revêtue d'un élégant costume acheté au Louvre ou au Bon Marché.

Ch. de GALLAND.



DJÉZAÏR

(ALGER)



Avant de franchir l'espace qui me sépare des pays sahariens, j'ai voulu revoir la maison mauresque que j'habitai naguère sur la crête extrême de la ville. Un peu au hasard, cheminant à travers un labyrinthe de rues en escaliers, j'ai gagné les quartiers où, il y a vingt ans, l'indigène vivait encore sans trop se ressentir de l'envahissement des mœurs nouvelles qui grondaient à ses pieds avec tous les bruits, avec toute l'activité, des civilisations modernes.

Personne alors ne songeait à s'établir sérieusement dans cette partie de l'ancienne résidence des deys. La pioche des maçons oubliait ses ruelles impraticables au négoce. Les populations que versaient sur la côte d'Afrique la plupart des nations d'Europe, déjà trop à l'étroit dans la ville basse, s'épandaient de plus en plus en dehors des portes. Les faubourgs s'allongeaient au pied des collines, en regard des flots qui venaient battre la plage. Et partout on jetait ces fondements confus, ces bâtisses provisoires, laides d'indigence mesquine, qui caractérisent toute colonie naissante quand le goût ne marche pas avec l'utilité.

L'étalage de ces misères laborieuses n'était pas fait pour vaincre les répulsions d'une race adonnée aux voluptés calmes.

Retranchés dans la haute ville, les Maures dont la fortune avait résisté aux bouleversements de l'invasion s'abandonnaient à une oisiveté que rien ne venait troubler. A peine quelque curieux s'égarait-il parmi l'enchevêtrement de galeries, d'impasses, de carrefours, qui subsiste encore en partie.

Le murmure de cette vie pleine de mystère avait alors un charme étrange. Aujourd'hui le charme est rompu et le mystère a fui. Le milieu a changé.

A travers les encorbellements qui s'embrassent au-dessus des portes, le même jour bleuâtre glisse encore du ciel sur les épaules d'êtres indolents, de fantômes voilés; mais ce n'est plus ce séjour des chuchotements, des pas discrets, des blanches visions. La vie n'y semble plus comme autrefois tenir du rêve et animer des ombres.

En tous lieux circule une population cosmopolite. Le caractère des costumes s'est altéré. On y surprend des mésalliances de goût qui donnent l'idée d'une mascarade. Le paletot, la blouse, l'uniforme, le burnous grouillent côte à côte; leurs éléments disparates fraternisent parfois sur le dos du même personnage. Les juifs indigènes se travestissent en Européens, se faufilent dans les derniers refuges de la vie orientale. A peine sont-ils nichés que d'affreux badigeonnages souillent la blancheur des habitations.

La cité nouvelle gagne chaque jour du terrain. Il n'est presque point d'endroit où le vandalisme mercantile n'ait posé sa griffe. On démolit sans relâche les péristyles mauresques, les portiques de marbre sculpté, pour loger les marchandises ou faire place à des ateliers. Sur les établis, sur les enclumes qui ont violé la paix des silencieuses retraites, fonctionnent les engins, retentissent les marteaux de nos industries. De tous côtés s'ouvrent des échoppes sentant l'alcool et le vin d'Espagne, où s'attablent des vagabonds débraillés, des hommes du port chômant le travail, épaves de toutes races, jouant leurs salaires sur des cartes grasses et chantant à tue-tête pour s'enivrer. J'hésite ici, tant elle est défigurée, à reconnaître une place où des barbiers rasaient en plein vent les crânes de leurs compatriotes.

Là, je me perds dans un quartier neuf. Quelque fragment épargné, l'entrée d'un sanctuaire, le revêtement d'une fontaine publique, une façade avec des jours grillés, aident mes souvenirs. Je retrouve ma direction. Mais mon désenchantement augmente à mesure que j'approche de mon ancienne demeure. A chaque pas un vide ou de hideuses substitutions. Je constate avec peine l'anéantissement de choses dont l'image était restée vivante en ma mémoire. Pour prolonger une rue, on a jeté bas le mystérieux passage voûté en arc de cloître où s'enfonçaient les promeneurs et à l'issue duquel on les voyait reparaître dans une trouée de soleil, comme sous un rayon d'apothéose.

Là toutefois, contre ce même mur, sous le même voile bleu quadrillé, avec les mêmes attitudes, telles que des sphynx accroupis rangés à la file, des négresses



Dans la Casbah. - Alger



Un boulevard, creusant une tranchée dans le haut des quartiers indigènes....

ont conservé l'habitude de venir vendre aux passants leurs pains anisés. Les mères sont maintenant des aïeules. Les filles sont devenues des mères. Reconnu de l'une d'elles, notre ancienne servante, que nous appelions Barboucha *(grêlée)*, parce que la variole avait troué sa peau noire : « Montre-moi, lui dis-je, la maison aux bellombras de la rue Porte-Neuve. »

Alors, balançant la tête et riant follement, elle fit un geste de la main auquel je ne pus me méprendre. « Ta maison, disait clairement sa pantomime, ne la cherche pas. On l'a rasée. »

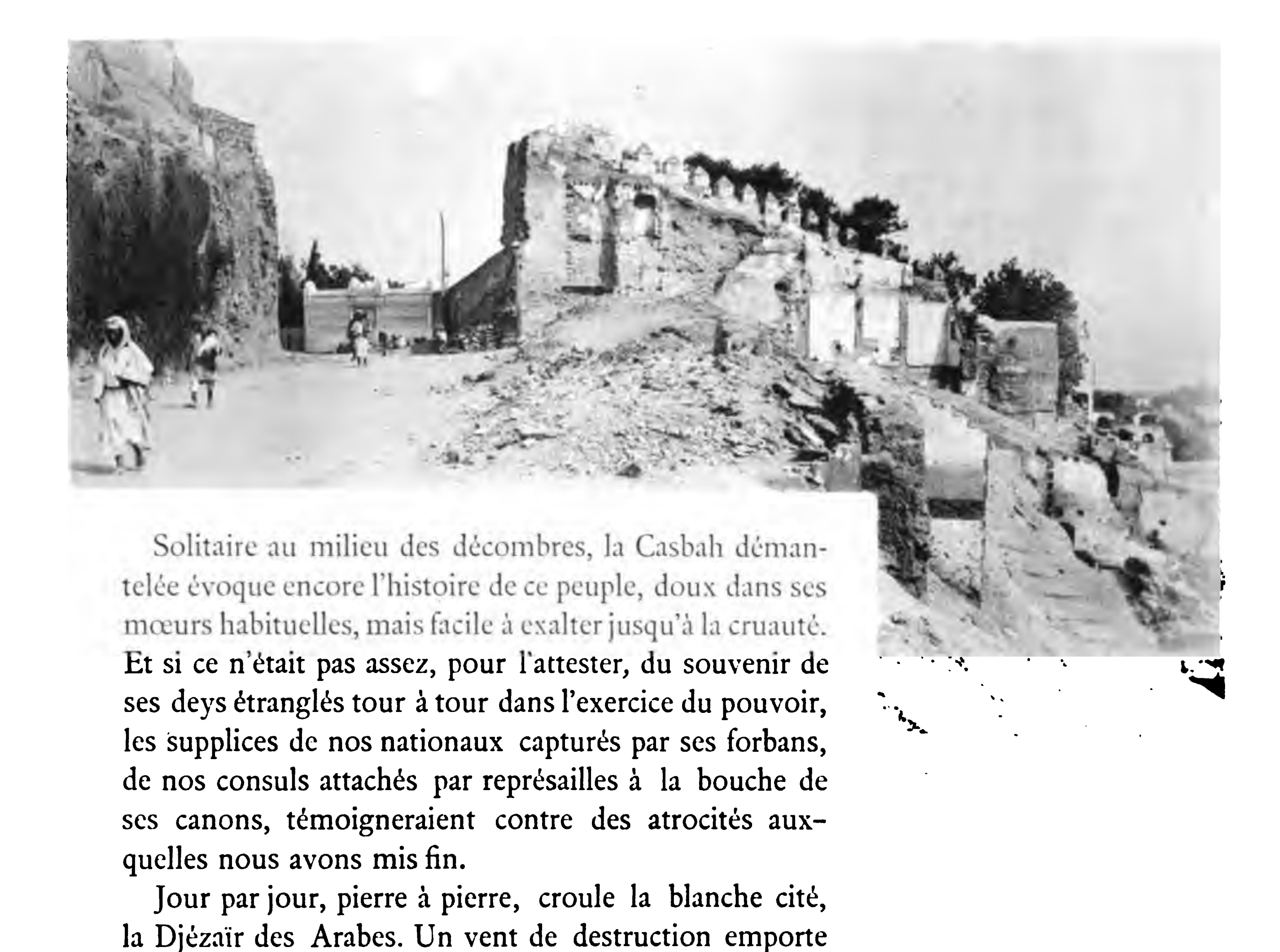
C'était vrai. Un boulevard, creusant une tranchée dans le haut des quartiers indigènes, a emporté l'habitacle charmant, supprimé les bellombras qui penchaient leur feuillage sur la tête des passants.

Mon regard se reporte à la place qu'occupait dans ce vide un petit kiosque en forme de minaret, couronnant avec élégance la maison mauresque. De ce point, l'Alger d'alors, comparable à un immense bloc d'albâtre, échelonnait ses degrés jusqu'à la mer.

Les familles claquemurées tout le jour attendaient, pour paraître sur les terrasses, l'heure où les regards indiscrets n'étaient plus à craindre. Sitôt le soleil couché, des formes indécises, que la nuit enveloppait doucement de ses ombres, animaient la blancheur des parapets. J'écoutais les bruits de la ville arabe, le faible bourdonnement de ces existences jalouses qui ne voulaient pas se laisser pénétrer. L'air s'imprégnait peu à peu de sons et de parfums. Une rumeur musicale s'élevait. Des airs monotones couraient sur les guitares. Dans le silence des nuits, l'oreille surprenait des modulations d'un rhytme bizarre, des accords entrecoupés de brusques suspensions ou de notes aiguës qui se prolongeaient sur les lèvres des femmes... Le sentiment amer de sa décadence ne pouvait faire oublier à cette race sensuelle son amour du plaisir.

Si peu d'années ont donc suffi pour faire de cela un passé auquel survivent à peine quelques traces méconnaissables ! On achève d'abattre le vieux rempart turc qui, depuis son abandon, se couvrait de fleurs à chaque printemps. Je cherche en vain l'ogive de Bab-el-Djédid (la Porte-Neuve) qui, sur la hauteur, ouvrait les promenades de la campagne. Rien ne rappelle l'abreuvoir où les âniers faisaient boire leurs bêtes avant d'entrer en ville. Des chantiers comblent l'emplacement où, le soir, s'assemblaient les nègres, toujours prêts à se réjouir. Ils apportaient là leurs instruments sauvages. Bientôt la danse soutenait le concert. Les danseurs simulaient des combats. Ils avançaient les uns contre les autres, tantôt à pas mesurés, tantôt en pirouettant sur les talons. Puis ils frappaient leurs bâtons, qu'aux clartés de la lune on aurait pris pour des glaives.

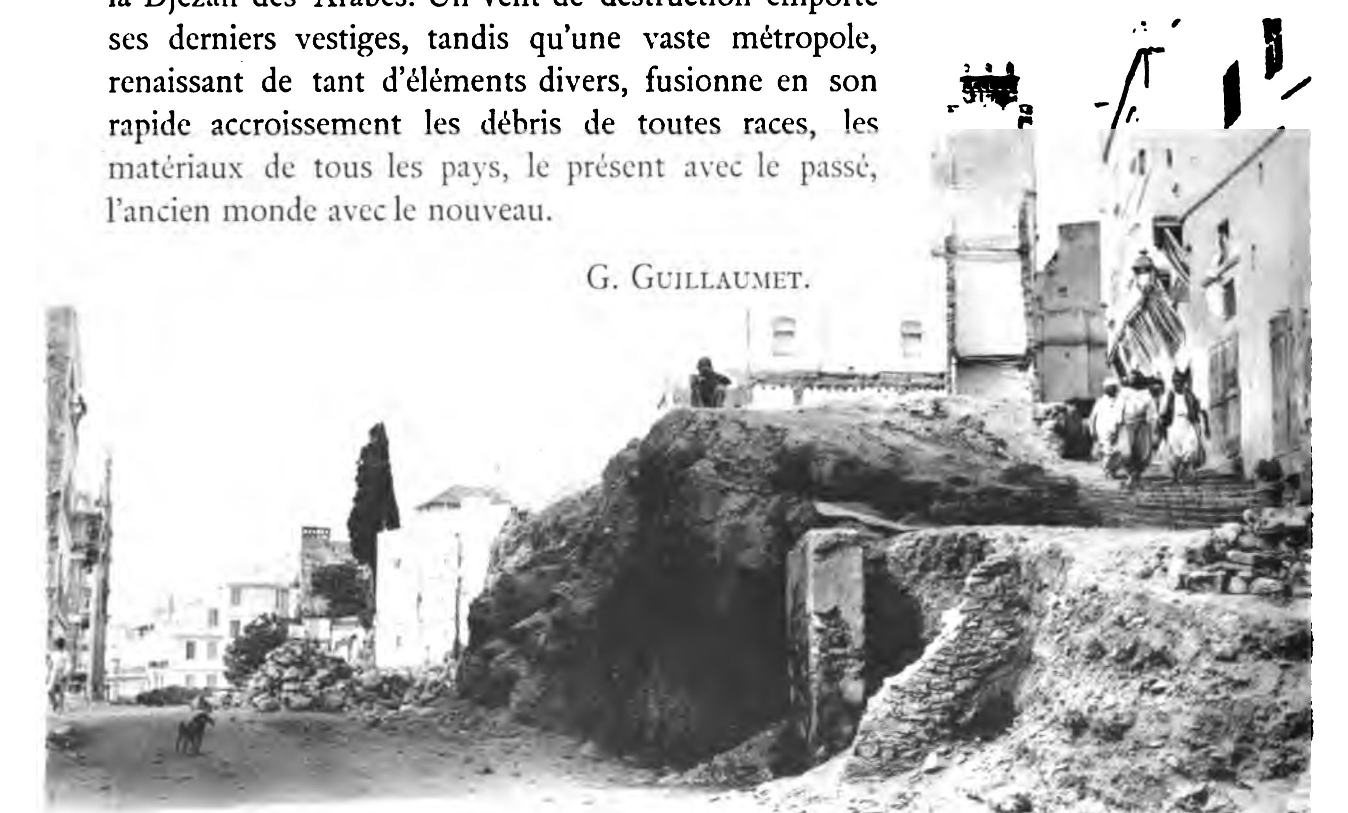
Hélas ! pourquoi faut-il que la perte des traditions poétiques soit partout le prix des progrès de l'humanité ! L'ère de clémence qui succède à des temps de barbarie peut seule consoler de ces disparitions.



Solitaire au milieu des décombres, la Casbah démantelée évoque encore l'histoire de ce peuple, doux dans ses mœurs habituelles, mais facile à exalter jusqu'à la cruauté. Et si ce n'était pas assez, pour l'attester, du souvenir de ses deys étranglés tour à tour dans l'exercice du pouvoir, les supplices de nos nationaux capturés par ses forbans, de nos consuls attachés par représailles à la bouche de ses canons, témoigneraient contre des atrocités auxquelles nous avons mis fin.

Jour par jour, pierre à pierre, croule la blanche cité, la Djézaïr des Arabes. Un vent de destruction emporte ses derniers vestiges, tandis qu'une vaste métropole, renaissant de tant d'éléments divers, fusionne en son rapide accroissement les débris de toutes races, les matériaux de tous les pays, le présent avec le passé, l'ancien monde avec le nouveau.

G. GUILLAUMET.





A travers les encorbellements....

COUCHER DE SOLEIL

A MADAME RONVAUX-HARROY.

Août. — Le long des rivières taries, les lauriers-roses mettent le bronze de leur feuillage et le carmin pâle de leurs floraisons. Les touffes drues des palmiers-nains se hérissent et piquent de leurs poignards le soleil posé sur la cime des coteaux, en équilibre, comme prêt à tomber. Ce disque rouge et sans rayons, c'est la gueule de la fournaise qui calcine l'argile rouge du sol, sans qu'un souffle d'air remue ; cependant les contours des choses se tordent et palpitent sous les ardents effluves que leur envoie l'embrasement de la terre. Le ciel couleur peau de lion à l'occident, prend au zénith des tons verts très doux, et se voile à l'orient, non d'une brume humide comme celle de notre pays belge, mais d'une poussière chaude de cendres mal éteintes.



Des cigales par millions dans les herbes mortes unissent en un prodigieux *tremolo* leurs millions de cris-cris. On dirait que l'air devenu vibration, remplit jusqu'au bout l'immensité de l'espace par l'immatérielle gracilité de ce bruit.



Alors, parmi les palmiers-nains, un pâtre apparut, drapé d'un burnous en guenilles qui le faisait très beau et grandi par un de ces effets de lumière ordinaires des soleils bas : son ombre s'allongeait, bizarre, comme celle d'un géant. Il marchait du pas ondulé propre à sa race, en chassant devant lui quelques chèvres ; on n'entendait pas ses pieds nus, mais seulement le froissement des broussailles que les bêtes traversaient. L'Arabe chantait une mélopée traînante, d'une tonalité particulière, que nos instruments civilisés ne sauraient rendre — et il donnait ainsi à ce paysage le *la* d'une invincible et caressante mélancolie.

Maintenant le soleil descendait en un bain de sang. Et quand le sultan du monde eût tiré à lui le dernier pan de son manteau de poupre, tout de suite le tableau perdit ses profondeurs et ressembla à un merveilleux paravent japonais : on vit les silhouettes du pâtre et des chèvres se mouvoir, noires et sans relief, sur le fond clair du ciel. Les couches d'air cessèrent de se frisotter. Très vite la nuit s'éleva de la terre et les cigales se turent — mais la phrase rythmée de l'Arabe continua à se dérouler flexible et lente, ô lente! mélancolique, infinie, sur les floraisons apâlies des lauriers-roses.

Les Trembles (Oran)

Jean CHALON.





D'ALGER AU CAP MATIFOU



Du cap Matifou à la pointe Pescade, une échancrure énorme de la côte ; un immense croissant que l'orgueil musulman déclare avoir été tracé par la main d'Allah.

Entre la pointe Matifou et la pointe Pescade, Alger s'avance, comme pour séparer les deux promontoires rivaux.

L'un, abandonné, désert, beau dans sa fierté sauvage, grand de souvenirs.

L'autre, avec un je ne sais quoi de « parvenu » et de « bon enfant », facilement accessible ; résonnant chaque dimanche, chaque jour de fête, de l'écho des chansons égrenées sur la grand' route, de Saint-Eugène à Guyotville, par les promeneurs en villégiature et les couples joyeux d'amoureux.

Rien de plus curieux que cette antithèse, entre l'Ouest et l'Est d'Alger.

D'un côté, le bruit, le mouvement, les guinguettes, les communications faciles, les maisonnettes propres, coquettes ; les villas riches, voire même somptueuses ; une ville créée en cinquante ans à peine et devenue déjà le rendez-vous préféré d'une grande partie de la population d'Alger. Puis, s'étendant à perte de vue, la série des « cabanons » où l'on se réunit pour tous les plaisirs ; des restaurants à la mode, une mer d'un bleu d'azur, une forêt qui escalade une colline et enfin, Guyotville, fertile, luxuriante, capable de lutter avec Aïn-Taya.

D'autre part, une longue route poussiéreuse, bordée sur un espace assez vaste de maisons faubouriennes ; une population sédentaire et peu aisée de petits commerçants. A partir du Jardin d'Essai, le paysage, magnifique cependant, parait

triste. En quittant Maison-Carrée, on se croirait à vingt lieues de tout grand centre. En laissant Fort-de-l'Eau, l'impression poignante d'un voyage lointain domine.

Et cependant, quelle histoire que celle de ce promontoire ! Quels souvenirs n'évoque-t-il pas ?

Ici passa Cervantes captif ; là tombèrent les Chevaliers de Malte ; contre ces rochers escarpés se brisa l'effort de Charles-Quint.

Voici l'Harrach dont les eaux si calmes aujourd'hui roulèrent trois jours durant du sang et des cadavres ; voilà l'Hamiz sur les bords duquel faillit périr Fernand Cortez.

Quelles sépultures phéniciennes recouvrent ces ruines de Rusguniæ ? Combien de civilisations ont passé là, depuis les Romains qui chassèrent les Phéniciens jusqu'aux Français qui chassèrent les Turcs ?

Aujourd'hui, sur toute cette étendue, on parle espagnol. Les Mahonnais sont venus après les Français. Guidés par leur instinct d'agriculteurs ils désiraient surtout des concessions particulièrement riches en terrain d'alluvion. De leur côté, les premiers administrateurs avaient tout intérêt à s'attacher ces colons, placés dans le voisinage de la ville comme une sorte d'avant-garde, et capables de résister aux attaques des Arabes.

*
* *

Aux portes d'Alger la série des petites plages s'étend sur un espace de deux kilomètres : bains de l'*Agha*, bains des *Familles,* bains du *Tivoli.* Chacun des établissements a sa clientèle particulière, son genre nettement tranché. Et c'est là, quatre ou cinq mois durant, le long stationnement devant les cabines toujours pleines, les « trempettes » quotidiennes des femmes et des jeunes filles dans la mer qui vient tout doucement mourir sur le sable, comme si elle avait peur de mouiller les pieds des gens plus calmes, observateurs quelquefois indiscrets que l'horreur de l'eau salée ou d'autres raisons inconnues retiennent au rivage. Il arrive cependant de temps en temps que la grande colère de la Méditerranée, secouée furieusement au large, se manifeste là, mais en s'atténuant jusqu'à la légère mauvaise humeur ou la simple bouderie. Alors, ce sont les « bains à la lame », les petits cris affolés lorsqu'une vague un peu plus forte que les autres soulève les baigneuses comme une plume ou les recouvre de ce que les poètes d'antan appelaient le « linceul d'azur ».

Les hommes, de leur côté, font des prouesses ; les « beaux nageurs » piquent des têtes, « tirent des coupes », escaladent le radeau, tandis que des gamins, en masse grouillante et croassante comme une assemblée de grenouilles, prennent alternativement leurs ébats sur le sable et dans l'eau.

Cela dure ainsi toute la journée et une partie de la soirée, jusqu'à l'heure où le


CIMETIÈRE DU HAMMA

soleil disparaît là-bas, derrière le massif du Djurdjura, jetant une traînée violette sur l'eau et transformant en rutilantes améthystes les crêtes inégales échelonnées à perte de vue.

*
* *

Le champ de manœuvres, avec sa nudité de désert, semble déjà, aux portes de la ville, donner un conseil aux promeneurs : « N'allez pas plus avant ou, du moins, prenez à droite, montez à Mustapha, avancez loin, bien loin, où vous voudrez, sur les hauteurs, visitez ces sites délicieux, pleins d'ombre et de pittoresque. Mais laissez aux Arabes, aux bouchers, aux Mauresques inconsolables qui se rendent au cimetière du Hamma, ces routes longues et tristes. Si vous résistez à ce conseil, ne dépassez pas, de grâce, l'oasis des palmiers. Vous auriez à vous en repentir. »



Et la lourde diligence qui passe, couverte déjà de cette poussière blanche, crayeuse,

semblable à de la poudre de riz, indique les fatigues du voyage d'Alger au cap Matifou ou à Aïn-Taya. Le véhicule auquel sont attelés quatre chevaux maigres cahote à toutes les aspérités du chemin. Les riverains le voient passer dans un nuage, comme quelque chose d'apocalyptique. Jusqu'à Maison-Carrée, où l'on connaît le chemin de fer, il est « rococo ». A cinq kilomètres plus loin, il remonte déjà dans l'estime publique, parce qu'il dessert des bureaux de poste. A partir de Fort-de-l'Eau, il représente la « civilisation » et il faut voir, devant les portes des petites auberges, l'attente pleine d'anxiété du Courrier qui apporte les lettres, les journaux, les provisions de bouche et jusqu'au pétrole avec lequel sera éclairée le soir la place de la mairie.

La diligence ! Quel rôle ne joue-t-elle pas en ce pays neuf d'Algérie et quels souvenirs d'antan n'évoque-t-elle pas ? Pour la voir dans toute la splendeur de son triomphe, il faut quitter la vieille Europe et venir ici. — Oui, Français de France, oui, Parisiens de Paris, oui, Sybarites dont les wagons suspendus ont appris à respecter les nerfs, les muscles et toute l'ossature, c'est ici qu'il vous faut venir vous retremper un peu aux sources premières de la locomotion et méditer cette phrase de Napoléon Ier, profonde il y a quatre-vingts ans, ridicule aujourd'hui : « On peut mesurer les progrès de la prospérité publique aux comptes des diligences. »

Certes, ce n'est pas ici la place d'esquisser une monographie de la diligence et de tenter une digression qui nous écarterait trop de la route tracée d'avance, mais je vous assure que ce qui occupe le plus de place, d'Alger au cap Matifou, ce sont les inénarrables pataches qui font le service de la côte.

Et combien étrange le coup d'œil sur les voyageurs ! « Quelle couleur ! » s'écrierait un peintre impressionniste ; quelle variété de types et de costumes !

On part toujours complet, plus que complet, s'il faut faire attention aux marchandises de toutes sortes qui chargent la voiture. On est pressé les uns contre les autres et tellement serrés, comprimés, que la crainte de ne pouvoir voyager trois heures et demie de la sorte, éclate sur tous les visages.

Oh ! rassurez-vous, la situation s'améliorera. Sous les effets du soleil, est-ce vous qui fondez, est-ce la voiture qui se dilate ? Toujours est-il qu'en route, la diligence prend encore des clients et des marchandises. Comment arrive-t-on à caser tout cela ? Par quel prodige d'équilibre, des sacs de grains se tiennent-ils sur le toit de la voiture, au troisième étage ?

Comment cette bande d'Arabes a-t-elle pu se nicher sur l'impériale, au second étage, sous les bâches ?

Comment vous-même, locataire du premier, expliquez-vous l'intrusion sans douleur, de nouveaux venus dans votre compartiment ?

Mieux vaut ne pas chercher !

Allah est grand et les ressorts de la voiture sont solides !



GRANDE RUE DE L'ALMA UN JOUR DE MARCHÉ

Quelquefois, quand survient un accident, les chevaux se tuent, le cocher, qui s'est juché où il a pu, se casse quelque chose, mais les voyageurs s'en tirent toujours à bon compte.

Le conducteur de la diligence mériterait, à lui seul, une longue étude. C'est le gaillard solide et de bonne humeur ; toujours prêt à faire une commission en route et à vider un petit verre ; il a des plaisanteries faciles de commis-voyageur ; sait parler, sur un ton différent, au Français et à l'Anglais, à l'Arabe et à l'Espagnol, à l'armée et au clergé. Il lui faut être parfois diplomate comme M. de Talleyrand pour placer un voyageur de plus dans la voiture et posséder en outre le biceps de Porthos pour expulser de temps en temps le « bicot » récalcitrant.

— Hombre ! — Caramba ! et tandis que le fouet s'abat cinglant sur l'échine des malheureuses bêtes, l'air chargé de poussière s'engouffre dans les poumons des voyageurs.

Si c'est la saison des dattes, quelques chameaux rencontrés sur la route confirmeront l'illusion d'une excursion en pays lointain ; si c'est un jour de fête musulmane, peut-être apporterez-vous le trouble dans une longue théorie d'Arabes vêtus de blanc et se rendant au cimetière du Hamma pour accomplir des actes de dévotion au marabout de Sidi-Bou-Bokrin.

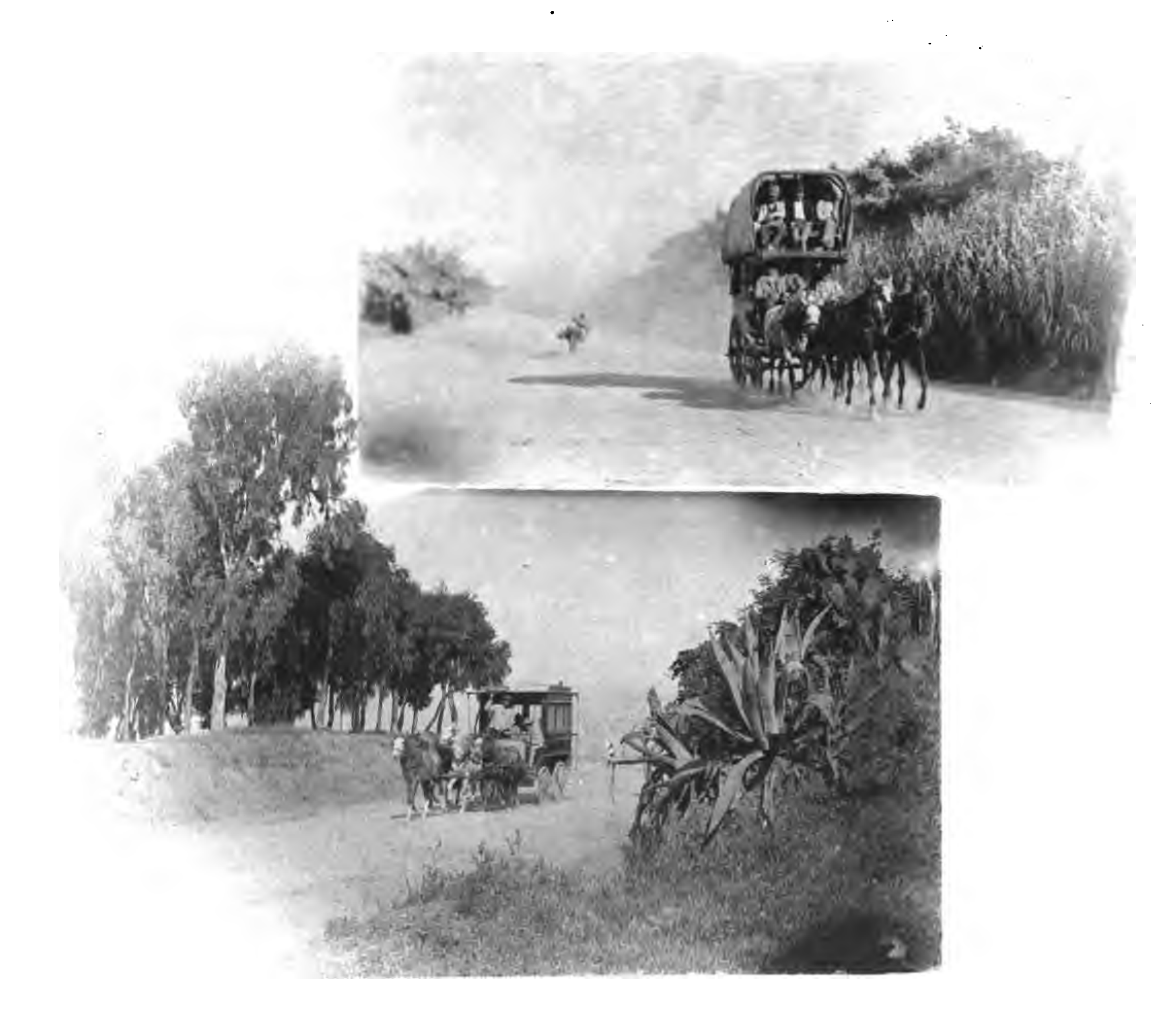
*
* *

Vaste est la nécropole où viennent s'asseoir, à l'ombre des figuiers, des oliviers ou des eucalyptus, les parents des défunts. S'il est vrai que chez ces races contemplatives la vie est considérée presque comme un accident de la nature et la mort comme un retour légitime de la matière au grand Tout, il est plus vrai encore que pour elles l'émotion ne subsiste pas longtemps. Les regrets s'effacent comme le souvenir et le cimetière devient, pour la plupart des hommes et des femmes, un lieu de réunion où l'on cause, où l'on rit, où l'on mange. Où donc est le respect de la mort dans ce champ funèbre ? Où le témoignage d'une affection au-delà de la tombe ? Les sépultures abandonnées à l'herbe qui pousse et à l'intempérie des saisons ne sont plus que des endroits pleins d'ombre et de fraîcheur où viennent boire et chanter les petits oiseaux ; que des siéges ou prennent place les membres de la même famille pour discuter leurs intérêts communs.

Hors d'atteinte des profanes, au milieu d'une petite mosquée gardée par un vieux mufti toujours prêt à accueillir à grands cris de « djiffa ben djiffa ! » les roumis qui portent leurs pas malencontreux sur le seuil sacré, repose le Saint : Sidi-Mohammed-Abd-er-Rahman-Bou-Bokrin. Ce célèbre marabout a eu des aventures posthumes qui n'ont pas nui à sa grande réputation. Il s'est dédoublé *post-mortem* ; il est à la fois dans la paix d'Allah, ici et là-bas ; au Hamma et chez

les Beni-Ismaïl. Et, certes, du haut du ciel de Mahomet, sa dernière demeure, il a bien fait, le vénérable Bou-Bokrin, de se diviser pour mieux régner.

Il avait jadis créé une confrérie religieuse d'un nouveau genre ; elle était toute nationale et symbolisait si bien le patriotisme qu'Abd-el-Kader voulut en faire partie et y trouva de solides appuis pendant sa lutte contre l'envahisseur.



Quand le marabout mourut chez les Beni-Ismaïl, ses compatriotes des environs d'Alger firent prendre son corps et l'enterrèrent dans le cimetière du Hamma. Les Beni-Ismaïl, furieux de cet enlèvement, s'apprêtaient à partir en guerre lorsqu'ils s'aperçurent que le corps du marabout était toujours dans leur champ de repos.



OASIS DU JARDIN D'ESSAI

Pour nous autres, sceptiques, il nous faut bien admettre que l'un des deux Bou-Bokrin a été « truqué », s'il nous est permis de nous servir d'une expression semblable à l'égard d'un personnage aussi vénérable.

Pour les Musulmans, l'explication est beaucoup plus simple. Et d'ailleurs : Eussent-ils mieux fait de se battre ?

Les Arabes du Hamma déclarent que Bou-Bokrin avait tous les droits pour être enterré chez eux, et ils citent comme preuve la maisonnette du marabout, sur leur territoire, et la jolie fontaine où le Saint avait l'habitude de faire ses ablutions. Si cette dernière légende est vraie, il nous faut reconnaître que Bou-Bokrin était un homme de goût et qu'il s'est rencontré dans un intervalle de plus d'un siècle avec Benjamin Constant. Ce dernier considère, en effet, comme une des plus jolies fontaines de l'Algérie, ce petit monument qui prête de sa fraîcheur au café voisin des Platanes et se présente, aux yeux des amateurs, avec toute la caractéristique d'un art oriental très pur.

Mais laissons Sidi-Bokrin reposer en paix. Devant le sentiment qui guida toute sa vie : le Patriotisme, nous nous inclinons respectueusement même en pensant que c'est ce patriotisme prêché par lui qui nous suscita pendant la conquête de l'Algérie nos plus terribles ennemis.

Regagnons la mer. Voilà l'oasis des palmiers et la lourde voiture qui se perd dans la poussière d'Hussein-Dey.

Là déjà, vous avez comme une vision d'Espagne, et la double rangée de

maisonnettes blanches, sans cesse badigeonnées, apporte une impression de fraîcheur dans un paysage qui en manque généralement.

C'est peut-être d'ailleurs une loi d'atavisme qui pousse les habitants de la Péninsule à venir là. De tout temps, en effet, leurs compatriotes que cette partie de la côte algérienne tentait, vinrent y échouer misérablement.

Loin de nous, l'idée de vouloir rappeler tous les grands souvenirs historiques évoqués par cette partie du territoire africain. C'est là que, bien avant Charles-Quint, fut détruite l'expédition de Diego de Vera. Là aussi se place une anecdote presque inconnue de la vie de Cervantes et que nous ne pouvons résister au désir de raconter.

Tout le monde sait que l'immortel auteur de *Don Quichotte*, fait prisonnier par les Maures, passa plusieurs années de captivité à Alger, mais peu de gens connaissent peut-être les péripéties d'une de ses tentatives d'évasion qui eut pour théâtre cette plage d'Hussein-Dey.

Le caïd Hassan étendait alors sa toute puissance sur cette région. Cet Hassan était un rénégat grec, fort intelligent et passablement cruel, qui a laissé à travers les siècles une réputation peu enviable. Ses jardins, superbes, descendaient jusqu'à la mer et l'on pouvait, sur ce point de la côte, s'embarquer ou débarquer facilement.

Cette bonne disposition des lieux n'échappa pas à Cervantes qui acheta la complicité du jardinier d'Hassan et obtint qu'il creusât en secret une grotte, dans la partie la plus retirée du jardin. Là se réfugièrent divers captifs chrétiens, avertis par Cervantes, et tous attendaient avec anxiété l'arrivée d'un bâtiment frété en Espagne pour leur évasion.

On conçoit les angoisses, les incertitudes, les espérances et les désespoirs des malheureux, attendant une délivrance bien longue à venir.

Enfin, on aperçoit, un soir, une petite voile à l'horizon ; le bâtiment approche ; il prend bien la direction d'Hussein-Dey. Il n'y a plus de doute, c'est la vie, c'est la liberté !

Mais, hélas ! les Maures ont eu d'aussi bons yeux que leurs captifs et quand, aux ténèbres naissantes, le navire est presque à une portée de voix de la plage, il est capturé.

Evasion manquée, complot découvert, jardinier pendu, tout cela très rapidement.

Les Musulmans arrivent nombreux et armés à la grotte, partagés entre le désir de massacrer les chrétiens coupables et la crainte de perdre des captifs représentant une certaine valeur marchande.

Les esclaves ne doutent pas du sort qui les attend. C'est à ce suprême moment, alors que tout le monde tremble à ses côtés, que Cervantes se dresse devant eux, s'offrant en victime pour sauver ses malheureux complices.

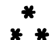


Fort Octogone. - Cap-Matifou

« C'est-moi, dit-il, moi qui ai tout préparé. Je suis le seul coupable ! »

Devant le Dey, il persiste noblement à s'accuser.

Vaincu par cette opiniâtreté, touché peut-être d'une conduite si généreuse, le Dey se contenta de s'approprier Cervantes et de l'envoyer à son bagne.



Cervantes ! Hassan ! Charles-Quint ! toute une civilisation poussant sur ces trois siècles de luttes, de ruines, de barbarie. Aujourd'hui, une petite ville, des industries florissantes, le bourdonnement des machines à vapeur, les longs panaches de fumée s'échappant des hautes cheminées d'usine, montant droit dans le ciel. Et, suivant la voie ferrée bordée d'eucalyptus, la jolie route de Maison-Carrée. Au dernier plan, à gauche, des vignobles réputés dont la terre apparaît au coucher du soleil, comme une tache rouge.

Antithèse frappante ! Dessous : la terre barbare, si souvent arrosée de sang qu'elle semble en avoir gardé la couleur. Dessus : les frondaisons vertes des vignes et l'espérance joyeuse des grappes vermeilles.

Un coude du chemin, le passage brusque sous un viaduc, un café maure où s'arrêtent invariablement tous les fils du prophète en circulation et qui a conservé son caractère original ; puis la rivière de l'Harrach.

C'est comme une surprise de fraîcheur et de végétation luxuriante ; un paysage de Beauce, de Bretagne ou de Normandie ; un susurrement d'eau parmi les branches courbées dans la direction du lit de la rivière, comme si elles avaient toujours soif. A travers les bancs de sable où reposent les troupeaux de moutons ou les bœufs désaltérés, l'Harrach roule lentement ses eaux peu limpides. Mais que vienne un orage, et il se transforme en torrent qui mugit jusqu'à la mer où il bondit en écumant.

Précisément, c'est jour de marché à Maison-Carrée et ce marché là est réputé de dix lieues à la ronde. Pour y prendre leur place à l'aube, Arabes et Kabyles de la région ont voyagé toute la nuit, poussant devant eux leurs troupeaux, excitant de la branche de bois flexible et dur les malheureux bourricots. Sur la route interminable qui, des premiers contreforts du Djurdjura, se déroulait à leurs yeux comme un mince ruban, ils égrènent leur chanson monotone, leurs mélopées bizarres, à la fois sauvages et tristes, de peuple vaincu, de race fataliste. Ils vont, entrevoyant le bon repos après le marché, sur les bancs des cafés maures, ou le sommeil sur la place publique, dans l'enveloppement du burnous qui les fait ressembler de loin à des guérites renversées.

Tous les marchés arabes se ressemblent ; qui en a vu un, les connaît tous ; celui de Maison-Carrée est le plus intéressant peut-être comme coup d'œil ; le plus important, en tous cas, des environs d'Alger. Aussi vient-il en tête des principaux éléments qui ont contribué à rendre florissante la petite cité, éclose nouvellement



USINE ALTAIRAC, A MAISON-CARRÉE

au bord de l'Harrach. L'occupation du territoire environnant par les Pères Blancs a fait le reste.

On ne va pas à Maison-Carrée sans être émerveillé de ses vignes, de son bois d'eucalyptus dominant la mer, des prodiges accomplis par l'effort, la patience, l'intelligence de ces missionnaires créés par le cardinal Lavigerie.

Et en outre du juste hommage que nous rendons à son effort, à sa patience, à son intelligence, ne mérite-t-il pas une étude particulière, cet ordre assez étrange, à la fois religieux, guerrier, explorateur ? Servant Dieu et la patrie ; voulant conquérir à la fois le ciel et l'Afrique ; portant le chapelet, la chechia, le burnous



MONASTÈRE DES PÈRES BLANCS

blanc et des armes; allant par les pays inconnus avec la foi des apôtres et le courage aventureux des chevaliers errants ; ayant fait le sacrifice de la vie, mais à la condition de la vendre chèrement. Ce caractère moral vous le retrouvez chez ces religieux, dans l'impression physique qu'ils vous produisent. Ils sont sympathiques parce qu'ils sont à la fois forts et bons.

Ce n'est pas seulement en présence des Pères Blancs que l'on éprouve cette sensation double ; c'est aussi sur le seuil de leur monastère, et c'est encore bien plus quand on visite leur maison, à la fois couvent et caserne.

Là, sans nulle prétention, l'accueil apparaît plus cordial encore dans sa charmante simplicité. De même, se manifestent plus sensiblement les services rendus par les pères des missions africaines.

Il faut les entendre parler de ces pays extraordinaires dont à peine les noms sont jusqu'à présent parvenus à nos oreilles ; il faut les entendre, dans leur ardeur d'explorateurs, évoquer le souvenir des luttes soutenues, des souffrances subies pour maintenir, en cette grande curée du continent noir où se précipite l'Europe tout entière, l'influence civilisatrice de la France et de la religion.

Et si, dans le salon de réception, — un véritable musée, — votre œil s'égare sur les curiosités exotiques rangées en d'immenses vitrines, vous apercevrez à côté des coquillages recueillis sur les bords du lac Nyanza, auprès des crocodiles empaillés, des pierres d'anciens monuments, des bijoux primitifs, les lances et les zagaïes, les arcs et les flèches; des armes terribles, empoisonnées, dont quelques-unes portent la simple mention : « Avec ceci a été transpercé le père D... », avec ce poignard a été tué le père G... »

Toute l'histoire douloureuse des missions figure-là, avec ces témoins éloquents des longs voyages, des luttes, des souffrances, du martyre, de la mort.

Les novices apprennent le langage barbare dont ils devront se servir dans leurs longues pérégrinations; ils « s'entraînent » déjà par le travail opiniâtre sous la chaleur, par la sobriété, par l'exemple qu'ils reçoivent de ces vétérans au teint bronzé, à la barbe chenue, revenus en la maison-mère pour refaire leurs santé.

De temps en temps, dans le monastère, à l'heure où les religieux se rendent aux offices, on aperçoit parmi eux des têtes noires de néophytes nouvellement catéchisés, ramenés des pays lointains et se préparant à retourner quelque jour dans leur patrie où ils feront connaître à leurs compatriotes les bienfaits de la civilisation.

Peut-être aussi les initieront-ils, sur ces terres d'Afrique si fécondes et si peu productives jusqu'ici, aux secrets des cultures savantes, en lesquelles sont passés maîtres les Pères Blancs de Maison-Carrée.

Mais il n'y a pas que le Marché et les Pères Blancs qui contribuent à la prospérité de Maison-Carrée.

L'œuvre industrielle créée dans cette région par M. Altairac et continuée par

ses fils occupe 500 ouvriers, prend chaque jour une extension nouvelle, en même temps qu'elle fournit au pays un de ses principaux éléments d'animation et de richesse.

Quel exemple donné par la prospérité de ces établissements à ceux qui s'imaginent encore que l'Algérie doit rester la tributaire de la Métropole pour l'industrie !

*
* *

Depuis peu de temps, les journaux se sont mis à faire de la réclame à Fort-de-l'Eau. Il semble que ce soit une plage nouvelle, découverte par hasard. Sur les côtes de France, Alphonse Karr a inventé Etretat ; Alexandre Dumas père, Cabourg ; Albert Wolff, Pourville ; lord Salisbury, Puys. Un certain nombre d'écrivains d'Alger ont célébré Fort-de-l'Eau. Quel hasard ou plutôt quel petit vapeur frété par une compagnie intelligente les conduisit jusque là ? Toujours est-il qu'au bout



ENVIRONS DE MAISON-CARRÉE

de trois quarts d'heure de navigation sans mal de mer, ils débarquèrent sur cette terre hospitalière, furent reçus à bras ouverts par la municipalité, à pas redoublés « en veux-tu en voilà » par la société musicale du pays. Quelques-uns prirent un bain froid ; d'autres admirèrent à la nuit tombante les splendeurs lointaines d'Alger illuminé. Après quoi, tous tombèrent d'accord pour déclarer que Fort-de-l'Eau constituerait pour les habitants d'Alger une délicieuse station] estivale où l'on recevrait mieux que n'importe où ailleurs, le grand coup d'éventail de la Méditerranée.

Ils avaient raison, ces écrivains et ces explorateurs ; Fort-de-l'Eau est plein de

charmes, même quand on l'aborde par cette grande route qui trace une limite égale entre l'infini de la mer à gauche et l'infini des montagnes à droite.

Qui ne s'est senti ému devant ce spectacle grandiose et toujours changeant des hauteurs de Kabylie, tantôt rapprochées comme si elles n'étaient qu'à quelques kilomètres, tantôt fuyant là-bas, là-bas, cachant leurs crêtes dentelées ainsi que des châteaux forts, dans la gaze des brouillards ou l'ouate jaunie des soirs de siroco ?

Après un arrêt au *Retour de la Chasse*, qui marque la moitié du chemin, on arrive à Fort-de-l'Eau.

Quoique heureuse, la petite ville a son histoire, très courte, il est vrai.

Le baron de Vialar qui possédait, il y a une cinquantaine d'années, la plus grande partie des terrains riverains de la mer, en cette région, en donna quelques hectares à de vieux serviteurs mahonnais dont il voulait récompenser les services. Il fut étonné du parti que ces braves gens tirèrent de cette concession et résolut de peupler le pays. En trois ou quatre ans, cinquante familles mahonnaises, appelées par lui, avaient déjà tracé le village. Elles se disputèrent les primes pour la première maison bâtie, pour la première noria construite, pour le premier champ défriché, ensemencé. Puis vinrent les enfants, les petits enfants. Cette colonie espagnole prospéra, se décupla ; les jolis garçons de Mahon épousèrent les belles filles de Palma ; tous les efforts se portèrent sur la culture maraîchère et Fort-de-l'Eau possède aujourd'hui les plus imposantes norias des environs d'Alger ; les plus formidables choux et les plus superbes melons.

Le contact avec l'étranger n'a pas fait dégénérer ces fils d'agriculteurs qui dansent entre eux le dimanche sur la place publique, boivent de l'anisette d'Espagne à la santé de leur nouvelle patrie, qu'ils aiment de tout leur cœur, et se régalent d'une soubressade dont la réputation n'est plus à faire.



Huit kilomètres par la route très poussiéreuse que coupe agréablement l'oued Hamiz frais, ombragé, arrosant des oliviers sauvages, des saules et des lauriers-roses et voici le Cap. Où sont les habitants ? on l'ignore. Le village se compose d'une mairie, d'une église, d'une école, de deux auberges où l'on parle espagnol et d'une maison en construction. Il n'y a pas de rues. Sous les grands arbres de l'unique place, des Arabes dorment et dans le lointain se profilent à l'horizon avec l'apparence de vieux murs effondrés les ruines de Rusguniæ. Devant ces vestiges du passé, l'imagination se surexcite. Qui comprend mieux la majesté des villes mortes, l'archéologue ou le penseur ? Celui qui découvre, qui reconstitue avec la science exacte et froide ou celui qui évoque dans le rêve de conceptions peut-être fausses, les souvenirs ornés de légendes parfois fantastiques, mais si douces à admettre ?

Voir ces pierres disjointes, fouler aux pieds les vestiges d'une civilisation



UN CORRICOLO

morte, se dire : « Ici, fut une ville puissante, qu'en reste-t-il ? Là vinrent, pensèrent, travaillèrent des hommes disparus complètement de l'histoire. Quelle force invincible de la nature ou quelle invasion se précipitant comme un torrent a tout détruit sur son passage ? Quelle épidémie ou quelle guerre a fait qu'il ne reste plus de Rusguniæ, dont parlait Pline le jeune, qu'un petit amas de décombres comme il ne reste plus d'un monument, qu'un tas de cendres après l'incendie ?

« Alors qu'Alger n'existait pas, est-ce une colonie de pêcheurs phéniciens qui vint s'établir ainsi aux abords du cap Matifou ; fut-elle absorbée par les Romains vaincus à leur tour par les Vandales ? »

Quoi qu'il en soit, l'antique cité admirablement bien située, devait être puissante ; elle s'étendait sur un grand espace à en juger par les débris de murailles qui jonchent à quelques kilomètres à la ronde son sol vénérable. Puis, la mer ordinairement si calme en ces parages, mais qui mord furieusement les jours d'orage, a conquis une partie de la ville et elle recouvre de ses flots bleus les tombeaux muets et les maisons écroulées.

Le temps a jeté sur ces décombres, un épais manteau de verdure. Les palmiers nains, les myrtilles, les ronces ont recouvert ce que la mer avait épargné ; les lézards et les couleuvres ont pris possession des pierres amoncelées. Dans l'herbe drue, comme si la poussière des morts engraissait, on entend résonner la joie stridente des cigales.

Devant le spectacle de ce tableau sauvage, les vers du grand poète chantent la grandeur des ruines :

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée, au loin couvre le mur ;
Et que la vétusté, par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture et la ronge à la face,
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.

Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,
Que l'eau dorme aux fossés ;
Que la cariatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : c'est assez !

Hélas ! de Rusguniæ il reste bien peu de choses ; jamais de fouilles ne furent tentées sur ce sol auquel les Arabes et les Turcs arrachèrent ses blocs de pierre tout taillés, ses maçonneries toutes faites, pour en construire les murs de la Blanche Alger.

N'est-ce pas d'ailleurs une loi inéluctable du monde, que tout passe et se transforme, que l'orgueil des monuments s'écroule aussi facilement que l'orgueil des hommes ? Ne se dresse-t-il pas lui-même comme un symbole des perpétuels changements apportés par le progrès, ce fort turc, le *Fort Octogone*, devenu la paisible demeure d'une famille d'agriculteurs ?

Grandeur et décadence : dans les fossés du fort s'ébattent des légions de poussins. Et si le voyageur s'arrête à l'entrée du pont-levis, il n'y trouvera plus la menace des janissaires, mais des cris d'enfants qui s'amusent et les gracieux sourires de jeunes filles espagnoles.



*
* *

A l'extrémité du promontoire se trouve le Lazaret. De cette distance, Alger n'apparaît plus que comme une tache blanche de lointaine falaise, mais l'œil découvre un nouvel horizon coupé brusquement par les rochers d'Aïn Taya.

Véritablement grandiose est, au soleil couchant, le spectacle de cette nature sauvage qui évoque le souvenir des côtes de l'Océan. Ne sont-ce pas des dolmens ou des menhirs, ces rochers fantastiques ?

Et là-bas, là-bas, à huit ou dix kilomètres, quel nouveau mont Saint-Michel se dresse dans son abrupte majesté ? Comment est-il encore debout, ce roc tenace, alors que tout est submergé ? Quel sommet colossal plus haut et plus solide que le Djurdjura faut-il qu'il ait été, pour avoir résisté, alors que tout s'abîmait, s'écroulait, s'effondrait autour de lui ? alors que l'eau couvrait les ravins et les cîmes et finissait par transformer en une portion de mer, ce qui avait été un immense morceau de falaise ?

Incertain déjà aux premières étoiles, le paysage s'évanouit lentement dans la brume.

Et de la pointe du cap, entre l'infini de la mer et l'infini du ciel, on entend monter comme d'un gouffre le *de profundis* des flots mourants.

A. FRAIGNEAU.



Ruines de Rusgunium. - Cap Matifou.

MILIANAH

TENIET-EL-HAAD

Le marabout Mohammed ben Yusef, qui repose aujourd'hui dans une belle Mosquée de Milianah fut, il y a un peu plus de quatre cents ans, un homme d'une grande vertu, en même temps qu'un satirique de beaucoup d'esprit.

Je ne vous répèterai pas ce qu'il disait des femmes en général et de celles de Milianah en particulier, mais il traitait d'oisifs les hommes de la même ville et attribuait la cause de leur paresse à la douceur du climat sous lequel ils vivaient.

A dire aux gens leurs dures vérités, on récolte d'habitude les mauvais traitements. Mohammed ben Yusef, qui était un Jérémie, mais un Jérémie gai, eut la chance de plaire à ses concitoyens qu'il n'épargnait cependant pas. Tant il est vrai qu'ici-bas, il ne faut jurer de rien !

Espérons que depuis quatre siècles de grands et salutaires changements se seront opérés chez les hommes et les femmes de Milianah, mais ne faisons pas de vœux en vue de la transformation de ce climat merveilleux qui est une cause de surprise et de joie, pour les voyageurs traversant cette région du Chéliff.



Pour bien connaître un pays, pour en apprécier les charmes ou les inconvénients, il faut le parcourir pendant la saison qui caractérise le mieux sa façon d'être générale. Par exemple, visitez la Norvège en hiver ; l'Algérie en été. Vous aurez alors l'impression exacte du lieu, ce qui rachètera les désagréables moments de grands froids subis, de grandes chaleurs endurées.

Peut-être aussi vous sera-t-il donné parfois d'éprouver la douce surprise d'une transition brusque ; de passer du désert brûlant à la fraîche oasis et de jouir doublement d'un bonheur acquis par beaucoup de souffrances.

Personne ne peut aller d'Alger à Milianah en été, sans être alternativement en proie à ces deux sensations si distinctes.

De cette immense vallée du Chéliff, prodigieusement fertile, mais qui s'étend à perte de vue sans un arbre, et n'est coupée, en quelques endroits, que par les grandes routes poussiéreuses, on vous montre un point à mi-côte du Zaccar. Cela apparaît dans le lointain comme un nid d'aigle, au milieu de la masse noire de rochers escarpés. Comment parvient-on jusque-là ? A la suite de quelle gigantesque escalade et pour échapper à quel péril, des hommes allèrent-ils se réfugier en cet endroit inexpugnable, suspendu pour ainsi dire, entre le ciel et la terre ? Quel héros de légende fit sauter d'un seul coup de son invincible cimeterre une tranche de la montagne, pour permettre aux Arabes de s'y installer et d'y vivre ? Quel dieu protecteur frappa de sa main toute puissante ces rocs majestueux en fit jaillir une eau limpide qui, bouillonnante s'échappe par mille cascades, et apporte avec elle la vie, l'animation, la richesse, la fertilité ?

Au fur et à mesure qu'on s'approche du pied de la montagne, le paysage s'éclaire, les objets perçus vaguement prennent des formes plus nettes ; les murs de la petite ville apparaissent, dominant le vide et mettant une ceinture d'un jaune terne à la touffe compacte de verdure sous laquelle s'abritent les maisons de Milianah. Tout seul l'hôpital, vaste construction d'apparence étrange, se dresse au-dessus des arbres. Haute et étroite, ressemblant à l'un de ces grands jouets de bois découpé fabriqués en Suisse, cette construction s'aperçoit de loin et jette une tache blanche sur le fond sévère de la montagne voisine.

Voilà Milianah, la riante Milianah, entrevue du bourg d'Affreville. Mais quelle surprise perpétuelle le long de cette route de neuf kilomètres qui réunit la cité de la montagne à la cité de la plaine ! Aussitôt après avoir passé sous le chemin de fer d'Alger à Oran, un splendide panorama s'offre à la vue du voyageur. Les lacets du chemin glissent entre les gorges de deux ou trois collines, ondulent capricieusement entre des vergers ravissants ; le vent qui passe à travers les arbres fruitiers arrive tout chargé d'odeurs exquises, tandis que des touffes de jeunes bambous, que des clôtures de roseaux tamisent les ardeurs du soleil et projettent sur le sol des ombres fantastiques.

Elle est indéfinissable, cette impression de bien-être qui vous envahit. On



LA POINTE-AUX-BLAGUEURS

voudrait rester là toujours, vivre pour ainsi dire comme les végétaux qui vous entourent, voir sans cesse ces sources jaillissantes, ces filets d'eau qui écument en se précipitant de roc en roc ; entendre le murmure confus des petites sources sous les herbes. L'imagination évoque l'idée de ces printemps éternels conçus par les poètes et il semble que du chant des oiseaux, que du bruissement des feuilles, que de cette fraîcheur qui pénètre tout, fertilise tout, crée tout, s'élève une immense et monotone prière de reconnaissance envers l'eau, puissance fécondante, si rare en Afrique, que les Arabes la vénèrent comme une fée bienfaisante, amie des hommes.

L'ascension continue sans un obstacle sur la route.

De temps en temps un café maure devant lequel des hommes accroupis laissent plonger leurs pieds dans l'eau courante du ruisseau. De temps en temps également, dans le fouillis des roseaux, on aperçoit des têtes joyeuses d'enfants qui regardent curieusement passer l'excursionniste. Presque toutes les petites propriétés appartiennent à des Arabes qui tirent des produits de la terre une existence facile. Là,



pas de malheureux, pas de visages émaciés par les privations, pas de vêtements sordides s'étalant sur des échines maigres de miséreux. Le pays plantureux fournit à discrétion tout ce qu'il faut pour bien vivre en même temps que le climat présente toutes les conditions d'hygiène désirables. Aussi, il faut voir l'animation dans ce vallon où le Boutan et ses minuscules affluents font mouvoir de nombreux moulins, fournissant de la sorte une occupation rémunératrice à ceux qui n'ont pas la chance d'être propriétaires fonciers et de faire valoir à leur convenance un lopin de terre.

Aux différents tournants du chemin, Milianah semble s'éloigner ou se rapprocher; parfois, elle disparaît pour se représenter un peu plus loin sous un aspect différent. L'on dirait un jeu de femme coquette qui veut faire ressortir l'un après l'autre chacun de ses charmes. Et au cours de ces « agaceries » sans fin, on se demande si l'on parviendra jamais au but tant désiré. Mais la montée s'accentue, le Zaccar se dresse maintenant comme un immense écran derrière la ville; une belle allée de platanes se présente, rompant la dureté des lignes de l'épaisse muraille qui entoure la ville; sous la porte monumentale s'engagent les voitures qui font le service des messageries d'Adélia ou d'Affreville.

Nous sommes à Milianah!

*
* *

Pour parvenir jusque là vous croyez avoir épuisé la gamme de toutes les émotions et voici que vous vous rendez compte que le paysage entrevu à partir d'Affreville perd de son intérêt si vous le comparez au spectacle que vous avez devant les yeux. La rue Saint-Paul qui part de la porte du Zaccar, pour aller jusqu'à la place de l'Horloge, est recouverte sur toute son étendue d'un dôme de feuillage; les arbres qui la bordent sont aussi beaux que les célèbres platanes du Jardin d'Essai d'Alger, et ils ont de plus l'eau qui les baigne à leur base et qui unit sa fraîcheur à celle de leurs ombrages. C'est, du reste, l'endroit de la ville préféré de chacun; du matin au soir la population y afflue et rien de chatoyant à l'œil comme cette foule bigarée dans cette perpétuelle pénombre. Assis au bord des ruisseaux jaseurs, sur des nattes blanches, des groupes d'Arabes discutent gravement; au milieu de la chaussée, des spahis et des tirailleurs de la garnison circulent revêtus de leurs costumes aux vives couleurs. Quant aux femmes mauresques, elles ont conservé intacte leur tenue particulière, tenue assez originale, se composant principalement du pantalon étroit, presque collant aux genoux et se retrécissant encore davantage à la cheville. De sorte qu'en les voyant passer on retrouve un souvenir de l'antique khalifat de Bagdad.

Mais combien de temps persistera-t-il ce costume? Milianah se transforme tellement, le contact avec l'Européen y est si fréquent que l'on peut prévoir



Intérieur de la Mosquée de Milianah

l'époque où les habitudes jusqu'alors invétérées s'évanouiront au souffle du progrès. Songez que Milianah est déjà éclairé, entièrement, à la lumière électrique alors que Paris ne l'est pas ; sachez bien aussi qu'elle possède une école normale de filles ; que sa population musulmane est instruite par nos professeurs ; qu'elle se fait lire les débats parlementaires de la Chambre dans le *Journal Officiel* quand on s'occupe des affaires de son cadi, et dites si elle n'est véritablement pas digne de la plus haute curiosité, cette cité perdue dans l'Atlas qui passe immédiatement de la primitive chandelle à l'électricité, le dernier mot actuel de la civilisation ?

Du reste, cette civilisation qui a fait tant de bien à Milianah semble s'être, en quelques cas isolés, comportée envers elle d'une façon ironique. Elle a converti en une tour à horloge, le minaret d'une de ses plus anciennes mosquées et, sur les restes solidifiés du vénérable monument, on plante, à chaque fête, des petits drapeaux tricolores ; on trace des arabesques de verres lumineux, on fait grimper des lianes et l'on brûle des flammes de bengale. O profanation ! sur la terre qui recouvrait jadis encore les fondations du lieu saint, on danse, lors des réjouissances publiques, au son d'instruments mis en mouvement par la société musicale du pays.

Milianah est gaie, du reste, très gaie même, et si la politique ne rembrunissait pas de temps en temps les fronts, on y rirait sans cesse. Ce caractère jovial se révèle même dans la dénomination des places publiques. La ville possède une terrasse unique peut-être au monde ; un point de vue qui vaut à lui seul les fatigues d'un voyage ; elle aurait pu lui donner un nom pompeux, un nom sonnant bien aux oreilles ; elle a préféré l'appeler la *Pointe-aux-Blagueurs*. Et l'Arabe, qui aime à contempler de vastes horizons, offre très sérieusement à ses amis, en quittant le café maure, de venir fumer une cigarette à la *Pointe-aux-Blagueurs*.

L'argot en même temps que la lumière électrique ! Milianah, décidément, est très « fin de siècle », et ce morceau de l'Atlas n'a rien à envier à Montmartre.

Quel pinceau, quelle description pourrait rendre la grandiose impression d'un coup d'œil jeté de la *Pointe-aux-Blagueurs* sur tout le pays environnant ! A cinquante mètres à pic, le vallon du Boutan avec les méandres de la route traçant ici, un chapeau de gendarme ; là, un arc de cercle ; plus loin, un M majuscule. De cette hauteur, l'œil embrasse les moindres détails topographiques. C'est une vue à vol d'oiseau, aussi nette que celle qu'on peut avoir en planant dans un ballon. Puis les plans se succèdent avec une étrange harmonie de couleurs. A gauche, la série des hauteurs recouvertes de broussailles, se profile en des tons qui deviennent de plus en plus sombres à mesure qu'augmente la distance. A droite, la plaine du Chéliff sans une aspérité, brûlée en été par un soleil torride qui met à sec le lit de la grande rivière algérienne. Un paysage désolé comme les bords du Nil en période de grande sécheresse. A voir ainsi cette vallée nue, déserte, on ne croirait jamais que les premières pluies suffiront à la rappeler à la vie et à féconder cette terre qui paraît calcinée.

A la longue, le tableau serait monotome si l'horizon n'était brusquement coupé au lointain par des ramifications de l'Atlas que dominent avec des allures de gigantesques cathédrales, les montagnes de l'Ouarsenis : « l'Œil-du-Monde! »

*
* *

Quelle a été l'origine de Milianah ? Quelle suite de dominations eût-elle à subir, avant de devenir française ?... Ce point d'histoire n'est pas éclairci



LA MAISON DE L'ÉMIR

complètement. La légende veut que la ville soit aussi ancienne qu'Alger et Médéah et qu'elle ait eu pour fondateur Bologguin, un des fils du sultan Ziri. Ce qu'il y a de certain c'est que les Romains l'occupèrent et qu'elle n'est autre que la *Malliana* dont parlent quelques auteurs latins de la décadence. Les conquérants du monde n'auraient d'ailleurs pas laissé exister sans la prendre, une cité aussi bien située que Milianah. Ils y firent même des travaux assez considérables s'il faut en juger par les restes des monuments mis à jour lors de l'édification de la ville actuelle.

Après les Romains commença l'ère des luttes sanglantes. C'était à qui s'emparerait de ce point stratégique facile à défendre et commandant à tout le pays

environnant. Derrière leurs solides murailles les assiégés résistèrent à la plupart de leurs ennemis du dehors, mais les guerres civiles les décimèrent. En proie aux factions rivales, changeant fréquemment de maître, courbée sous la tyrannie de chefs cruels, Milianah ne se trouva bientôt plus en état de tenir tête aux invasions dont le flot sans cesse grandissant menaçait de l'engloutir.

Elle succomba au treizième siècle sous les efforts de l'émir Abou-Hafs auquel s'était allié l'infant don Henri, frère du roi de Castille Alphonse X. Il semble que de cette période jusqu'à sa conquête par les Turcs après la prise de Tlemcen, la ville ait été heureuse. C'est en tous cas l'époque à laquelle se manifesta chez ses habitants un certain goût artistique, importé peut-être d'Espagne par les vainqueurs. On retrouve en effet dans la principale mosquée de Miliana des points de ressemblance avec quelques-uns des vieux monuments espagnols et comme les premières manifestations de l'art arabe dans sa transition du gothique au bysantin.

Quand les Turcs se furent emparés du pays, Milianah devint une de leurs citadelles les plus importantes. C'est de là qu'ils se précipitaient sur les villages voisins, pour mettre à la rançon les malheureux habitants de la vallée. Ils y commirent tant de déprédations que le pays se trouva au bout d'une cinquantaine d'années ruiné et en grande partie abandonné.

Lorsque les troupes françaises eurent pris Alger, le sultan du Maroc qui ne pensait pas que notre domination dût s'étendre beaucoup plus loin que le bord de la mer, envoya un de ses lieutenants se rendre maître de Milianah, mais cette tentative échoua grâce à Abd-el-Kader. Le célèbre émir ne pouvait négliger un pareil poste de combat. C'est de ce magnifique poste d'observation, qu'il suivait notre mouvement envahissant et qu'en 1840, dans la plaine qui s'étend au pied de la ville, il nous livra avec sa brillante cavalerie un combat des plus meurtriers. Les Arabes furent vaincus et Milianah tomba en notre pouvoir.

Pour se rendre compte des souffrances qu'y supportèrent, pendant deux longues années, nos soldats, il faut lire le journal de leur brave colonel d'Illens.

Au bout des six premiers mois d'occupation, la garnison décimée par la nostalgie, la famine et la maladie, était incapable de résister plus longtemps aux attaques réitérées d'Abd-el-Kader. Sur douze cents hommes, sept cents étaient morts et quatre cents se trouvaient à l'hopital. Les autres avaient à peine la force de porter un fusil.

Fort heureusement le général Changarnier arriva à temps pour porter le secours qu'on réclamait de lui. Deux ans après Abd-el-Kader définitivement vaincu était en fuite et Milianah commençait à se transformer, pour prendre l'aspect qu'elle a aujourd'hui.

Aucun souvenir n'y reste de la longue et héroïque lutte soutenue par nos soldats d'Afrique. Sur eux, un poète de quatrième ordre qui mourut académicien,

Autran, a fait un poème assez émouvant. Voilà le seul monument élevé à leur mémoire! D'Abd-el-Kader, au contraire, et de sa puissance momentanée, il demeure quelque chose : C'est la maison qu'habita l'Emir. Ce monument d'un caractère intéressant, avait été, sans doute, brûlé en partie, comme le reste de la ville, lorsque les Arabes l'évacuèrent pour l'abandonner aux Français. Cependant les colonnades d'une cour mauresque sont encore debout, ainsi que la vaste salle voûtée qui servait d'antichambre à la maison de l'Emir. Ces vestiges d'un passé empreint d'une certaine grandeur, sont appelés à disparaître bientôt. La ville de Milianah aurait mieux fait de les conserver précieusement comme les témoins de ces dernières luttes qui, tout en étant à la gloire des vainqueurs n'en était pas moins aussi à l'honneur des vaincus.





Mais n'adressons de reproches à personne et souhaitons que les habitants actuels de Milianah suivent les traditions de leurs prédécesseurs. Car ils déployèrent une remarquable énergie dans les travaux qu'ils entreprirent pour les transformations de la ville, les premiers de nos compatriotes qui vinrent planter le drapeau tricolore sur un des sommets de l'Atlas. Les routes tracées, les aqueducs construits, les murailles relevées et bien entretenues; ces arbres gigantesques habilement plantés dans les endroits les plus exposés au soleil et transformant certaines voies

en berceaux de verdure; tout, jusqu'à cette immense place de la caserne sur laquelle les costumes de nos troupes indigènes jettent l'éclatante fanfare de leurs couleurs, atteste la puissance créatrice des hommes d'Occident qui vinrent jusque là, gravissant à plus de seize siècles d'intervalle les sentiers taillés dans le roc par les légions romaines.

*
* *

Le principal monument de Milianah, le seul qui mérite une mention spéciale est la mosquée où est enterré ben Yusef. C'est un lieu de vénération très ancien auquel se rendaient en pèlerinage, depuis les temps les plus reculés, les fils du prophète habitant la région du Zaccar. A l'heure où le muezzin lance par trois fois son appel des hauteurs d'un élégant minaret, on voit accourir, par les petites rues tortueuses voisines de la mosquée, les fidèles pour lesquels la légende veut que les dix premiers arrivés méritent tout particulièrement les faveurs d'Allah.

Pendant le reste de la journée, dans la cour de la mosquée où courent le long des arcades, des vignes chargées de grappes, les croyants viennent s'asseoir et causer de longues heures.

De la vasque très large d'une fontaine, jaillit sans cesse une eau limpide, fraîche, d'une exquise saveur. Aussi est-ce là un défilé perpétuel de nomades fatigués de la route et venant chercher un abri momentané dans une des nombreuses chambres d'hôte qui entourent le lieu sacré. Avec les pièces du rez-de-chaussée réservées aux femmes et aux enfants ; avec le va et vient de ces derniers ; avec le gazouillement des oiseaux dans la vigne et la joie de vivre qui éclate partout, cette cour de la mosquée a je ne sais quelle apparence d'un lieu de bonheur, et ceux qui s'y rencontrent ont l'air d'appartenir à la même famille, d'avoir vécu toujours ensemble. Qui sait cependant où les dispersera demain le hasard des grand'routes ?

L'intérieur de la mosquée est aussi très fréquenté, et il ne se passe pas de minute sans qu'un fidèle ne vienne se prosterner sur les tapis bariolés, peu riches, mais dont l'assemblage de couleurs forme un tout d'une harmonie étrange.

C'est là, paraît-il, que durant les terribles péripéties de la conquête, Abd-el-Kader venait chercher l'espérance de la victoire en même temps que l'exaltation de cette foi religieuse qui permet l'accomplissement des miracles. Du haut du minaret, son œil d'aigle sonda bien des fois l'horizon, et elles durent être pénibles, les impressions du grand patriote arabe, quand il se dit que l'invasion s'imposait fatalement au progrès des nations civilisées et que l'heure était proche où l'Europe tout entière se précipiterait sur cette Afrique si grande, si vaste, mais si arriérée et s'en partagerait les dépouilles !



Si quelque révélation avait pu entr'ouvrir au Grand Chef les arcanes de l'avenir, peut-être alors eut-il éprouvé une consolation relative en apprenant que les conquérants de son pays en respecteraient la religion et les coutumes ; qu'ils pourvoieraient aux besoins moraux des vaincus, qu'ils entretiendraient leurs temples et leur en feraient même construire de nouveaux. N'est-ce pas là, d'ailleurs, les meilleurs moyens de tenter l'assimilation d'un peuple. Et, bien qu'en présence de celui qui nous occupe il faille perdre l'espoir de lui faire abandonner jamais ses mœurs, ses coutumes, ses superstitions religieuses, il est permis cependant de constater que là, comme ailleurs en Algérie, Indigènes et Européens ne sont nullement excités les uns contre les autres.

Une des curiosités du monument, c'est la partie bien distincte du temple, réservée à la sépulture de ben Yusef et de deux autres marabouts : Si Saddeck Si Hadj Mohammed bou Zian Khelladi et Si Kelladi, le premier père, le second cousin d'El Hadj Brahim, adjoint actuel de la commune de Milianah. Là, sous un carrelage ancien que les pieds nus ne foulent qu'avec respect, les justes, c'est-à-dire les marabouts ; les grands, c'est-à-dire les guerriers, dorment leur dernier sommeil. Et la vénération qu'on leur témoigne prouve bien qu'au-dessus des questions de sectes, de religions, de croyances diverses, plane indestructible, l'idée de l'immortalité d'une âme, au-delà des choses terrestres. Le lieu, cependant, est plutôt fait pour étonner que pour émouvoir.



Dans la cacophonie des tons criards, dans le méli-mélo des objets les plus hétéroclites, dans la présence de toute une série d'ex-votos bizarres, on retrouve un je ne sais quoi de sauvage qui ne convient pas à une antique race ;

un je ne sais quoi de frivole qui ne correspond pas à l'idée que nous nous faisons du tempérament arabe. Les murs, percés de nombreuses ouvertures ogivales, sont ornés de quelques anciens cadres recouvrant des versets du Koran, merveilles de dorure fine et de patience. A l'entrée d'une sorte de petite chapelle d'un style byzantin qui serait irréprochable si les proportions étaient mieux observées et si certaines boiseries n'étaient pas repeintes trop fréquemment, sont suspendus des œufs d'autruches et quelques autres bibelots qui nuisent à la sévérité de ce lieu de sépulture et en font ressembler certaines parties à des coins de boutique de bric-à-brac.



SARCOPHAGE DE MOHAMMED BEN YUSEF

Le sarcophage de ben Yusef est recouvert d'étoffes très riches, d'un rouge éclatant sur lesquelles apparaissent des broderies à la main, d'une conception artistique fort rudimentaire, mais d'une finesse d'exécution qui ne laisse rien à désirer. Quelques vieux drapeaux aux tons éteints retombent tristement sur le monument funèbre, secouant sur lui, au moindre souffle de vent, la poussière de leur vétusté et comme la caresse de leurs anciens souvenirs de gloire.

La légende rapporte que le pieux marabout Bou-Zian Kelladi qui repose ainsi en ce lieu de paix est enterré avec sa mule. Le fidèle animal succomba, dit-on, de douleur, en voyant mourir son maître. Les musulmans, frappés d'un pareil événement, qui n'était en somme qu'une coïncidence bizarre, joignirent dans le même sentiment de vénération, le marabout et la mule.

Puisque nous parlons de légendes, ajoutons qu'à Milianah, comme d'ailleurs à bien d'autres endroits, les croyances populaires sont pour l'existence de nombreux trésors enfouis dans la mosquée et aussi aux pieds des murs de la ville. Quelques médailles romaines, trouvées en certains endroits, ont contribué puissamment à entretenir cette erreur. Et si vous avez l'air d'émettre, quand les Arabes vous parlent de ces richesses fabuleuses cachées dans le sein de la

terre, une opinion de doute, ils vous racontent l'histoire merveilleuse, mais authentique, de Si Kaddour.

Ce Kaddour était, dès son jeune âge, au service d'une famille arabe. Il sut se faire aimer d'elle et il grandit comme l'enfant de la maison. Quand son maître mourut, il lui légua un petit morceau de terre avec une maisonnette. En fouillant le sol, l'héritier mit la main sur un vase plein de pièces d'or. Ce fut le commencement de sa fortune.

Une fois par an, à Milianah, Kaddour est le héros d'une manifestation assez originale. Lors de la fête de l'Achoura, il sort le matin, vers huit heures, par la porte sud-ouest de la ville. Il descend de son cheval blanc et s'arrête au milieu de la large avenue qui longe les murailles. A ce moment, le spectacle est saisissant. Assis côte à côte le long du trottoir, sur un espace de deux ou trois cents mètres, sans dire un mot, sans faire un geste, leurs longs bâtons entre les jambes, des vieillards à grande barbe blanche attendent, ainsi que des infirmes : aveugles, boiteux et autres.

Un peu plus loin, dans une prairie verdoyante où circule un ruisseau, sont assemblés des femmes et des enfants. Aussitôt que les gamins aperçoivent Si Kaddour, une longue rumeur circule parmi eux, ils se pressent, ils s'entassent et attendent celui qu'ils appellent : « l'homme au trésor ».

Si Kaddour passe très lentement, remet une pièce de deux francs à chaque vieillard ; une pièce de un franc à chaque femme ; une pièce de cinquante centimes à chaque enfant. Et quand il rentre par l'autre porte de la ville, il entend derrière lui le murmure des remerciements balbutiés par des voix pleines de reconnaissance.

TENIET-EL-HAAD

Deux ou trois réputations algériennes sont en train de se créer. On parle déjà en Europe des eaux thermales d'Hammam-Rhira et, d'autre part, bien des gens qui traversent la Méditerranée en hiver pour fuir la mauvaise saison, vont visiter la forêt de Teniet-el-Haâd.

De sorte que cette dernière localité commence dès maintenant à retirer un certain bénéfice du voisinage de ses cèdres. Qu'on ne s'imagine pas cependant que ces arbres constituent la seule curiosité du pays et qu'ils suffisent à justifier les 70 kilomètres de route fatigante imposés au voyageur.

Non ! une fois qu'on s'est engagé dans ces gorges de l'Atlas ; une fois qu'on a vu le soleil s'élever triomphant au-dessus du massif de l'Ouarsenis et faire tomber



DANSES NÈGRES A TENIET-EL-HAAD

la pluie d'or de ses rayons sur la multitude des crêtes qui mettent une dentelure au bleu du ciel, on trouve déjà que les cahots de la voiture, que l'ankylose des membres inactifs pendant plusieurs heures ne suffisent pas à payer la majesté du spectacle qu'on a devant les yeux. Et quand vient la nuit, le voyageur égaré dans ces parages se sent envahi par la mystérieuse poésie de choses inanimées qui cependant semblent vivre. Un grand peintre, Guillaumet, a bien traduit par la plume cette extraordinaire impression :

« La nuit approchait. Des bruits vagues montaient des vallées tranquilles comme la plainte d'un pays attristé. Le couchant, dans toute son étendue, se sillonnait de longues flèches de feu. On voyait courir des vapeurs noires sur une couche de vapeurs enflammées. Le ciel, au-dessus de nos têtes, était limpide et clair, mais à l'horizon se rassemblaient des brumes épaisses, masses d'eau mystérieuses qui flottaient indécises sous la molle pression du vent, et qui peu



à peu, dans une teinte humide et sombre, voilèrent les sommets du Djebel-Ghézoun et les pics énormes de l'Ouarsenis. Des flancs de ces montagnes s'échappaient des lueurs qu'on eut prises pour le flamboiement de lointains incendies. Plusieurs nuages noirs d'une forme étrange planaient isolés, pareils à des êtres fantastiques que l'ombre aurait subitement créés. Sur ce front sinistre, un vieux térébinthe, mutilé par la hache des bergers, tordait ses bras noueux. »

Vous verrez cela en vous rendant à Teniet-el-Haâd. Vous cotoierez aussi de grands précipices au fond desquels fleurissent des lauriers-roses. Tandis que les chevaux lancés au galop dans des descentes vertigineuses auront l'air de se précipiter vers des rochers qu'évite un tournant brusque de la route, vous vous demanderez tout ému quel bouleversement de la nature a enfanté cette prodigieuse révolution du sol. De gigantesques « pains de sucre », des troncs de cône, des pyramides formidables, une sorte de tohu-bohu de falaises qui s'écroulent, des mornes désolés au sommet desquels pousse comme par une ironie de la végétation, un pin d'Alep, voilà la surprise de tout instant, surprise devant laquelle la stupéfaction grandit sans cesse.

*
* *

Teniet-el-Haâd, *le Col du Dimanche,* frappe mais ne séduit pas. Ce n'était au début qu'une citadelle assez importante. Au pied du bordj qui existe toujours et dans lequel vit la garnison, des commerçants se sont établis. Ils étaient tous primitivement alignés comme à une revue de parade, le long de la seule rue du pays. Puis la petite colonie prospéra; elle s'étendit; d'autres maisons s'élevèrent, d'autres rues furent percées. Aujourd'hui, c'est un centre florissant et actif. Les terrains d'une grande fertilité y sont bien cultivés. Arabes et Français ont l'air d'y rivaliser d'entrain pour donner de l'importance à leur territoire et tandis qu'ici, les premiers font construire une belle mosquée; là, les derniers ont ajouté un quartier neuf à leur petite cité.

Dans les rues et sur la place de la mairie on rencontre beaucoup de négresses dont le costume et le type étonnent. Ce type a conservé toute la pureté des races noires de l'Afrique centrale; le costume, toujours très voyant, n'est ni sordide, ni laid ; la coiffure, fort originale, se compose d'une sorte de tiare sur les deux tiers de laquelle sont enroulées des étoffes chatoyantes.

Cette population de nègres vit complètement à part. Elle occupe le flanc d'une colline. Là, sur une terre nue, brûlée par le soleil, s'élèvent une centaine de huttes : C'est *Tombouctou-Inférieur* et *Tombouctou-Supérieur.*

A la suite de quel exode ces malheureux nègres arrivèrent-ils jusque-là et y établirent-ils leurs villages ? En tous cas, ils peuvent se vanter de constituer à Teniet-el-Haâd l'élément le plus original que puisse trouver le voyageur.



TENIET-EL-HAAD. - *Le Village Nègre*

En face de la marche du progrès, ils ont conservé leurs mœurs primitives ; leurs traditions ancestrales, leurs habitations qui sont de véritables tanières.

Pour l'observateur ils ont l'intérêt d'un document vivant et sont si éloignés de nous moralement que nous restons ahuris de les voir, de leur parler, de les coudoyer. Afin de rencontrer des êtres humains qui se rapprochent plus du singe que de l'homme, il n'est pas nécessaire de se transporter plus loin que là. A Tombouctou, comme au Dahomey ; sur les bords du lac Nyanza ou au cœur de Madagascar, ce sont les mêmes villages qu'à Téniet; seuls les types d'individus varient.

Ces braves gens ont d'ailleurs l'accueil cordial, dans l'espérance de quelque menue monnaie. Les plus riches d'entre eux possèdent un âne et deux ou trois poules. Les hommes, de robustes gaillards d'un noir d'ébène qui ne laisse rien à désirer, se louent aux colons ou aux Arabes pour remplir les fonctions de bête de somme. Les femmes vaquent au soin du ménage.

Chaque jour de fête, elles revêtent leurs éclatants costumes; se couvrent la tête, les bras, les mains de toute la ferblanterie des bracelets, des anneaux, des pendeloques qui étincellent au soleil. Puis les « musiciens » s'emparent de leurs instruments de torture... pour l'oreille et les danses commencent.

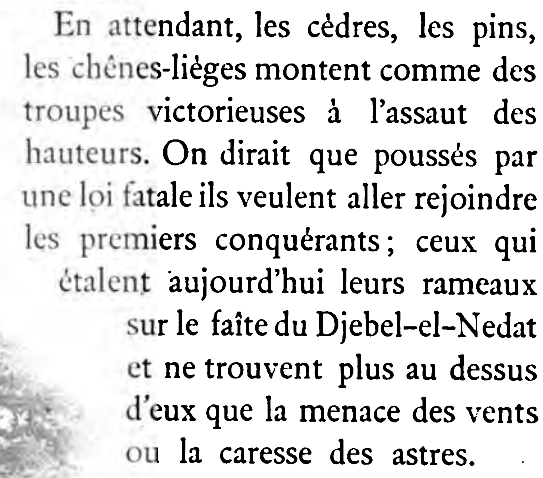
Et alors jusqu'à ce que se lève la lune c'est, sur ce versant dénudé de colline, un impressionnant sabbat. Les cris gutturaux des hommes se mêlent aux appels aigus des femmes ; les membres se tordent en des contorsions bizarres ; les muscles sont infatigables et aussi les tambours, les tambourins, les cimbales et l'horrible trompette qui sonne faux comme un cornet à bouquin.

La fête se termine par le mouton qu'on égorge et que l'on fait cuire lentement aux flammes d'un grand feu.

*
* *

L'excursion à la forêt des cèdres s'exécute assez facilement malgré la rudesse de certaines parties de la route. Du reste, on ne pense presque pas à ces cahotements et à ces heurts, tellement est surprenant le paysage que l'œil découvre à partir de l'endroit où se croisent les chemins de Tiaret et des Cèdres. C'est une succession de forêts sur une succession de hautes collines. Et toujours, profilant au dernier plan sa cime majestueuse, se dresse le Zaccar que des nuages très blancs enveloppent de leur ouate fine, transparente. Déjà, quelques cèdres apparaissent. Dans l'incertaine couleur bleuâtre de leur feuillage, on voit voleter des myriades de petits papillons jaunes. En bas, les ravins se creusent de plus en plus ; le précipice prend les proportions d'un gouffre énorme ; des pierres gigantesques avec des silhouettes démesurées de bêtes méchantes, surplombent parfois la route.

A cette altitude élevée, les cèdres sont plus nombreux et plus forts. Beaucoup

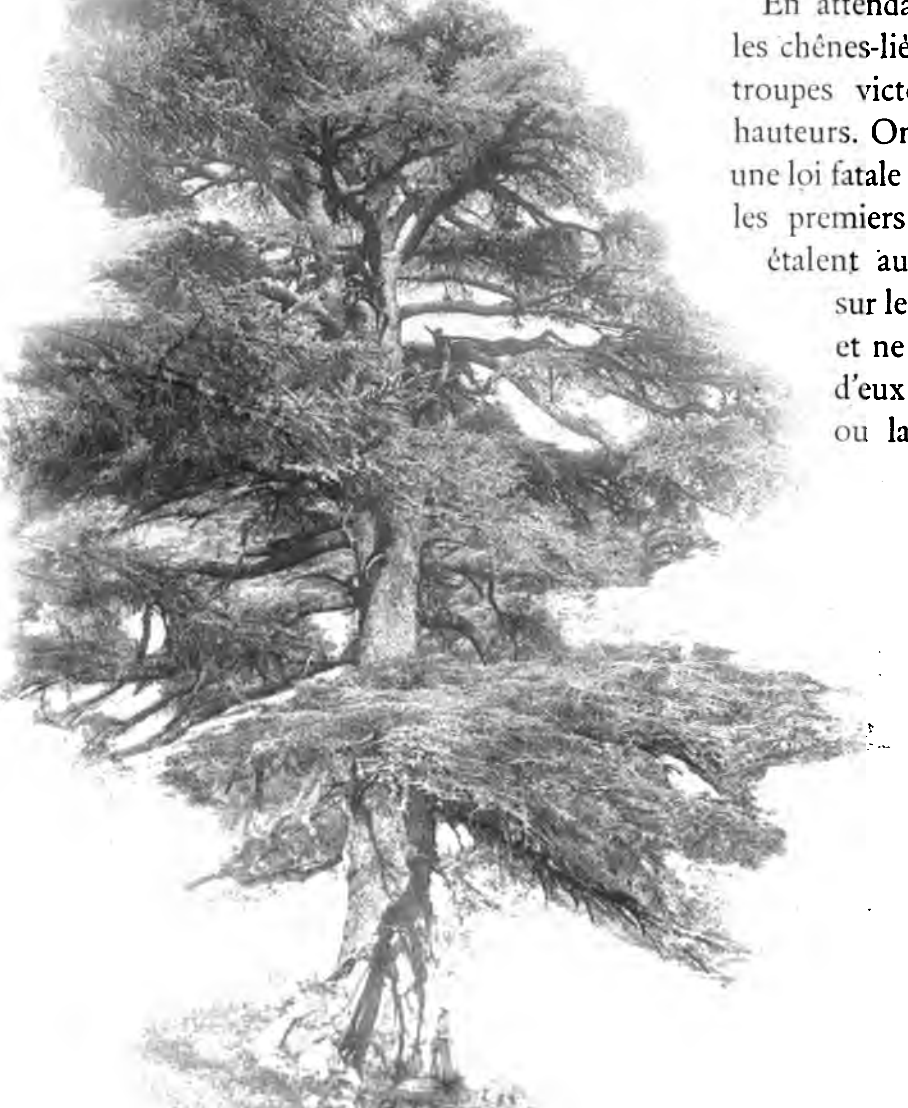


d'entre eux affectent la forme de gigantesques parapluies ; d'autres semblent tendre vers le ciel des multitudes de bras suppliants

Puis, à mesure que l'on s'enfonce dans la forêt, le triomphe de cette luxuriante nature se manifeste plus grandiose encore. Des arbres phénomènes, des arbres vénérables, des arbres-prêtres comme les appelait Victor Hugo, dominent l'ensemble de la forêt, ainsi que des géants perdus dans une foule. Le plus beau de tous, le *Sultan*, a disparu. Mais il reste la *Sultane* qui mesure trois mètres de diamètre et protégerait de son ombre cinquante cavaliers.

Là, autrefois, les grands fauves venaient se reposer. Aujourd'hui les excursionnistes y déjeunent et, sur le tronc des arbres, les amoureux gravent leurs initiales entrelacées.

Hélas ! la présence de l'homme est l'adversaire de la poésie des choses. Combien de fois à cet endroit, le refrain des derniers couplets populaires a fait taire la chanson des nids ? L'époque est à prévoir, où ce site sauvage sera égayé comme un coin de la Suisse, par les chalets et les villas.



En attendant, les cèdres, les pins, les chênes-lièges montent comme des troupes victorieuses à l'assaut des hauteurs. On dirait que poussés par une loi fatale ils veulent aller rejoindre les premiers conquérants ; ceux qui étalent aujourd'hui leurs rameaux sur le faîte du Djebel-el-Nedat et ne trouvent plus au dessus d'eux que la menace des vents ou la caresse des astres.

A. Fraigneau.



Forêt des Cèdres. - Teniet-el-Haa



BOUFARIK

Parmi les villes algériennes, Boufarik porte un des noms les plus populaires en France. Dans les classes laborieuses où il y a vingt ans, l'instruction n'avait pas pénétré comme aujourd'hui, on pouvait ignorer Constantine, Oran, Biskra ou Bône mais on connaissait Boufarik.

Cette ville apparaissait avec une auréole de gloire et entourée d'une légende virile. Elle était comme une synthèse vivante de luttes soutenues sur cette terre d'Afrique, du courage civil et militaire mis à l'épreuve.

La plupart des grandes villes actuelles d'Algérie furent grandes aussi autrefois; Boufarik présente cette originalité d'avoir été créée par nous, de s'offrir jeune et neuve à notre admiration avec une merveilleuse épopée, telle que n'en ont pas eu beaucoup de cités anciennes dont nous vénérons encore la légende.



*
* *

Les Arabes appelaient Boufarik : l'*Emeraude de la Mitidja*. Emeraude parce qu'elle était verte; verte, parce que toute la pourriture et la pestilence des eaux stagnantes

avait créé là un dépôt d'immondices végétales. Les joncs y poussaient drus, les plantes de marais s'y engraissaient de la richesse des boues accumulées. En certains endroits, des maquis impénétrables ; ailleurs, des rides suintantes, une vase où l'on s'enlisait.

Quand les troupes du général de Bourmont arrivèrent là, le 23 juillet 1830, elles eurent un moment de stupeur. A moitié route entre Alger et Blidah, se rendant compte qu'il était aussi difficile d'avancer que de reculer, elles jetèrent les yeux sur ce marécage et se dirent, avec cet instinct particulier à la masse, qu'à ce point devait se concentrer la défense de l'Algérie. Il ne s'agissait pourtant alors que d'une reconnaissance militaire. Cinq ans plus tard, ce lieu était devenu l'une des stations stratégiques les plus importantes de la nouvelle colonie.

On connaît cette série de combats, ces escarmouches incessantes, ce qui-vive perpétuel, cette série de faits d'armes et de ruses, ce danger permanent pour une poignée d'hommes assiégés au milieu de leur conquête. La faim, la soif, la fièvre, la nuée de Hadjoutes s'abattant à chaque instant sur la plaine, le fanatisme musulman surchauffé par Abd-el-Kader, les brillants cavaliers arabes sabrés par nos chasseurs, le sergent Blandan mourant pour l'honneur de la France et d'autres avant lui, et d'autres après lui, héros ignorés dont le sang arrosa cette terre et y fit germer la glorieuse moisson des dévouements de toutes sortes.

*
* *

A côté des soldats, les colons. Ils étaient trente-cinq en 1834, ils sont treize mille aujourd'hui. Ces trente-cinq premiers, hommes audacieux, n'ayant à perdre que la vie, sucombèrent : têtes tranchées par les Arabes, corps brûlés par la fièvre, ils engraissèrent de leurs cadavres les sillons qu'ils avaient creusés. Mais derrière, venait leur première génération, forte comme eux et qui mourut comme eux.

On ne peut pas lire l'histoire de cette époque sans avoir le frisson dans les veines, les larmes aux yeux. Ces colons de la première heure habitaient des gourbis faits de branchages, de roseaux; les uns tenaient des cantines et quelles cantines! les autres commençaient déjà à dessécher les marais et à cultiver quelques morceaux de terre aux alentours de la *Verte Emeraude.*

Etranges cultivateurs qui ne quittaient jamais le fusil et abandonnaient souvent la charrue pour faire le coup de feu contre l'ennemi! Parfois les Hadjoutes les surprenaient et alors c'était la mort terrible ou l'enlèvement plus terrible encore parce qu'il était souvent suivi du raffinement des longs supplices. Contre cet adversaire visible, l'Arabe, on pouvait au moins lutter, mais contre la légion des microbes, contre la fièvre, contre le mal inexorable qui les rendait bouffis et verts et les tuaient lentement, sûrement, que faire? Ils en étaient arrivés à boire du sulfate de quinine en guise de consommation. Indomptables, malgré tout, ils avaient la force de rire de leur malheur. Leur cimetière devint plus grand que leur



Marché de Boufarik

ville, ils le surnommèrent : *Le champ d'acclimatation ;* en ensemençant la Mitidja ils déclaraient qu'ils se livraient à des *travaux funéraires ;* ils avaient surnommé le coup de fusil de l'Arabe qui leur donnait la mort : *le coup de grâce.*

Cette vie de combats avait fait du colon de Boufarik un citoyen hybride, moitié civil, moitié militaire. La milice de Boufarik n'avait rien des gardes nationales futures; elle constituait un élément guerrier redoutable. Mais si elle se conduisait en soldat devant l'ennemi elle était loin de briller dans l'entretien de ses armes.

Voici une amusante anecdote à ce sujet :

Un jour, dans une revue, le général Bugeaud s'arrête devant le milicien Bazile Bertrand dont le fusil n'était nullement éblouissant ; la batterie surtout, encrassée de rouille et de poudre, présentait une nuance roux-foncé, qui attestait chez le propriétaire de l'arme le plus profond mépris pour ce luisant et ce poli que recherche avec tant de persistance le fantassin français.

— Votre fusil, milicien, n'est pas d'une propreté excessive.

— C'est possible, mon général, mais permettez-moi de vous faire observer qu'un chien noir mord aussi bien qu'un chien blanc.

Notre grand Bugeaud qui se connaissait en hommes, se contenta de sourire, se disant sans doute, en lui-même, que ce fusil là avait dû rendre bien des services à la patrie.

*
* *

En 1841, Boufarik comptait 429 habitants. Les deux tiers de cette population moururent de la fièvre et l'on peut dire, sans être taxé d'exagération qu'à cette époque, chaque lopin de terre cultivé, chaque partie marécageuse desséchée, représentait la vie de huit ou dix hommes. En même temps que l'on faisait la conquête de la terre, on tâchait de prendre une place dans le commerce ; de se présenter au marché de Boufarik, le plus important de toute la région. Ce n'était certes pas un but facile à atteindre et il fallait que les premiers qui osèrent tenter l'aventure fussent cuirassés du triple airain dont parle Horace. Rappelons les noms de ces cinq braves, MM. de Vialar, de Tonnac, Grillet, Montagnac et Cordonnier. Ils ne se dissimulaient pas le danger auquel ils s'exposaient et pourtant, sans une hésitation, avec un stoïcisme digne de l'antiquité ils marchèrent dans l'intérêt de tous, vers l'inconnu, vers le massacre peut-être.

Pour la génération nouvelle qui se promène maintenant chaque lundi au marché de Boufarik comme on se promène dans un jardin public, il est intéressant de rappeler l'apparition des premiers Français sur ce sol qu'on foule aujourd'hui sans danger.

Les cinq colons escortés de quelques spahis saluèrent en arrivant au marché et,

dit le colonel Trumelet, auquel nous empruntons ces détails rétrospectifs, personne ne leur rendit le salut; tous les Arabes étaient armés soit d'un fusil, d'un tromblon, d'un pistolet, soit d'un sabre ou d'un yatagan, et la physionomie de ce marché n'était rien moins que rassurante; on ne comprenait pas bien la nécessité d'un tel luxe d'armes pour transactionner sur le bœuf ou sur le mouton. La foule s'ouvrit toutefois devant nos cinq colons; mais elle était morne et silencieuse, et pourtant il y avait là en assez grand nombre des Arabes qui, à Alger, se montraient polis à leur égard comme le sont quelquefois les indigènes, c'est-à-dire jusqu'à l'ob-



séquiosité; aujourd'hui, ceux-ci leur tournaient le dos, en évitant de rencontrer leurs regards. Ils craignaient évidemment de se compromettre vis à vis des Hadjoutes, et de leur laisser voir qu'ils étaient en relations avec des Français.

La petite caravane mit pied à terre devant la tente d'un kaouedji; elle en obtint du café sans trop de difficulté; mais elle ne put rien acheter : tout pour elle, était vendu ou n'était pas à vendre. M. de Vialar réussit pourtant à faire l'acquisition d'un chien, et ce fut là tout ce que nos modernes Argonautes purent rapporter de cette toison d'or dont ils étaient venus tenter la conquête.

Ils s'en tiraient encore avec honneur et chance car après eux combien de colons



qui s'étaient hasardés à vouloir se rendre seuls sur ce champ de trafic furent entourés, massacrés et disparurent mutilés, sans qu'on put retrouver leurs restes ?

Mais le temps s'est écoulé ; en moins de soixante ans, la *Verte Emeraude* de la Mitidja s'est transformée en une cité plus belle et plus puissante que beaucoup d'antiques sous-préfectures de France. Qui donc a dit que nous n'étions pas colonisateurs ? Qui donc prétend que nous manquons d'initiative et de vigueur ? qu'il vienne celui-là évoquer à Boufarik des souvenir d'antan ; qu'il regarde, qu'il compare, qu'il juge. Il sera obligé de reconnaître que tout le sang versé, que toutes les existences supprimées par le fer ou par la fièvre, ont ensemencé cette terre féconde. Ne semble-t-il pas que, comme par un remords de la nature, le sol rende maintenant en richesse ce qu'on lui a prêté autrefois en vies humaines ?



Quelle délicieuse petite ville pleine de fraîcheur et d'ombre ! Quel nid de verdure, tellement sain que la mortalité y est insignifiante ; tellement fertile que tout le monde y est riche. Le long des avenues larges, aérées, plantées d'arbres magnifiques, s'étend la double rangée des maisons solides, bien bâties, coquettes. Vers Alger, vers Blidah, vers Maison-Carrée, vers Médéah, les grandes routes étendent leurs rubans et c'est, durant toute la semaine, un va et vient perpétuel de voitures et de piétons. Dans les rues, sur les places publiques, une population gaie, heureuse de vivre ; une génération de colons forts, braves, ardents ; des enfants bien portants : le produit d'une sélection naturelle, tous les faibles ayant succombé au début.

Dans le lointain, à perte de vue, des champs, des champs, des champs encore. On se croirait en Beauce ou en Normandie. Où sont les marais d'autrefois et la pestilence et l'épidémie ?

Boufarik, c'est la campagne à la ville. « La campagne avec de vrais campagnards en sarrau, labourant sérieusement et mettant leur gloire à bien tracer un sillon ; la campagne avec des filles fraîches comme les roses de leurs jardins. »

A l'endroit où fut célébrée la messe militaire la veille du départ pour l'expédition de Médéah s'élève l'église Saint-Ferdinand. En face de l'abside et séparée seulement par une superbe avenue, se dresse la statue de Blandan : religion de la Patrie voisine de la religion de Dieu.

Une statue manque à Boufarik, celle de son premier commissaire civil, Toussenel, l'immortel auteur de *l'Esprit des Bêtes* et du *Monde des Oiseaux*.

Ami du général Bugeaud, très protégé par lui, Toussenel, cet esprit fin et délicat avait par amour de la chasse, accepté en 1841 d'être fonctionnaire. De Boufarik il avait gardé jusqu'à sa mort un souvenir délicieux qu'il évoque aussi dans son beau livre *Tristia :* « J'ai passé un an de ma vie parmi les palmiers nains de l'Atlas et les friches de la Mitidja, au temps des belles guerres de l'Emir, époque où le sanglier, la bécasse, la perdrix et le lièvre faisaient élection de domicile aux anciens jardins des tribus repris par le désert... La terre d'Algérie était alors la terre promise du gibier et du chasseur. »

Elles tressailleront d'allégresse dans leur tombe les mânes de Toussenel, le jour prochain peut-être, où l'idée viendra aux babitants de Boufarik d'honorer la mémoire d'un homme qui les aima beaucoup.

Les monuments sont rares, à Boufarik, l'art n'a pas encore eu le temps de s'y manifester; il s'entend mal d'ailleurs avec l'industrie et le commerce.

Mais n'est-ce pas déjà un art que d'avoir créé complètement ce paysage qui fait les délices des visiteurs et donne durant l'été l'impression de fraîcheur d'une oasis ? Sur la principale place, des platanes gigantesques tamisent les ardeurs du soleil tandis que l'atmosphère est imprégnée de l'odeur pénétrante d'eucalyptus voisins. C'est sur cette place que se tient la fête de Boufarik. C'est là que l'on danse et que plusieurs fois par an se transporte toute la jeunesse d'Alger ainsi que celle de Blidah.

A côté des distractions, le travail. A Boufarik, ainsi que nous venons de le dire, les industries sont florissantes et le marché est, avec celui de la Maison-Carrée, le plus important de la région d'Alger. En se transportant là le lundi matin, on jouit de l'un des plus pittoresques spectacles que l'on puisse souhaiter.

Dès la nuit précédente les routes sont encombrées de troupeaux, de Kabyles voyageant à dos de mulets, de petites charrettes, de pauvres hères qui, un ballot sur l'épaule vont chercher fortune à la « grande vente. »

A l'aube, vers le marché clos de murs et occupant un espace immense, se

dirigent acheteurs et vendeurs. Cacophonie de couleurs et de bruits; mélange inoui de costumes et de races; pêle-mêle confus d'animaux.

Ici, les Kabyles coiffés du grand chapeau de paille ; là, le colon endimanché avec son feutre mou et son costume de fantaisie généralement gris. Puis toute la série des petits métiers, des petites industries, depuis le raccommodeur de sandales jusqu'au médecin maure assis gravement devant un étalage de fioles et de primitifs instruments de chirurgie. Plus loin les bateleurs, les brocanteurs, les cawadji et, faut-il le dire ? les bonneteurs.

Oui, sur ce même champ de foire où il y a soixante ans, cinq Français pénétraient en risquant leur vie, on rencontre aujourd'hui des fils du prophète qui essaient de filouter leurs coreligionnaires avec la *rouge* et la *noire.*

Signalons aussi sur ce champ de foire si curieux à visiter, la présence de *Guzzana* qui sont les sorcières des Beni-Adas. Le sel, les grains de blé, quelquefois aussi le marc de café ou les haricots secs servent pour la divination. Bien entendu, selon votre générosité, le sel, le café, les haricots, voire même les lignes de votre main droite vous prédiront un avenir plein de bonheur et une nombreuse postérité.

*
* *

Le marché dure longtemps; les transactions y sont importantes. Tout ce monde s'agite, se démène, crie, gesticule.

Et, dominant la rumeur générale, le beuglement des bœufs, le bêlement des moutons résonnent comme une immense plainte.

Pauvres moutons, pauvres bœufs! Les premiers venus généralement des Beni-Sliman, la grande tribu située entre Médéah et Aumale sont épuisés de fatigue. Mais défense leur est faite de se reposer. Enchevêtrés tête à tête, formant un tout compact, une sorte de barricade de chair et de laine, ils attendent avec une impassibilité pleine de résignation, le coup de couteau final qui leur tranchera la tête et mettra un terme à toutes leurs souffrances.

Les bœufs sont moins maltraités parce qu'ils représentent une valeur relativement considérable; on les nourrit bien, on leur donne à boire, on les nettoie. Ils sont avec les chevaux des personnages importants qu'on traite avec une certaine déférence. Riches de leur valeur matérielle ils sont respectés : n'est-ce pas là d'ailleurs la philosophie des sociétés humaines ?

Le marché de Boufarik rapporte chaque année une très grosse somme à la commune; il fait vivre aussi les hôtels et les restaurants, car c'est presque toujours là que se traitent les grosses affaires.

Tel est le Boufarik de notre époque. Ville agréable, saine, hospitalière. Œuvre immortelle de trois générations d'hommes qui moururent à la tâche.



BLIDAH

« On t'appelle petite ville et moi je t'appelle petite rose. »

C'est ainsi que le marabout voyageur Mohamed ben Yusef saluait, il y a des siècles, Blidah la voluptueuse.

La petite rose s'est épanouie ; elle est devenue dans le bouquet des villes algériennes une grande et belle fleur, mais elle a conservé tout son parfum et toute sa grâce.

Pour elle, les fées qui président à la naissance des cités comme à celle des princes charmants n'ont eu que des sourires. L'une lui a donné l'eau, l'autre le soleil ; une troisième a touché de sa baguette l'endroit du sol où la terre serait fertile. Et au bord de cette eau jaseuse, une cinquième fée mit des lauriers-roses.

Et de cette terre fertile, une sixième fée fit sortir des fruits d'or.

Là rêvent les poètes, là chantent les oiseaux. Les nids y paraissent plus gais, l'air plus pur, la nature plus harmonieuse. Il semble que comme à Sorrente ou à Ischia, ou sur les rivages de la Grèce ou sous les ombrages embaumés de Chio on ne soit à Blidah que pour respirer, pour sentir, pour aimer ! Une existence entière s'y consommerait sans secousse comme s'écoule une heure de rêverie.

. . . .

« Blidah, séjour du plaisir facile, Blidah la courtisane, tu peux être fière parmi » les plus fières.

» Ton histoire ? A quoi bon la conter ? En as-tu une seulement ? Eternellement



Bois Sacré. - Blida.

« heureuse tu n'as jamais vu tes murs franchis que par des hommes de paix.

» Fatigués de la lutte, harassés par le poids des armes ou la longueur des » chemins, ils venaient chez toi vivre la bonne vie, boire à la coupe des réjouis- » sances. Le sang n'a pas souillé ton sol et si quelque chose de rouge se reflète » dans le miroir de tes ruisseaux, ce ne sont que des fleurs coquettes qui se mirent.

» Pourtant, une fois les échos de cette montagne qui se dresse devant toi comme » un écran, ont répété l'immense rumeur d'une ville qui s'effondre; la terre » s'entr'ouvrit; sous les maisons écroulées, sept mille de tes enfants périrent.

» Puis, le silence se fit, les branches des orangers se recouvrirent de fleurs, l'hor- » rible cauchemar s'évanouit et tu redevins, ô Blidah, la reine des courtisanes ! »

. . . .

. . . .

Cette invocation d'un poète arabe avait sa raison d'être avant la conquête française. Assez d'événements se sont passés depuis 1830 pour modifier, tant soit peu, la physionomie de l'une des plus jolies villes de notre colonie.

Certes, Blidah n'a rien perdu de ce qui constituait autrefois sa physionomie originale mais elle a acquis en outre le mouvement, l'animation d'un centre industriel, commercial, militaire et administratif.

Blidah la voluptueuse s'est transformée. Son haleine est toujours embaumée, mais elle a perdu son doux nonchaloir. Elle expédie par an sur le marché de



Paris, cinq ou six millions d'oranges et elle tire parti de son eau pour ses importantes minoteries. Enfin, ses habitants actuels sacrifieraient volontiers la poésie des sites, pour des ruisseaux moins empoisonnés par les lauriers-roses.

Quant au sang il y a coulé en abondance au cours de ce siècle, avant que l'ancienne ville des sourires et des baisers ne reprit sa tranquillité que les hommes d'occident étaient venus rompre dans leur soif de conquête.

Blidah depuis lors semble avoir perdu sa gaieté célèbre autrefois à vingt lieues à la ronde. Il est vrai que les arabes ont une façon d'être gais, qui ferait mourir de spleen les moins joyeux de nos compatriotes.

Les larges avenues, les grandes places, les rues tirées au cordeau ont eu pour résultat de donner une extension au territoire de la ville mais de supprimer pour ainsi dire, l'animation. Telle voie étroite de jadis que la présence de dix passants suffisait à emplir de mouvement paraît, maintenant qu'elle est élargie, déserte et monotone; les maisons, presque toutes reconstruites à un seul étage depuis le tremblement de terre de 1825, s'encadrent mal dans le paysage.

Si le touriste, pour parvenir jusque là, n'avait vu en chemin de fer, pendant des kilomètres et des kilomètres, la prodigieuse fertilité de cette région; si le vent n'avait apporté à ses narines, pendant le trajet, les suaves émanations de ces milliers d'orangers pleins de promesses; il croirait, en entrant à Blidah, se trouver en présence d'une ville plutôt en décadence. A part les jours où la musique attire sur la place d'Armes une grande partie de la population, cette place est triste quoique relativement fréquentée; à part le dimanche, le jardin public, de création récente, est plein d'ennui. Et partout ailleurs une sorte de vague langueur plane sur les avenues boisées où s'alignent les petites propriétés occupées par des officiers en retraite.

C'est la première impression; il faut bien se garder de l'exagérer au début, car rapidement l'illusion d'une ville morte disparaît à mesure que l'on quitte le quartier français pour les quartiers arabes.

Alors, tout devient tableau, tout devient décor, tout se présente avec une intensité de couleur et de pittoresque dignes d'arrêter l'attention de l'artiste. Sur le fond blanc ou bleuâtre des maisons, la richesse de tons des costumes les plus variés vient caresser ou étonner les yeux. Là, les uniformes voyants de notre belle armée d'Afrique apparaissent dans leur triomphant éclat. Et c'est, devant les cafés maures, uniques en leur genre, à Blidah, que l'on retrouvera la sensation exacte de la cité étrange, mystérieuse dans sa coquetterie, paresseuse dans son activité.

Notre race, dont les besoins matériels sont en raison directe du labeur qu'elle fournit, ne comprend pas l'antique réputation de la ville, pas plus qu'elle ne comprendrait les délices de Capoue. Pour l'Arabe contemplatif et nomade, habitué à se contenter de peu et se déclarant heureux, lorsqu'il a de l'eau, de l'ombre, de quoi satisfaire les exigences infiniment modestes d'un estomac « entraîné » par atavisme



Intérieur Mauresque a Blida

à simplifier ses fonctions normales, Blidah apparaît sous une tout autre forme. Il ne faut donc pas nous étonner de l'entendre célébrer dans le monde musulman avec cette richesse d'images et cette pléthore de louanges qui est la caractéristique de la littérature orientale.

Pendant des siècles l'histoire s'était tue sur la cité heureuse. Elle ne fut que le lieu de repos de ceux qui traversaient la Mitidja. Ses sultans, habitués à l'indolence, vivaient tranquilles au milieu de leurs femmes, peu soucieux de se fatiguer, pour se créer une réclame devant la postérité. Mais quand une ère nouvelle s'ouvrit, quand en 1830 le général de Bourmont se présenta avec un détachement de troupes devant les portes de Blidah, les Arabes sortirent de leur rêve. Ce n'était cependant alors qu'une simple reconnaissance de l'armée française.

Quelque mois plus tard, l'attaque et la défense s'organisèrent. Lorsque le maréchal Clauzel voulut, en novembre, pénétrer dans la ville, il y trouva une résistance à laquelle il était loin de s'attendre. En 1834, nouvelles luttes de la population renforcée des cavaliers Hadjoutes, contre le duc de Rovigo.

En 1838, la situation des conquérants devenait précaire; si précaire même que le maréchal Valée, craignant de ne pouvoir résister à la masse de ses ennemis, se retirait dans la campagne environnante et établissait deux camps retranchés devenus aujourd'hui deux villages florissants : Montpensier et Joinville.

Nous avions affaire à des adversaires dangereux, et le péril était encore plus grand du côté de la montagne. La race robuste des Beni-Salah descendant de toutes les hauteurs, nous faisait dans un pays que nous n'avions pas exploré et qu'ils connaissaient à merveille, une guerre de ruse et d'embuscade : conduites d'eau coupées, citernes empoisonnées, hommes enlevés et décapités aussitôt qu'ils sortaient du camp retranché. La petite garnison, bloquée étroitement, sans communication avec Alger et Boufarik dépérissait, diminuait à vue d'œil.

Il fallait tenter un dernier effort. Le combat suprême dirigé par le maréchal Valée qui chargea à la tête de ses chasseurs d'Afrique tourna à notre avantage. De part et d'autre il y eut de beaux faits d'armes. L'ennemi vaincu n'en continua pas moins à nous inquiéter fréquemment, si bien que le général Duvivier, chargé après le maréchal Valée de pacifier la Mitidja, dut entourer Blidah d'un fossé.

Ce ne sont pas les monuments anciens qu'il faut rechercher à Blidah. Une seule mosquée reste debout, mais peu intéressante et dominant quelques maisons banales religieusement blanchies à la chaux à chaque grande fête musulmane. Des monuments modernes, que dire ? Parlerons-nous de l'église St-Charles !...

. . . .

L'hôpital, entouré de beaux jardins; les casernes, bien aérées, le dépôt de remonte qui a des box pour 500 étalons peuvent intéresser à des degrés différents. Ils contribuent en tous cas, à donner à Blidah l'apparence d'une ville importante.

Mais combien à toutes ces manifestations de la civilisation moderne nous préférons la splendeur de la végétation qui s'étale dans le beau jardin public! Combien aussi nous aimons le mystère troublant du vieux bois sacré et le calme poétique du grand cimetière qui, à trois kilomètres de la ville, donne asile aux restes vénérés du marabout Mohammed-el-Kebir et de ses deux fils!

En pénétrant dans le *Bois Sacré*, une impression vous étreint; c'est comme un souffle religieux et mystique qui passe dans ces arbres centenaires que l'âge a courbés, que l'intempérie des saisons a tordus ainsi que des rhumatisants. Les troncs noueux des oliviers gigantesques affectent des formes bizarres d'êtres chimériques.



Des branches courent par terre; serpents, couleuvres, que le soleil ne visite jamais, impuissant à vaincre l'épaisseur des frondaisons orgueilleuses.

Sur le sol, un épais tapis de feuilles mortes; en certains coins où l'humidité a engraissé la terre des herbes vertes, poussant dru. Partout, des millers d'oiseaux égrènent leur chanson qui ressemble à une prière de reconnaissance adressée à cette nature si douce, si bonne. Deux koubbas complètement closes ajoutent à la singularité du lieu, par la gracieuse simplicité de leur architecture.

L'excursion au cimetière arabe est agréable à faire. Le long de la route l'oued El-Kebir descend au milieu d'un lit de cailloux bordé de lauriers-roses. Il met en mouvement les lourdes roues de moulins des minotiers. Plus haut, il offre sous de frais ombrages des sites charmants aux promeneurs. Là, pendant la chaude saison

d'été, viennent prendre leurs ébats, les couples d'amoureux désireux de se soustraire aux regards indiscrets. Des petites sources descendent de la montagne voisine et se jettent en menus filets dans la rivière.

Le cimetière est placé sur le flanc d'une colline; le soleil en se levant la couvre de ses rayons, jetant la profusion de ses ors sur les pierres blanches des tombes. Combien de générations dorment là? depuis l'époque où les immenses oliviers actuels qui tendent, comme des bras désespérés, leurs branches vers l'Orient, n'étaient que des arbustes frêles et délicats? combien de femmes sont venues s'asseoir et prier sur ces sépultures, depuis que la source voisine chuchote sa plainte monotone?

Le temps a passé, le tronc des oliviers s'est creusé, les pierres tumulaires se sont effritées au souffle du siroco; une domination a succédé à une autre, mais le sentiment du respect de la mort est resté immortel au cœur de l'Arabe. Le tombeau de Mohammed el Kebir est toujours un lieu de pélerinage où se rend, plusieurs fois par an, la population musulmane de Blidah et des environs.

Une des curiosités de la ville, c'est le quartier passablement mal famé où se trouvent une trentaine de maisons mauresques anciennes et présentant le charme d'un style oriental assez pur. On retrouve en cet endroit de quoi justifier amplement l'antique réputation de courtisane qu'avait Blidah. Dans chaque maison vivent huit ou dix femmes de races, de types différents, depuis des négresses noires comme le jais et aux lèvres épaisses jusqu'aux Ouled-Naïls grossièrement peintes, aux kabyles tatouées de bleu, aux turques venues on ne sait d'où. Les cours sont propres, dans quelques-unes, des vignes grimpent capricieusement le long des murs, escaladent les toits des maisons et balancent au-dessus des têtes leurs grappes qui se dorent lentement au soleil.

Les femmes, accroupies préparent du couscouss qu'elles font sécher sur de grandes nattes ou bien, la cigarette aux lèvres, savourent à petits traits le *cawa*... du déshonneur, comme dirait M. Prudhomme.

En un pêle-mêle pittoresque, les enfants grouillent au milieu des ustensiles de ménage, des couvertures, des matelas. De leurs grands yeux qui ont déjà perdu la naïveté de leur âge, ils regardent les allées et venues, et traquent les visiteurs pour leur demander des menues pièces de monnaie.

* * *

Si le marabout Mohamed-ben-Yousef, quittait son sarcophage de Milianah et revoyait aujourd'hui Blidah puissante, prospère, heureuse, ayant conservé toute sa fraîcheur première, il ne pourrait s'empêcher de penser qu'il fut inspiré par l'esprit d'Allah le jour où il façonna son madrigal:

« On t'appelle petite ville, mais moi je t'appelle petite rose! »



LES GORGES DE LA CHIFFA

Une heure et demie de voiture en quittant Blidah et le paysage a complétement changé. On a franchi la Chiffa et gravi les premiers kilomètres de cette route qui escalade une montagne pour aller rejoindre Médéah. La température s'est abaissée; le soleil incendie en se levant les hauts sommets dont les crêtes inégales s'évanouissent au lointain dans les nuages. Au fur et à mesure qu'on avance, la montagne s'éclaire, la route devient plus accidentée. Dans la végétation naine qui recouvre les versants presque à pic, quelques taches blanches de burnous apparaissent. Ce sont des Arabes en quête de gibier. Comment se tiennent-ils debout sur ce plan incliné ? à quels prodiges d'équilibre ont-ils recours ? Un petit flocon de fumée qui semble une tache de ouate monte vers le ciel, l'écho répète le bruit de la détonation d'un fusil; quelques oiseaux s'envolent effarés.

En bas, dans le gouffre, la Chiffa roule ses eaux, auxquelles les éboulements de pierres schisteuses imposent des *impedimenta* de toutes sortes. Une végétation étrange de lauriers-roses, de lianes, de mousse, d'asphodèles, dégringole du bord de la route vers cette eau bienfaisante. Le voyageur cotoie des roches qui s'usent sous l'effort séculaire de la goutte qui tombe.

Ici des amas formidables de falaises écroulées qu'on prendrait pour les ruines d'une cathédrale, là, la silhouette fantastique d'un roc, sculpté par la cartouche de dynamite.

En certains endroits les parois de la montagne suintent comme un corps en sueur; ailleurs, ce sont des filets d'eau qui semblent pleurer le long de la montagne. Puis ce sont aussi des cascades jaillissantes, des murmures confus de petites sources sous l'herbe, des bourdonnements d'insectes, des grottes qui baîllent. L'une d'elles est curieuse : son entrée est tapissée de fougères d'une exquise délicatesse, sur lesquelles les gouttes d'eau apparaissent comme des diamants. Sous les voûtes de cette grotte, hérissées de stalactites, des centaines de chauves-souris ont élu domicile et poussent des cris stridents à l'apparition d'une forme humaine.

Les gorges de la Chiffa ne sont pas grandioses comme celles du Chabet ; néanmoins le caractère sauvage du lieu, la majesté des hautes montagnes que la rivière sépare à leur base, émeuvent.

Des pensées confuses se heurtent devant ce spectacle et l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer de la puissance de cette nature rebelle ou de la volonté de l'homme qui parvient à la dompter. Il a percé ces tunnels dont l'ouverture béante et noire apparaît au flanc de la montagne; il a audacieusement jeté d'un bord à l'autre ces ponts métalliques au-dessous desquels s'ouvre le vide immense qui donne le vertige; au bord de l'abîme il a planté ces poteaux télégraphiques.

Ecoutez le sifflet de la locomotive, entendez la rumeur du train qui passe comme une bête monstrueuse, trouant tout devant elle, disparaissant, apparaissant plus loin pour disparaître encore !



Cette montagne que les tremblements de terre remuaient seuls, autrefois se demande quel monstre inconnu lui déchire ainsi les entrailles et s'agite en elle.

Des chênes-liège, des caroubiers, des lentisques croissent misérablement sur ce sol toujours prêt à s'écrouler. Dans leurs branches on aperçoit parfois un singe qui prend la fuite au moindre bruit.

Quelle est l'origine d'une colonie simiesque dans ces gorges ? personne ne peut le dire.

Quoiqu'il en soit, ces singes qui paraissent mener une existence des plus heureuses constituent une des grandes attractions et le *Ruisseau des Singes* marque une des étapes les plus curieuses de cette excursion aux Gorges de la Chiffa.

Un hôtel très confortable s'élève au confluent du ruisseau ; derrière la maison les cascades descendent brusquement de la montagne, sautent sur des amas de rocs, traversent des taillis, des broussailles et se perdent dans la richesse d'une végétation luxuriante.

Cotoyant l'abîme, au milieu de ce paysage impressionnant, le train passe rapidement, jetant entre deux tunnels les appels de son sifflet, des nuages de vapeur réunissent pour quelques secondes ces gorges séparées par la rivière de la Chiffa.

Devant la locomotive, les rubans de la voie ferrée se déroulent jusqu'à Médéah, jusqu'à Berrouaghia aujourd'hui, jusqu'à Boghari demain..... en route pour le Sud !

A. FRAIGNEAU.



BIZERTE



Bizerte...

Avec un grand bruit de ferraille, l'ancre est tombée au fond de l'eau bleue.



Nous sommes en Tunisie ! Le bateau de la Compagnie Transatlantique est mouillé à l'abri d'une longue jetée qui s'amorce au pied des hautes murailles de la Kasbah. Derrière ces murs sombres, la blanche enceinte de la ville monte vers le Fort d'Espagne, qui domine Bizerte. Plus bas, le village des Andalous, endormi, fait une tache laiteuse sur la colline. Au loin, dans la montagne, on aperçoit la gigantesque carrière ouverte par MM. Hersent et Couvreux : c'est de là que viennent les énormes blocs naturels destinés aux enrochements protecteurs des deux grandes digues qui forment l'avant port.

La grande Kasbah et la petite Ksibet se font face à l'entrée d'un vieux canal. Ce canal était le déversoir naturel du grand lac de Bizerte, véritable mer intérieure, éternel point de mire des riverains de la

Méditerranée. Dès les temps les plus reculés, une ville s'était mise à cheval sur cette communication maritime. Au début des guerres puniques, Agathocle s'empara de ce chenal, l'élargit et en fit un port.

A gauche de la Ksibet, les toitures rouges de la ville européenne sortis de terre en moins de deux ans ; et, derrière elle, les silhouettes noires et géométriques d'un outillage cyclopéen, qui se détachent sur le ciel bleu. C'est la main-mise de notre civilisation sur la terre d'Afrique.

Le nouveau chenal débouche dans l'avant-port à côté de la ville naissante, à laquelle il apportera la vie commerciale.

Bousculé, modifié, transformé, l'antique *Hippo-Zaritus* a pu devenir le *Ben-Zert* des Arabes et le Bizerte des Français. Immuables, agitant leur crinière de sable que le sirocco soulève, les dunes dorées, noyées dans la brume mauve nous apparaissent telles qu'elles s'offraient jadis aux marins des galères et des trirèmes carthaginoises ou romaines.

Les quais du canal étaient fermés, de chaque côté, par une porte. Celle qui se trouve au pied de la Kasbah donne également accès à la poterne de l'escalier qui conduit sur les remparts. Derrière cette porte s'allonge, haute et nue, mordant le bleu du ciel avec les dents blanches de ses créneaux, fidèlement reflétée dans l'eau verte et paisible, l'énorme muraille de la Kasbah.

Les maisons de la ville, découpées par les cordages, les vergues et les cheminées des bateaux amarrés semblent fermer le canal.

Tout de suite, il s'oriente vers la gauche, très élargi, formant darse, borné par deux amorces de pont arabe reliées par un pont-levis : curieux fond de tableau.

Entraîné par le flux, le canot passe comme une flèche sous la potence du pont-levis. Changement de décor : de colossales dragues d'enlèvement et de transbordement, des chalands noirs et ventrus traînés par de tout petits remorqueurs, des chantiers immenses donnent la mesure de l'activité humaine dans sa puissance moderne et dans sa stupéfiante ingéniosité. On reste confondu devant les proportions énormes et devant la multiplicité des éléments nécessaires pour la construction d'un port.

Le nouveau chenal ayant coupé la route de Tunis, on a comblé la lacune par le va-et-vient d'un bac à vapeur sur lequel, dix fois par heure, s'entassent dans le pêle-mêle le plus pittoresque et le plus imprévu de riches landaus, des arabas (*) aux roues boueuses, des bœufs, des chevaux, des ânes, des moutons, des chèvres, des chiens, des chameaux. Le bourgeois européen ou indigène y coudoie le loqueteux, le zouave à côté de l'abbé, le bandit sicilien à côté du bon gendarme : image des générations qui passent ici bas, pêle-mêle, d'une rive à l'autre de la vie.

Dans cette ville nouvelle, où l'on voit déjà des rues se dessiner, l'on ne voyait,

(*) Charrette tunisienne.



Vieux Pont a Bizerte

il y a deux ans, qu'une nappe d'eau découpée par des clayonnages, labyrinthe inextricable au fond duquel mulets, loups, dorades et sars se trouvaient infailliblement conduits vers la chambre de mort. Les sables tirés du fond du chenal ont servi à constituer ce terre-plein nouveau.

Huit jours avant sa mort, M. Massicault nous disait combien il serait heureux d'inaugurer le port de Bizerte, ce résultat préféré de l'œuvre accomplie par lui en Tunisie. Et quelle œuvre !

Vingt-huit millions d'économies laissés dans les caisses du pays; le port de Tunis presqu'achevé; la régence couverte de bureaux de poste, de télégraphe et même de téléphone; les côtes éclairées par des feux et des bouées lumineuses de Tabarca à Zarzis; la consultation donnée aux colons français par des Conférences consultatives, les Chambres de commerce et d'agriculture; la sécurité de la propriété donnée par l'immatriculation mise à la portée des plus modestes propriétaires; la loi douanière, salut de la colonie, votée en 1890 et le commerce avec la France quadruplé depuis lors; les recettes budgétaires accrues en dépit de dégrévements considérables; les monopoles supprimés; la monnaie, le calendrier, et l'heure mis d'accord avec l'heure, le calendrier et la monnaie de France; la population française montée durant les six années de son administration de 2500 à plus de 10,000; la sécurité absolue régnant des frontières de la Tripolitaine aux côtes de Kroumirie.

. . . .
. . . .

Une entrée, si large qu'on la prend d'abord pour le lac lui-même, conduit dans cette mer intérieure, bassin vaste et profond entouré de montagnes fertiles et bien cultivées. A l'Est, le village d'*Abderrhaman* se mire dans les eaux du lac : un peu au-dessus, celui de *Menzel-Djemil* est coquettement placé sur le sommet d'une colline formée de bancs d'huîtres fossiles. Un peu plus loin, très haut perché, *El-Alia* fait une tache blanche dans les bois d'oliviers sombres.

Et le gibier d'eau ? une orgie cynégétique ! La surface du lac est littéralement criblée de points noirs et blancs : ce sont, par centaines de mille, des canards, des grèbes, des foulques, des sarcelles, des plongeons, des macreuses, des bécasseaux, des poules d'eau, toute la lyre sauvagine ! On y peut brûler cent cartouches en quelques heures.

*
* *

Comme toutes les villes arabes, Bizerte est un inextricable fouillis de ruelles et d'impasses. Après avoir traversé la ville, on se trouve au pied des murs de la Kasbah dont la porte n'est pas sans caractère, avec ses claveaux alternants rouges et noirs, sa crête de créneaux pointus, et les deux fûts de colonnes

romaines qui supportent l'arcade. Quelque chose d'assyrien dans l'ensemble.

Cette porte franchie, on est tout étonné de trouver dans l'intérieur de cette forteresse, une petite ville arabe propre, paisible, silencieuse, avec ses mosquées blanches et ses rues désertes, faisant contraste avec certaines ruelles malpropres de la ville extérieure.

Une fois par semaine la Compagnie Transatlantique vous conduit par mer à Tunis. Les autres jours, il faut avoir recours à la diligence ou au landau de location. Le chemin de terre s'engage dans les jardins d'oliviers, presqu'aussitôt après qu'on est sorti du bac à vapeur, conduit en peu de temps au village si pittoresque de Menzel-Djemil, et débouche dans la vaste plaine d'El-Azib, en longeant le lac. Le panorama est superbe, dominé à l'ouest par la silhouette imposante du Djebel-Esckeul, un piton de 600 mètres qui émerge, isolé, au milieu d'un autre grand lac situé à peine à cinq kilomètres à l'ouest de celui de Bizerte. Après avoir franchi deux fortes collines, la route débouche dans l'immense plaine de la Medjerdah, tout près d'Utique, rendue célèbre par le suicide de feu Caton. Utique était un port : aujourd'hui, les ruines de ses édifices et de ses quais sont à près de quatre kilomètres de la mer, l'intervalle ayant été comblé par les apports de la boueuse Medjerdah. On traverse ce fleuve capricieux sur un pont arabe monu-



QUAI DU CANAL DE BIZERTE

mental, laissant à droite le domaine et le Haras de Sidi-Tabet dont les bâtiments et les meules bossèlent la ligne d'horizon. Puis ce sont de beaux bois d'oliviers et des jardins au milieu desquels se trouve la *Sébala*, très belle fontaine pittoresquement adossée à un café maure. C'est la halte chère aux arabatiers et aux chameliers, flâneurs par excellence.

C'est là que la colonne du général Bréard est arrivée par une marche rapide, si vite et si inopinément que le Bey Sadoc croyait les Français à Bizerte, lorsque le général Bréard frappait à la porte de son château de *Kassar-Saïd* du pommeau de son épée.

Le Bey stupéfait, déconcerté, reçut le général Bréart, qui présenta aussitôt à sa signature le traité élaboré par ses ministres et par M. Roustan, traité instituant le Protectorat de la République Française sur la Régence. En bon musulman, le Bey Sadok essaya de temporiser, remettant au lendemain, au surlemain même la signature de la Convention dont les termes avaient cependant été débattus et arrêtés.

— Dans une heure je viendrai prendre le traité signé par Votre Altesse... fut la réponse du général aux paroles évasives du Bey.

Une heure après il recevait dûment signé et contresigné le traité qui donnait à la France une colonie nouvelle, et non pas la moins belle.

*
* *

A cent pas de Kassar-Saïd se trouve un amas de ruines, écroulements sur écroulements, masse énorme et inutile que l'on va réduire au nécessaire en le restaurant. C'est le fameux palais du Bardo, qui, l'on ne sait trop pourquoi ni comment, a donné son nom au traité signé à Kassar-Saïd. C'est devant la porte qui fait face à ce palais que l'on pend les condamnés auxquels le Bey n'a point fait grâce.

La réputation du Bardo est un peu surfaite : car, en dehors du Musée qui renferme les admirables sculptures en plâtre des chambres des sultanes, le plafond de la grande salle au-dessus de la mosaïque de Sousse, la salle des Glaces, la salle de Justice et l'Escalier des Lions, il n'y a que des chambres grotesquement meublées, surabondammet pourvues de pendules qui ne marchent pas.

Le Musée n'est hospitalier que pour les profanes qui passent en simples curieux : quant aux artistes ou aux savants qui veulent tirer parti des collections réunies avec les deniers de l'Etat, on les envoie attendre sous l'orme, jusqu'au moment où les conservateurs, qui conservent pour eux l'usage de ces choses publiques, aient bien voulu mettre au jour des travaux plus ou moins discutables sur les trouvailles faites.



TUNIS

Tunis la belle, la blanche, la pluvieuse, burnous du Prophète étendu entre deux lacs, est le rêve de tous les Mogrebins. Allez à Tunis ! Les pèlerins du Maroc et de l'Algérie y séjournent volontiers : beaucoup s'y fixent.

Nous avons, il y a quelques années, fait le voyage de Tlemcen à Tunis avec l'agha de Lalla Marnia. La première visite fut pour le Souk des Selliers, aux boutiques ruisselantes d'or. Nulle part, en Afrique, selon lui, on ne trouverait d'aussi beaux harnais, des caparaçons plus chatoyants. Et il avait raison, l'agha de Lalla Marnia, car les sellier de Tunis ont conservé, dans leurs broderies d'or, d'argent et de soie, les riches dessins des Byzantins, inaltérés. Seul, le Souk des Selliers suffirait pour établir la ligne de démarcation qui existe entre la Tunisie et l'Algérie.

Nous avons trouvé, à Tunis, toute une civilisation, avec un état juridique procédant des instituts de Justinien et un art qui n'est ni mauresque, ni arabe, ni persan, mais éclectiques, procédant de ces trois origines. Voyez ces minarets, les uns carrés, droits, épais, surmontés d'un clocheton, avec des panneaux de reliefs imbriqué, proviennent du Maroc ; les autres hexagonaux ou octogonaux, élancés, terminés par une galerie en relief, dont les panneaux portent des dessins en marbre noir, incrustés, supportés par un encorbeillement savamment combiné avec des



coquilles aux machicoulis. Un auvent circulaire entoure le faîte en pointe et protège le muezzin. Cette forme de minaret est essentiellement tunisienne.

Les portes de maisons aisées, aux riches dessins formés par des clous noirs, avec leur mamelles en fer ou en bronze sur lesquelles frappe le marteau, leurs pieds droits et leurs arcades en pierre, finement sculptés sont particulières à Tunis et révèlent parfois un sentiment artistique raffiné.

Dans les palais beylicaux, dans les demeures seigneuriales et jusque dans les maisons des bourgeois de Tunis, les arcades des patios, les panneaux des murailles, les voûtes des appartements sont ornés de fines découpures en plâtre semblables à des dentelles agrandies. Les Tunisiens les appellent des *Nodch-Hadida* (sculptures au fer), parce que, à l'encontre des moulures ordinaires, ces œuvres de patience sont directement inscrites et fouillées dans les planches de plâtre par de véritables artistes.

Les Nodch-Hadida de l'appartement des Sultanes au Bardo, celles du palais Hussein, opulentes, et celles de la fameuse coupole du Dar-el-Bey, conception stupéfiante, sont les plus remarquables expressions de cet art délicat où les entrelacs de l'arabesque, toujours avec une grâce extrême, avec un charme extraordinaire, donnent le sentiment de l'infini dans la variété.

Ces blanches dentelles n'ont rien de commun avec les moulures en plâtre des maisons mauresques, encore moins avec celles que l'on voit en Orient ; elles sont bien tunisiennes.

Les dentelles de plâtre ne se voient que dans les parties supérieures des galeries et des chambres, au-dessus des cimaises, sorte de rayons en bois peint et doré sur lesquels sont rangés des vases et des aiguières. La partie inférieure est décorée de

faïences formant souvent des panneaux d'un grand effet. Quoique n'égalant pas celles de Brousse, de Rhodes et de Perse, ces faïences tunisiennes sont cependant fort belles.

M. Massicault, dont le nom revient sous la plume toutes les fois qu'il s'agit d'un progrès économique ou artistique à réaliser, a constaté que la tradition des nodch-hadida et des faïences tunisiennes, bien qu'affaiblie, était encore conservée par quelques rares ouvriers. Il n'en a pas fallu plus pour qu'il conçut l'idée de faire revivre ces charmants arts décoratifs. Et, peu avant sa mort, il fit prendre des mesures en conséquence.

L'on n'en finirait pas si l'on voulait seulement énumérer toutes les causes de joie artistique dont fourmille la *medina* de Tunis, qu'elles soient le fait d'œuvres voulues, ou simplement produites par hasard assortissant les couleurs ou combinant les lignes de la façon la plus heureuse.

Est-il un plus curieux exemple de ces tableaux involontaires que ces boutiques du souk des selliers, étincelantes de broderies d'or et d'argent, toutes saignantes de rouge maroquin, au centre desquelles,au milieu de la voie, repose un marabout dont le sarcophage rouge et vert, liséré de blanc, porte tous les vendredis le drapeau du Prophète, le brûle-parfums et le cierge obligatoires ?

Aucun artiste ne saurait passer dans le souk des parfumeurs sans en admirer les petites boutiques, des niches multicolores dans lesquelles le marchand apparaît immobile, contemplatif, comme une idole indienne dans sa pagode, auquel des cierges de toutes dimensions, pendus autour de lui, font une auréole blanche. Certaines de ces petites boutiques ne cubent pas un mètre et l'indolent négociant n'a qu'à tendre le bras, sans bouger, pour mettre la main sur la marchandise la plus éloignée. Entre ces tableaux calmes et reposés, c'est une cohue de passants, d'arabas, de cavaliers, de bouricots chargés d'oranges ou de légumes. Le carrefour formé par le souk des parfumeurs et celui des cordonniers est des plus pittoresques avec ses grandes voûtes blanches, supportées par des colonnes peintes en rouge et vert, véritables mirlitons. Une des portes de la mosquée Zitouna, fermée aux yeux des roumis, donne sur ce carrefour, encombrée de marchands de chéchias rouges, de savons blancs et de babouches jaunes.

Et tout cela se présente, se meut, s'agite, multicolore et adouci, dans un clair-obscur presque mystérieux, harmonieux, argenté, dans lequel éclatent des points lumineux d'une intensité extravagante. Ces vives lumières sont produites par les rayons du soleil qui passent par de rares lanternaux percés au sommet des voûtes et qui suffisent pour tout éclairer. Suivant la marche du soleil ces projections lumineuses se promènent d'une boutique à une autre. C'est tantôt une tête d'homme qui s'illumine et se détache comme un portrait de Rembrandt sur une ombre puissante et transparente ; plus loin c'est une gandoura rose, rouge, turquoise ou jaune qui reçoit les caresses du rayon de soleil et fait vibrer une note



Tunis - Mosquée du Ksar

éclatante, isolée, dominante. D'autres fois c'est la cire des cierges qui s'allume des rayons solaires, quelque cuivre qui étincelle.

On a de la peine à se détacher de ce souk charmant, embaumé par les pénétrantes senteurs du musc, du benjoin, de l'ambre et du santal. Et cependant, au tournant du souk des parfums se trouve la rue Ben-Arouss; et, tout au bout de cette rue, le plus joli minaret de Tunis, reproduit à l'Exposition de 1889 par l'architecte Saladin — un nom prédestiné pour un orientaliste. Il n'en est pas de plus élancé, ni de lignes plus pures.

Le *Souk-Ettrouk*, souk des Turcs, ainsi nommé parce que jadis les Turcs tenaient les boutiques des tailleurs, aujourd'hui occupées par des Israélites. Ce souk est une longue galerie couverte de planches mal jointes, dont les ouvertures criblent de taches lumineuses les mille loques de toutes couleurs pendues aux colonnettes des boutiques et les centaines d'ouvriers qui cousent et causent, accroupis entre ces colonnettes. C'est un spectacle inoubliable, kaléidoscope prodigieux qui défie la peinture.

En remontant le Souk-Ettrouk, à droite, un escalier de cinq à six marches irrégulières donne accès à un long couloir au bout duquel on arrive à une salle vaste et haute dont les voûtes sont supportées par des colonnes mirlitonnées de vert et de rouge. Au milieu, s'élève un massif en maçonnerie, recouvert de nattes : sur ces nattes, accroupis, étendus, assis ou couchés, des Arabes jouent aux cartes avec passion, ou s'hypnotisent dans d'interminables parties d'échecs. Tout autour, le long des murs, des bancs en maçonnerie sur lesquels des individus sont vautrés, roulés dans leurs burnous : ils dorment, ceux-là. C'est le coin de la sieste. A gauche, un autre massif en maçonnerie également occupé par des joueurs, au bout duquel s'élève une grille en bois peinte en vert; et, au delà de cette barrière, des tombeaux sur lesquels sont plantés de vieux étendards aux couleurs du Prophète. C'est le café des marabouts, le plus original, sans doute, de tous les cafés maures de Tunis. Le kaouadji, un algérien très aimable, officie dans un coin de cette curieuse salle.

Au bas du Souk-Ettrouk l'on entre dans la rue des Étoffes, centre de toutes les boutiques de tapis, d'étoffes, de soieries, d'armes, de bibelots de toute nature. C'est là que l'on est harcelé par ces marchands affables et excessifs, qui vous offrent le café, mais vous demandent quatre fois la valeur des objets qui ont attiré vos désirs, et vous les abandonnent parfois au tiers du prix demandé. Les frères Barbouchi tiennent la tête des marchands bibelotiers de la rue des Étoffes entre lesquels, victime volontaire, passe le touriste ahuri : mais bientôt habitué à l'assaut et enchanté d'avoir pu rabattre cinquante pour cent au marchand..... qui fait encore une bonne affaire après ce rabais. Tout est bien, d'ailleurs, quand tout le monde est content.

Plus loin, sont les boutiques des marchands de soieries : fabricants, devrait-on

dire, puisque leurs métiers fonctionnent en grand nombre à deux pas, au milieu du pâté de constructions. Les fabricants de soieries, plus graves que les bibelotiers leurs voisins, ne font pas appel aux passants. Ce sont, pour la plupart, des bourgeois de Tunis. Leur *amine*, ou chef de corporation, est Si Ben Sakour, conseiller municipal musulman, homme très distingué.


DANS LE QUARTIER ISRAÉLITE...

Plus loin, nouvelle transformation de la rue des Étoffes. Ce ne sont plus, à droite et à gauche, que boutiques de brocanteurs de vieilles loques et de brodeurs de vestes arabes ou juives.


FEMME JUIVE

Plus loin encore nouvelle transformation; toujours très pittoresque, quoique non marchande, elle traverse la moitié de la ville pour sortir à côté du Palais Ben-Ayed, sur le boulevard Bab-Djedid, où passe le tramway-sud.

L'on ne peut passer au carrefour des Parfumeurs sans pousser une pointe dans le souk des cordonniers, très coloré aussi. Les cordonniers, corporation puissante dans ce pays où tant de gens vont pieds-nus, travaillent sous les yeux des passants, étirant, coupant, râclant, battant et cousant leurs beaux cuirs jaunes ou rouges, dont ils font les chaussures étalées sur les murs de leurs boutiques en guirlandes multicolores.

Le quartier où nous sommes est inépuisable : en tournant à droite, on longe le Dar-el-Bey. A gauche, de jolies boutiques de cordonniers; puis la mosquée de Sidi-Youseph qui porte haut un fort joli minaret. Si l'on s'engage dans un porche voisin ouvert au public, on passe sous un gigantesque pied de vigne, sans doute témoin du siècle passé. On est dans la cour de l'hôpital arabe, dont la porte est


MARCHAND DE POISSONS



Tunis - Mosquée de la Casbah

dans l'angle, à droite. De ce point, l'on a une très belle vue sur le minaret, vraiment artistique.

Le Dar-el-Bey est là, au milieu des souks. Bien placé, ce palais du Souverain d'un peuple dont la dominante est d'être un peuple de trafiquants. De la fenêtre qui donne sur le souk des tailleurs, le Bey, assis sur un fauteuil doré, peut trôner en regardant le fourmillement des enchères, au-dessus duquel les marchands agitent des loques dorées en criant les prix offerts.

Le Dar-el-Bey est un massif énorme, sans apparence extérieure. Au dedans il y a, au premier étage, un patio auquel sa marqueterie de marbres blanc, noir et jaune, donne un grand caractère. Au même étage, la coupole de la salle du Conseil des Ministres peut être considérée comme le chef-d'œuvre des *nokch-hadida*, par la grandeur de la conception, par la hardiesse des lignes, par l'ingéniosité des arabesques et par la délicatesse de l'exécution de sa dentelle géante.

Le Bey habite la Marsa et ne vient au Dar-el-Bey que le samedi, pour ses réceptions, qui ont lieu dans un salon assez riche et assez intéressant. Quant aux appartements que le Souverain n'occupe qu'aux jours de fêtes musulmanes, leur ameublement défraîchi a été exécuté, il y a longtemps, par des tapissiers italiens ayant la prétention de faire de l'oriental : c'est vous dire que cela est l'envers du savoir et du goût.

Des terrasses de Dar-el-Bey la vue panoramique de Tunis est merveilleuse. Au pied du palais, comme pour ménager l'effet, les terrasses des souks forment un plan uni, sur lequel sont piqués les lanternaux qui éclairent ces galeries couvertes. Au delà s'élance, à gauche, l'élégant minaret de Ben-Arous; et plus loin les coupoles de Sidi-Mahrès se détachent, blanches, sur la verte colline du Belvédère. La grande mosquée Zitouna, si soigneusement fermée aux yeux des roumis qui passent dans les souks, montre aux mêmes profanes, du haut des terrasses du palais, son cloître brun, aux arcades supportées par des colonnes et des chapiteaux romains et ses deux curieuses coupoles à côtes de melon dont les arceaux disparaissent sous d'épaisses couches de lait de chaux, les rendant semblables à des monuments taillés dans du sucre.

Derrière ces édifices religieux la ville étale ses innombrables terrasses, blocs de quelque gigantesque carrière de marbre blanc, accidentée par des coupoles et piquée de place en place par des minarets. Au delà de la ville le lac, sur lequel on voit, tout doré au soleil couchant, l'îlot de Chikly couvert par un fortin espagnol, et les grandes lignes noires qui dessinent sur le lac d'argent le chenal qui permet aux vapeurs d'aborder à Tunis même.

Ce lac est fermé par une ligne de terre sur laquelle la cathédrale de Carthage apparaît, blanche et reflétée dans les eaux, au sommet de la colline de Byrsa. A droite, la Goulette jette une note claire, sur la bande de terre qui sépare

le lac du Golfe, si étroite que les anciens lui donnaient le nom de *tænia*. Derrière cette ligne, un filet d'argent accuse les eaux du golfe, sur lequel apparaissent les navires mouillés en rade, noirs, reposés, parfois surélevés par l'effet du mirage. Les montagnes de la presqu'île du Cap-Bon, empourprées, ferment l'horizon. Au loin, la grande chaîne de montagnes, dernier rameau de l'Atlas, couronnée par le *Bou-Gornein*, le *Djebel-Ressas* et enfin le profil pittoresque du *Zaghouan*, la montagne la plus élevée, le pivot central de la Tunisie, la mamelle qui désaltère la capitale.



TISSERAND TUNISIEN

La sérénité grandiose de ce panorama, plan en relief sur lequel on peut suivre les épisodes sanglants des guerres puniques et des Mercenaires, où se déroulent les récits saisissants de Flaubeit, où planent les grandes ombres de Didon, de Caton, de Salammbô, de Scipion, d'Annibal, de Saint-Louis et de mille autres figures qui ont tenu un rôle dans ce décor incomparable, bien fait pour encadrer les drames sans fin qui s'y sont déroulés pendant vingt siècles.



MARCHAND DE PARFUMS

Vu du haut du Dar-el-Bey, Tunis apparaît comme un dédale inextricable de rues, de ruelles et d'impasses; et cependant, rien de plus facile que de s'y retrouver. La ligne circulaire des tramways partant de la Porte de France entoure la ville, la *medina*, en suivant le tracé des vieux remparts disparus. En dehors, deux grands

faubourgs, celui de *Bab-Souïka* au nord et celui de *Bab-Djedid* au sud, l'allongent entre les deux lacs. Dans sa largeur la ville est traversée par deux rues, à peu près parallèles, partant toutes deux de la Place de la Bourse et aboutissant toutes deux au Dar-el-Bey, la rue de l'Eglise et la rue de la Kasbah. Entre le nord et le sud on est toujours sûr de rencontrer l'une d'elles. Voilà de quoi tranquilliser ceux qui craignent de se perdre.

SOUK DE TAILLEURS

La ville européenne ou franque s'est développée entre la ville arabe et le Lac, appelant le port nouveau. Elle s'oriente également sur la Porte de France et a pour axe l'Avenue de France où se trouvent les hôtels et les principaux cafés, les plus beaux magasins et le Théâtre municipal. L'Avenue de la Marine lui fait suite, large, presque grandiose, jusqu'à l'ancien port.



MARCHAND DE CURIOSITÉS

Au sud de ces avenues, le quartier est tout à fait neuf, européen, tout récent. Au milieu le grand marché, très pittoresque, d'une animation extraordinaire. Les principaux établissements de crédit, la Compagnie Transatlantique et la nouvelle gare française sont de ce côté.

La Compagnie de Bône à Guelma a créé à côté de la gare un très beau jardin-pépinière, où les plantes les plus rares sont groupées en massifs pittoresques.

A l'est de la gare française et de ce jardin se trouvent des cultures maraîchères qui, bientôt, auront fait place à des quartiers nouveaux : car ces terrains se trouvent situés entre la ville actuelle et le nouveau port ; et c'est là que s'élèvera le Tunis maritime.

Le mouvement est extraordinaire dans les rues de Tunis ; cela va jusqu'à la bousculade en certains endroits. Au milieu de cette foule bigarrée passent comme des fantômes, drapées dans leurs blancs haïks et masquées, les femmes musulmanes, rébus ambulants, indéchiffrables sous l'étamine noire qui cache totalement leur figure. Les dames des grandes familles ne sortent qu'en voiture, stores baissés : les bourgeoises vont à pied, étendant devant elles le *hajar*, riche voile aux dessins archaïques, qu'elles écartent assez pour voir où elles posent leurs pieds incertains, mais qui sont impénétrables pour ceux qui se demandent si la dame qui respire sous cette mystérieuse enveloppe est vieille, jeune, laide ou jolie. Une suivante au visage enroulé de noir emboîte toujours le pas de la bourgeoise : parfois une négresse porte derrière elle le plat de friandises qu'elle va offrir dans la maison amie où elle va rendre visite. Le jeudi soir et les jours de fêtes musulmanes les bourgeois de Tunis prennent l'habitude de faire le tour de la Marine, le « persil » de l'endroit. Ils font cette promenade sur des mules magnifiques, richement caparaçonnées. Les harnais, agrémentés de peau de panthère, rehaussés de broderies d'or, sont du dernier chic......, qu'on pardonne l'expression : elle est en situation, étant d'un usage courant chez les indigènes tunisiens qui n'en sont pas encore au « pschutt » dans la voie du modernisme. Ces cavalcades sont d'une rare élégance et d'une grande couleur locale. Il est difficile de voir quelque chose de plus gracieux en quelque pays que ce soit.

* * *

Placide, philosophique, préhistorique en sa forme, comme un être qui regarderait d'un siècle écoulé sur les siècles futurs, doux et résigné, lent, méthodique, mesuré, silencieux, triste et presque dédaigneux, dominant la foule, le chameau tourne lentement son gros œil noir d'un côté à l'autre, comme s'il cherchait un ami dans cette foule bruyante d'hommes, de chevaux, d'ânes, d'arabes et de calèches closes. Et, le plus souvent, sa curiosité capricieuse attire la matraque du conducteur sur son échine osseuse.

* * *

Les femmes juives, au costume étrange, se promènent surtout dans la ville française. Oui, bien étrange, ce costume qui commence par une coiffure pointue rappelant celle d'Isabeau de Bavière, et finissant par des chaussures analogues à celles de nos duchesses du XVIIIe siècle, avec le talon sous le milieu du pied.

Ces juives, comme les femmes musulmanes, sont enveloppées dans un haïk blanc qui recouvre de riches costumes. C'est d'abord une *djebba* en étoffe brodée



FEMMES DU PEUPLE



BOURGEOISE VOILÉE DU HAJAR ET SA SUIVANTE

de soie et d'or ou simplement une petite blouse en soie rouge, jaune ou bleue, qui ne dépasse pas les hanches, laissant voir un pantalon singulier, large en haut, sur lequel pend une grappe de glands dorés, nœud de la ceinture; formant derrière un paquet bouffant et disgracieux. Subitement, au-dessus du genou, ce pantalon devient collant et forme des genouillères richement ornées d'arabesques multicolores ou soutachées d'or : des molletières en tricot de soie ou d'or, à rayures horizontales, terminent ce singulier vêtement en tombant sur les chevilles, tout en laissant à découvert des bas de soie roses, bleus clairs, verts ou jaunes. Les souliers, à quartiers rabaissés, sont richement brodés d'or ou d'argent sur cuir verni, sur maroquin ou sur brocart.

Sous la blouse, la *fermla*, sorte de veste de toréador richement soutachée, fortement échancrée sur le devant, laissant paraître une seconde blouse ou chemisette, en gaze, en mousseline ou même en tulle, brodée plus ou moins richement. C'est la chemise, qui, elle aussi, ne dépasse pas les hanches.

Sur ces vêtements, les femmes musulmanes accumulent colliers sur colliers, en



or, en argent, en ambre, en ébène même, avec force amulettes, mains-de-fatma, croissants, sequins et bibelots de toutes sortes.

Le bonnet pointu, tout brodé d'or, est fixé sur la tête par un foulard aux couleurs voyantes, dont les bouts retombent, flottants, sur la nuque, après avoir encadré le visage en passant sous le menton. Seule, la forme du bonnet varie. Celui des musulmanes affecte plutôt la forme d'une mitre, la pointe légèrement rejetée en arrière; tandis que les juives le portent conique, verticalement placé sur le sommet de la tête.

Les juives, engraissées à plaisir, se promènent à visage découvert. Elles sont presque toujours phénoménales; l'excès du tissu adipeux étant un luxe très apprécié par Messieurs d'Israël. C'est à ce point, qu'il n'est pas rare de voir un fiancé donner un bracelet calibré, et de reculer l'heure bénie jusqu'au moment où, grâce au repos et à l'absorption de fenugrec, la gente fiancée aura pris assez de chair pour que son poignet remplisse le bracelet indicateur de la mise à point...... mise au poing, pourrait dire l'ami Courtellemont.... !

Le costume des musulmans de Tunis est tout simplement admirable : le turban en étoffe indienne, brodée de soie vieil-or, encadre les beaux visages pâles des bourgeois tunisiens descendant presque tous des Maures d'Espagne. Le haïk, gracieusement jeté par dessus le turban, est retenu à hauteur de ceinture par un foulard noué. Le burnous est mis par dessus, et l'ensemble de ces draperies est un rappel du drapé des plus belles statues romaines. Lorsque luit le soleil d'avril, le haïk et le burnous sont, ou rejetés sur une épaule ou abandonnés; et la gandoura aux riches couleurs apparaît lumineuse, donnant dans les rues toutes les nuances adoucies de la boîte de pastels.

*
* *

Le commerce et l'industrie sont en grand honneur à Tunis, où, fréquemment, le fils du bourgeois passe de la petite boutique des selliers ou des parfumeurs aux plus belles situations civiles ou religieuses. Aussi ne faut-il pas chercher le logis de cette aristocratie marchande auprès des souks. Les riches marchands habitent des quartiers éloignés, blancs, propres, tranquilles, contrastant singulièrement avec les bas-quartiers bruyants et malpropres habités par les Juifs, les Maltais et les Italiens. De grands murs sur lesquels se détachent de loin en loin des grilles ventrues rappelant celles des fenêtres d'Espagne ou des moucharabies carrés, encapuchonnés d'auvents en bois peint en rouge ou en bleu, sont les seuls accidents des façades des maisons. Le luxe extérieur des demeures musulmanes est résumé dans leurs portes. Elles ont un encadrement en pierre, parfois délicatement sculpté, où

sont singulièrement confondus les moulures romaines, les fleurs byzantines et les rinceaux turcs.

*
* *

Nous avons trouvé, en occupant la Tunisie, une population douce, commerçante, composée de descendants lointains des trafiquants phéniciens qui ont abordé au rivage de Byrsa, de Maures d'Espagne affinés immigrés avec ce qui leur restait d'une grande tradition, fils de captifs européens, nombreux, et de Berbères. De cette mixture humaine, à laquelle les légions romaines, les hordes vandales et les conquérants arabes ont bien aussi mêlé de leur sang, il était résulté un état social une civilisation sur lesquels s'étendait, par surcroît, l'ombre du grand Justinius, dont les « Institutes » forment encore aujourd'hui les bases du droit civil musulman en Tunisie.

A côté de l'état juridique, de l'état commercial, de la civilisation particulière que nous y avons trouvés, la Tunisie nous a encore offert un spectacle nouveau, quoiqu'ancien et disparu chez nous : celui des corporations.

Les associations des corps de métier figurent à Tunis l'état de nos corporations et jurandes au siècle dernier. Les corps de métiers y sont groupés et cantonnés dans leurs souks respectifs. Ici les marchands de parfums, là les selliers et, à côté d'eux, les bourreliers. Ailleurs, des cordonniers occupent des rues entières. Les marchands de burnous et de couvertures sont réunis dans une des plus longues rues des souks. Les orfèvres ont souk à part et les marchands de diamants sont réunis dans les mêmes galeries. Les fabricants de chéchias, pittoresquement juchés sur leurs bancs sculptés, avec une loggia, presqu'une pagode, au fond de la boutique, sont groupés dans plusieurs souks; les marchands de soieries et de bibelots, les tailleurs, les brodeurs, les teinturiers, les soutacheurs et jusqu'aux potiers et aux remouleurs..... tous groupés! Seuls les kaouadji, les épiciers, les marchands de friture et de comestibles sont épars. Chaque souk a les siens attitrés, comme, aussi, il a son école particulière, lorsque le nombre des gamins est suffisant.

Le marchand habitant fort loin des souks, dans les quartiers arabes, se trouve souvent dans la nécessité de rechercher, à proximité de sa boutique, le déjeuner qu'il ne peut aller prendre à son domicile ou le maître d'école qui doit apprendre le Coran au bambin qui l'accompagne en même temps et qu'il dresse en vue du négoce ou de l'industrie auxquels il le destine.

A l'encontre de ce qui se passe dans la plupart des pays musulmans, le travail et le commerce sont en honneur chez les bourgeois de Tunis; et il n'est pas rare de voir un cadi, un mufti, voire même un kalite ou un caïd ayant passé les premières années de sa vie active dans la boutique de quelqu'une des professions ou



FERMLA (veste de femme)

COIFFURE DES FEMMES TUNISIENNES

des commerces considérés comme nobles, tels que les selliers et les marchands de parfums.

Il est des industries tunisiennes qui remontent à la plus haute antiquité, ainsi, par exemple, celle des potiers qui confectionnent encore aujourd'hui des vases dont le galbe et le décor sont exactement ce qu'étaient le galbe et le décor des vases romains que l'on retrouve dans les tombes : tels aussi, les teinturiers groupés près d'un puits antique, autour duquel, sans aucun doute, les teinturiers romains, carthaginois peut-être, lavaient déjà leurs laines teintes avec la pourpre recueillie sur les côtes de l'île de Djerba.

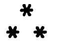


PANTALON



BRODERIES DE PANTALONS





Tout se transforme à vue d'œil maintenant dans l'étonnante ville montée en croupe



Faïences Tunisiennes du Cabinet du Général (Palais Hussein)



FONTAINE MAURESQUE DU PALAIS HUSSEIN



derrière notre civilisation européenne, lancée à fond de train. Hier encore, les paquebots mouillaient sur une rade trop souvent houleuse, où le débarquement des passagers était parfois pénible, impossible même. Dernièrement, le commandant Monteil, un des premiers, sinon le premier, a été conduit directement sur un petit vapeur jusqu'à Tunis, à travers le nouveau chenal.



Ce chenal gigantesque, long de plus de neuf kilomètres, dans lequel les plus grands paquebots peuvent se croiser, mène en droite ligne de la Goulette à Tunis où il aboutit à un port spacieux. Ce port et ce chenal, cons-

JUIFS DE TUNIS

truits avec une étonnante exactitude par la Compagnie des Batignolles, auront coûté 13 millions au gouvernement tunisien.

Désormais les touristes ne débarqueront plus à la Goulette. Est-ce à dire qu'ils devront rayer de leur programme la toute charmante petite ville qui donnait aux nouveaux débarqués la première impression, le premier baiser de la terre d'Afrique ? De jolis bateaux-mouche sillonneront le grand chenal et mettront la Goulette en perpétuelle communication avec la capitale de la Régence. C'est par là, et non par la fastidieuse et inégale *ferro via* de Rubattino, que l'on excursionnera vers Carthage, la Marsa ou Sidi-bou-Saïd.

La vieille capitale punique englobait cette partie de la *tænia* que traverse un canal dont le creusement peut bien remonter aux premiers colons phéniciens, et sur laquelle se trouve assise la Goulette. Quoi de plus naturel, en effet, que les galères de ces antiques explorateurs cherchassent dans les eaux tranquilles du lac un abri contre la houle menaçante du golfe ? Il est même probable que les navires carthaginois se rendaient par ce canal dans le grand lac, où les flottes du Suffète de la marine trouvaient toute sécurité.

Aujourd'hui ce canal vénérable offre les tableaux les plus pittoresques. En foule, les loudes, les balancelles, les mahonnes peinturlurées d'images saintes, portant à leur proue la toison préservatrice des malheurs de mer, s'alignent le long de ses quais. Supportant des filets, les vergues démesurées de ces bateaux, nervures d'ailes diaphanes de libellules géantes, découpent le ciel bleu capricieusement. Sur le pont, des pêcheurs font le triage des poissons : changeurs fantastiques comptant par boisseaux de l'argent qui brille au soleil.

Le vieux canal conduisait à une darse intérieure et débouchait sur le lac, dans lequel pénétraient les nombreuses balancelles qui avaient pris charge le long des paquebots transatlantiques, théories ailées, solennelles et recueillies, glissant sur le miroir des eaux tranquilles jusqu'à la Marine de la grande ville.

Un pont tournant jeté sur ce canal met la Goulette en communication avec l'étroite langue de terre — la *tænia* — qui conduit à Rhadès, où se trouve la terre ferme. A tout instant ce pont tournant doit être mis en mouvement pour donner le passage aux bateaux qui vont du golfe au lac. Sur ce pont, des Arabes portant un capuchon brun sur les vêtements indigènes sont pittoresquement groupés. Ils tricotent de ces calottes blanches ajourées que les gens soigneux placent sous la chéchia. O surprise ! sous la *gadroun* de ces tricoteurs paisibles apparaît une lourde chaîne aux anneaux allongés, qui, relevée à la ceinture pour soulager le patient, n'en reste pas moins fixée à un anneau rivé sur la cheville. C'est l'équipe des forçats de la Caracca chargée d'imprimer au pont son mouvement giratoire chaque fois que besoin est. Dans l'entre-temps ces bonnes gens tricotent, le cœur tranquille et léger comme il convient à des débiteurs en train de payer leur dette.



Canal de La Goulette

Aux yeux des Arabes, en effet, celui qui commet un crime contracte une dette envers la société : d'où il suit que, la peine subie, la dette est payée, le ci-devant délinquant rentre dans la circulation, lavé, blanc comme neige, avec toute la considération due à un débiteur honnête libéré par payement. En bonne morale, en logique absolue, cette façon d'envisager les droits de la Société, ne vaut-elle pas mieux que le casier judiciaire imaginé par nos civilisés d'Europe pour enfoncer à plaisir le coupable dans le crime ?

La place de la Goulette ressemble à une place de ville d'eau, avec sa fontaine ombragée par de grands peupliers argentés et ses cafés tout autour. La porte du vieux fort arabe donne sur cette place : c'est la porte de la Caracca, dont la triste population est réduite à sa plus simple expression, c'est-à-dire aux équipes nécessaires pour la manœuvre du pont. Le bagne a été transféré à Porto-Farina. Les terrasses du vieux fort, où d'inoffensifs canons sont affaissés sur des affûts vermoulus, effondrés dans des embrasures éboulées, grandes comme des portes cochères, sont des plus curieuses. Le panorama qu'on y voit est très beau. La partie nord du fort a été aménagée pour loger un bataillon de zouaves. Au delà, commence la ville balnéaire, suite de villas gracieuses échelonnées le long du rivage, avec quelques bains et cafés bâtis sur pilotis au-dessus de l'eau, rompant la monotonie de la plage. La ville nouvelle, spacieuse, ayant un très beau square au milieu de sa grande artère, est fort animée de juin à septembre : on y compte parfois plus de dix mille baigneurs qui fuient la chaleur torride de la ville.

Près de la gare du chemin de fer une station de voitures permet de choisir un véhicule pour l'excursion de Carthage, de Sidi-Bou-Saïd et de la Marsa. La route, parallèle au rivage, est fort belle. Elle traverse la Goulette-Neuve, prolongement de la ville balnéaire, et laisse sur la droite le palais *Khérédine* et son beau jardin, véritable oasis où les arbres les plus rares se sont développés à plaisir. Preuve certaine de ce que pourront devenir les environs dénudés de Tunis, lorsque les mimosas, les eucalyptus, les casuarina et les arbres fruitiers plantés par les Européens auront étalé leurs riches frondaisons sur cette terre classique. Puis c'est le *Kram*, station balnéaire très fréquentée en été par les habitants de Tunis qui fuient devant le sirocco. La route traverse le joli village arabe de *Douar-ech-chott* avant d'arriver au pied de la célèbre colline de Byrsa, où débarquèrent les colons phéniciens, où Didon, la pauvre inconsolable, changea la flamme qui dévorait son cœur en la flamme du bûcher sur lequel se consuma son beau corps, sous les yeux même de l'ingrat Enée, qui, les voiles enflées par la douce brise, voguait vers la...... Patrie, la grande préférée.

Saint-Louis, roi de France, débarqua sur ce point et occupa la colline de Byrsa avec les chevaliers de la Croisade qu'il commandait. Il en voulait au roi de *Thounes* (Tunis). Mais un cruel destin jeta la peste noire dans les rangs de son armée ; et les preux dont les bannières étaient aux couleurs des plus grands noms de

France succombèrent misérablement. Le roi fut atteint à son tour par le terrible fléau ; et, couché sur des cendres, il expira à la place où les flammes d'un bûcher avaient volatilisé le corps de la plus amoureuse des princesses !

Le cardinal Lavigerie y a fait élever la cathédrale primatiale d'Afrique, pour



l'indolent négociant...

renouer la chaîne rompue il y a quatorze siècles par le martyr de Saint-Cyprien. Les cendres du grand primat reposent sur la colline historique, dans sa cathédrale.

*
* *

Une certaine émotion vous gagne en gravissant Byrsa. On foule le cœur même de la grande et infortunée Carthage. A mesure que l'on s'élève le panorama s'étend, s'agrandit, imposant et solennel. Devant le portail du jardin des Péres-Blancs, il devient saisissant.

A gauche, vers le levant, l'azur du Golfe borné par la chaîne de la presqu'île du Cap-Bon, montagnes taillées dans l'améthyste.

Le golfe est fermé au sud par le dernier rameau de l'Atlas, qui s'arrête à la plaine de Soliman pour se relever soudain à quinze kilomètres de là, et former la longue presqu'île montagneuse orientée vers la Sicile, dont le Cap-Bon est le terminus. La masse blanche de Tunis apparaît, entourée de mamelons, au delà du miroir du lac.

De la colline de Byrsa, on domine l'emplacement tout entier occupé par la vieille *Karthad-Hadtha* punique, que les Romains appelaient *Carthago*, ville immense qui avait cinq lieues de tour et qui renfermait plus d'un demi-million d'habitants, au moment où le Sénat romain décrétait sa ruine, cinq siècles après sa fondation !

Aux pieds de la colline de Byrsa, vers le sud, traversés maintenant par le chemin de fer, ce sont les vestiges du grand cirque ; et l'on voit un peu plus loin le gentil village arabe de *Douar-ech-chott*, le *Kram* et la Goulette.

Un peu vers la gauche apparaît un tout petit lac avec un îlot au milieu : c'est le Cothon, port militaire de Carthage, dont la forme primitive est encore appréciable. Des quais superbes auxquels étaient amarrées les galères, entouraient le port et l'îlot central. Ce port pouvait mesurer 130 mètres de diamètre. C'était bien peu. Son exiguïté permet même d'affirmer que le vrai port de refuge des flottes puniques était le grand lac, mis en communication avec la mer par le vieux canal de la Goulette.

Au sud du Cothon se trouvait le port marchand, long de 436 mètres, comblé aujourd'hui, et remplacé par les beaux jardins qui entourent le Lazaret

Tout le long du rivage, régnaient des quais immenses dont les blocs énormes, de granit ou de béton, sont encore visibles dans la mer.

Entre Byrsa et la plage se trouvait, à ce que disent les savants, la maison d'Annibal. En remontant vers le nord, tout près du rivage, le Théâtre, le Gymnase, les Bains de Didon et les Petites-Citernes, si bien conservées, celles-ci, que la Compagnie des Eaux a pu les remettre en état pour l'alimentation de la Marsa et de la Goulette.

Au delà, c'est le Cap de Carthage, falaise cuivrée sur laquelle sommeille le blanc village de *Sidi-Bou-Saïd*, où nous irons. Le temple de Cérès et celui de la Mémoire étaient voisins du village de la *Malga*, qui couronne un mamelon, à 500 mètres de la gare. Bien curieux, ce village arabe bâti tout autour des grandes citernes de Carthage, actuellement utilisées comme écuries, comme habitations même.

De l'autre côté de la voie, à deux pas de la gare, des fouilles à fleur de sol ont mis à découvert le cimetière des affranchis, dont les tombes en stuc portent encore leurs ornements et leurs peintures.

Tout près de ce cimetière, les traces de l'amphithéâtre, au delà duquel serait la ligne des triples murailles qui ceignaient Carthage du côté de la terre, depuis la Goulette jusqu'à la pointe de *Kamart*, où se trouvait la nécropole.

Au nord de Byrsa, s'étendait une plaine fertile, arrosée par des puits nombreux. C'était le quartier appelé *Mégara*, dans lequel les riches carthaginois avaient construit de somptueuses villas entourées de jardins. Quelque chose comme le faubourg Saint-Germain de l'antique cité. Aujourd'hui encore, cette partie du Cap de Carthage est couverte de villas et de jardins.

Après avoir admiré le pays où fût Carthage, où de riches moissons et des tapis de fleurs couvrent ses débris, visitons cette colline, sur laquelle se place cette légende, plusieurs fois rééditée dans l'antiquité, de la surface comprise par la fameuse peau de bœuf, que le fallacieux demandeur découpait en fines lanières pour renfermer un territoire relativement considérable. L'enclos qui la domine est un beau jardin, couvert de pins d'Alep, sous lesquels les roses et les géraniums s'épanouissent en une perpétuelle flore. Les murs de clôture sont littéralement tapissés de fragments antiques, de sculptures, de frises, de mosaïques. Dans les massifs s'élèvent des fûts de colonnes, dont quelques-uns sont en porphyre, en marbres, en granits d'une rare beauté et de proportions magnifiques, qui portent l'imagination vers la reconstitution d'édifices somptueux.

RUE SIDI MAHREZ

Au milieu de cet enclos étonnant, terre française depuis que le Bey Ahmed en eut fait don à la France (1840), s'élève la petite chapelle de Saint-Louis, inaugurée en 1842.

Des fouilles profondes pratiquées à quelques mètres de là, ont fait découvrir les infrastructures du Temple d'Esculape, qui dominait Carthage. Des bâtiments mauresques en marbre blanc, à colonnettes torses et à arcades en fer à cheval, ferment l'enclos du côté couchant. C'est le grand séminaire, demeure des Pères-Blancs.



Forçats Tunisiens a La Goulette

Le P. Delâttre, un vaillant et un savant émérite, très aimé par le Cardinal et fort apprécié à l'Institut, s'est donné pour tâche d'installer un musée au rez-de-chaussée de ce vaste bâtiment. Ce musée est aujourd'hui très visité et très goûté par les savants. Il renferme des trésors d'archéologie, recueillis dans toute la Tunisie, et particulièrement dans la terre qui sert de linceul à Carthage. Les curieux y apprendront que, lors des courses de chevaux, du temps des Byzantins, les malins qui voulaient porter la guigne aux favoris, inscrivaient leurs souhaits de malchance et d'accidents sur des petites feuilles de plomb. Ils les déposaient sur l'autel du Dieu qu'ils croyaient capable de faire casser les jambes au cheval et les reins au jockey. Plusieurs spécimens de ces objurgations malveillantes se trouvent au musée de Byrsa.

Hors de l'enclos, dominant la plaine et la mer, tout comme le Temple d'Esculape dominait Carthage, la cathédrale primatiale d'Afrique détache sa silhouette blanche sur le bleu du ciel. De loin, vue du pont des transatlantiques ou des environs de Tunis, sa masse lumineuse produit un grand effet. Mais, malgré tout le bon vouloir qu'on y peut apporter, il est difficile d'admirer de près la conception de l'architecte qui en a tracé les lignes. Ni byzantine, ni arabe, cette construction aux grands murs blancs percés d'une multitude de petites baies noires qui font ressembler ses façades à celles d'une caserne, perd, à l'approche, tous les droits à l'admiration qu'elle sollicitait à grande distance.

L'intérieur de la cathédrale de Carthage répond à une idée très défendable. Son décor polychrome, exécuté par des indigènes, a été critiqué par quelques orthodoxes intransigeants. En faisant décorer sa nef par des Arabes et selon leur goût, le cardinal a cherché à leur montrer qu'Allah et le Dieu des roumis n'étaient qu'un seul et même Dieu, indépendant de la façon dont on l'honorait.

On a aussi critiqué l'érection d'une cathédrale dans un lieu désert, loin de toute cité. Là encore, le cardinal a été conséquent avec l'idée de toute sa vie : ressusciter Carthage. Ennemi du port à Tunis, il voulait le port à Carthage même. N'ayant pu faire triompher son idée, il s'est attaché à renouer la chaîne primatiale en bâtissant la cathédrale : et, aujourd'hui, cette cathédrale domine une sorte de colline sacrée, entourée de séminaires, de couvents et de chapelles, une Carthage sainte !

Du village de la Malga, sur la route carrossable qui conduit à la Marsa, se trouvent les ruines d'une vaste basilique, mise à jour par de récentes fouilles. C'était, paraît-il, le temple dans lequel prièrent saint Cyprien, sainte Félicité et sainte Perpétue, compris dans les sanglantes persécutions subies par les chrétiens dans l'amphithéâtre voisin de la station de la Malga. Des traces d'infrastructure permettant de rétablir quelque chose de son plan et d'innombrables fragments de colonnes et de chapiteaux, sont ce qui reste de la somptueuse basilique byzantine.

La demeure préférée du cardinal, demeure charmante adossée à une colline qui domine la mer, entourée d'un des plus beaux vignobles de Tunisie, est la première

qui frappe les regards en arrivant à la Marsa. Le cardinal, en homme pratique, désireux de voir son œuvre lui survivre, a toujours placé à côté de ses créations un vignoble ou quelqu'autre culture productive, appelée à les alimenter, voire même à les subventionner.

En dehors de l'agglomération qui entoure le palais beylical de la Marsa, il importe de signaler, à quelques centaines de mètres sur la ligne du chemin de fer, le palais d'été du consul d'Angleterre. Ce palais, d'une rare élégance, entouré de beaux jardins, a cela de particulier qu'il est construit selon la mode syrienne. Son patio est extérieur, donnant sur une vaste cour, formant une galerie ouverte supportée par de fines colonnettes.

La Maison de France, ancien palais d'été de nos consuls généraux, est à cinq cents mètres de la gare. Les restaurations et les aménagements qu'y a fait faire le résident général Massicault l'ont transformée en un séjour féerique. La cour du palais, entourée d'arcades mauresques, est charmante avec sa fontaine sur laquelle de vieux poivriers penchent leurs feuillages délicats et laissent pendre leurs longues grappes de corail rose, si gracieuses.

Le patio du palais est une petite merveille avec son décor en faïences du côté du palais, et ses nokch-hadida du côté du bâtiment des hôtes. Des moucharabies polychromes ajoutent à l'effet. A signaler aussi le plafond du grand salon qui est fort beau.



Dans le vaste enclos de la Maison de France, M. Massicault a fait plan-

ter un vignoble d'un peu plus d'un hectare, dont le vin excellent a acquis, à Tunis même, une réputation méritée. Au bord de la mer, un élégant kiosque permet de prendre les bains, non loin du pavillon dans lequel les princesses de la famille beylicale viennent s'ébatre en des piscines closes, loin de tous regards indiscrets.



Au loin, flottant à l'horizon comme une colossale épave, émerge l'île de *Cimbra* (*Djamour* des Arabes), où l'on met les pèlerins en observation à leur retour de la Mecque.

Vers l'ouest, une série de petites villas, bâties par le cardinal, semblent gravir processionnellement la colline du cap Kamart.

Tout le long du rivage qui s'étend au nord de la Marsa l'on retrouve les blocages des quais de Carthage, qu'on avait d'abord pris pour un banc de rochers, mais sur lesquels il n'y a plus de doute possible depuis que l'on a reconnu, insérés dans leur masse, des débris de matériaux faits de main d'homme.



FEMME JUIVE

*
* *

Une longue avenue conduit de la gare au palais habité par le bey actuel, Son Altesse Ali Pacha. Les mélopées langoureuses d'une musique arabe suffiraient pour vous orienter vers cette demeure princière. C'est la musique du bey que vous entendez. Très nombreuse, elle constitue une bonne partie de l'effectif de la petite armée beylicale. Elle a son importance dans la question de succession au trône.

Jamais un bey de Tunis n'habite le palais dans lequel son prédécesseur a rendu le dernier soupir. Et le premier fait qui se produit lorsque l'âme du souverain a pris la direction du paradis de

Mahomet, est le départ immédiat de la musique pour le palais de son successeur : *e finita la musica !*

La musique va sonner le réveil du règne nouveau : traduction orientale du fameux cri de la monarchie française « le roi est mort : vive le roi ! »

Ces musiciens, tout de rouge habillés, ne savent pas une traître note de notre musique. Des moniteurs nasillent les mélopées devant les élèves, qui cherchent à les saisir au hasard des clés et des embouchures des clarinettes, des ophicléïdes, des cornets à pistons, de tous les Sax et autres cuivres qui composent la musique. Vous étonneriez beaucoup le chef de cette singulière harmonie en lui parlant du diapason. Et cependant, c'est une harmonie douce et enveloppante que celle dont la musique beylicale envoie les ondes à travers les vieux oliviers, descendants des oliviers de Mégara. Cette musique, qui nous apparaît comme un écheveau embrouillé, monotone et invariable, est pleine de nuances délicates pour les oreilles des Arabes, qui placent les paroles les plus variées sous des airs dans lesquels nous ne reconnaissons rien.

J'en parle abondamment parce que j'en ai conservé une sensation profonde. J'étais l'hôte de la Marsa, bien avant la restauration qui en a fait le délicieux séjour qu'elle est. Un petit chemin poudreux, bordé d'aloès et de grands roseaux dont les tiges piquaient à travers l'épais feuillage pâle leur note tendrement verte. Chaque matin, des sons mélancoliques, langoureux effluves, me tiraient doucement du sommeil. Lointains d'abord, puis rapprochés, ils s'élevaient sous mes fenêtres et s'éloignaient vers la mer. Rêves délicieux, diane de l'aurore : alors, quel spectacle ? Le soleil apparaissait, coulée de lave si irradiante que son incandescence semblait laisser derrière elle la ligne d'horizon. Je restais en extase devant le tableau prodigieux d'une mer envahie par le feu. En sourdine, les mélopées traînantes accompagnaient l'éclatant lever du soleil. Depuis lors, j'ai aimé la musique beylicale ; et, à force de l'aimer, j'y ai découvert quelques-unes de ces nuances qui charment les oreilles arabes.

*
* *

La cour d'honneur du palais beylical donne l'impression d'un parc d'artillerie. A gauche s'alignent deux batteries de canons emmaillotés, placés sous la garde de sentinelles insérées dans des guérites si étroites, qu'on les prendrait pour des soldats de Nuremberg. Un bâtiment au fronton...... bizarre sert de caserne.

Le Palais s'élève à droite, peint en jaune, façade bossuée par des moucharabies de toutes grandeurs, semés au hasard des besoins. A la porte d'honneur, quatre sentinelles se tiennent dans quatre petites guérites-fuseaux, immobiles, remplissant



Tunis - Cour Intérieure du Palais Hussein

de leurs corps ces petites boîtes peinturlurées en assises de pierres. Lorsque le Bey sort, la garde prend les armes, le drapeau salue et le tambour bat au champ. La cour principale est très vaste, mais l'architecture en est d'une grande simplicité. Les rares ornements dessinés autour des portes avec un mauvais goût parfait sont l'œuvre d'ouvriers italiens.



MOSQUÉE SIDI MAHREZ

Le salon de réception du Bey est très beau : mais on ne peut visiter que quelques rares pièces de ce vaste palais. Des nègres gros et bouffis ou maigres et longs comme des jours sans pain, se carrent devant les portes défendues. Ce sont les eunuques, gardiens du harem ...

Un très beau jardin aménagé et taillé à la façon indigène et complété par une petite ménagerie de fauves, entoure le palais.

*
* *

Le bey Ali, qui règne depuis près de 10 ans, est un homme très distingué, un confrère presque, puisqu'il existe de lui un ou deux volumes écrits sur la morale. Très correct, il nous aide à ce point dans la consolidation de notre occupation, que le Protectorat en est arrivé à valoir mieux que l'annexion.

S. A. le bey Ali, possesseur du royaume de Tunis, est âgé d'environ 77 ans. Ce qui n'a pas empêché ce vaillant septuagénaire de prendre femme nouvelle et jeune il y a cinq ou six ans.

Le second fils du bey Ali, le prince Mohammed, est un homme charmant, parlant fort



MOSQUÉE BAB-EL-DJEDID

bien notre langue. Grand, élancé, portant l'uniforme avec élégance, le prince Mohammed est un parfait type du gentilhomme musulman.

La succession au trône n'est point dévolue par ordre de progéniture. Elle appartient, en Tunisie, au plus âgé de la famille. C'est à ce titre que le prince Taïeb, frère du bey, se trouve être l'héritier présomptif, prince-héritier bientôt septuagénaire.

Nous avons, avec Courtellemont, rendu visite au prince Taïeb, dans son palais de la Marsa, situé à cinq cents mètres de celui de son frère.

Le prince héritier prend le titre de « bey du camp. » Sa fonction, avant l'occupation française, était, chaque année, de prendre le commandement d'une armée qui parcourait la régence pour percevoir l'impôt. C'est ainsi que le camp de cette armée était établi successivement dans toutes les parties du pays : d'où, pour celui qui en avait le commandement, le titre de bey du camp. Par opposition au bey régnant qui restait dans son palais. Inutile de dire que ces perceptions à main armée ont cessé depuis l'occupation française.

Le prince Taïeb nous a exprimé la douleur profonde que lui causait la mort récente de M. Massicault. Rien de plus légitime. Comme la plupart des musulmans, le prince Taïeb était à ce point mauvais administrateur de sa fortune et de ses biens, qu'il courait à la ruine profonde. Le résident général l'a relevé, dirigé, presque mis en tutelle, et définitivement sauvé. Il arriva même qu'en mettant de l'ordre dans ses affaires, on découvrit au prince Taïeb des domaines dont il n'avait cure, et dont la valeur était considérable.

*
* *

De la Marsa à *Sidi-Bou-Saïd*, le chemin est charmant entre la montagne couverte de jardins et la plaine qui s'étend à l'infini. On marche sur l'emplacement de l'antique Mégara, le faubourg aristocratique de Carthage. Çà et là, quelques blocages effrités percent les vertes moissons ou les buissons épais, comme pour nous rappeler que là fut une grande cité.

Une pente abrupte conduit au village de Sidi-Bou-Saïd, chemin sans cesse refait, sans cesse raviné par les pluies. Des femmes et des enfants conduisent de tout petits ânes portant dans leurs bâts de grandes amphores qu'ils vont remplir d'eau à la fontaine qui coule à mi-côte.

De belles demeures, aux façades éclatantes de blancheur, avec moucharabies peints en verts, s'étagent aux côtés du chemin. La montée aboutit à une petite place extrêmement pittoresque. Tout autour, de petites boutiques forment un souk à ciel ouvert. En face, un escalier spacieux, escalier de temple ou de



Faubourg Bab-Menara

palais, conduit au café maure. Lorsque le soleil incline vers l'horizon et que l'ombre des maisons s'allonge sur la place, les buveurs de kaoua et les fumeurs de hachich en groupes remplis d'animation couvrent les degrés de l'escalier.

La rue qui s'en va vers la droite conduit à une terrasse qui domine la mosquée de Sidi-bou-Saïd, fort en renom dans le monde musulman.

Sidi-bou-Saïd, vous en douteriez-vous ? n'est autre que notre Saint-Louis. Allah, frappé par les vertus de cet illustre roumi, estima qu'il ne pouvait le laisser mourir en état d'infidélité. Aussi, bien vite, avant qu'il ne rendit le dernier soupir, lui dépêcha-t-il deux anges qui le convertirent in-extremis à l'islam, et qui l'emportèrent au lieu où s'élève la mosquée de Sidi-bou-Saïd : rare exemple d'une mémoire doublement vénérée à deux kilomètres de distance. Ici, dans la chapelle catholique, au sommet de la colline de Byrsa; là, sous les blanches coupoles de la mosquée qui s'élève à pic sur les falaises rouges du Cap de Carthage.

* * *

A gauche, une rue abrupte conduit au phare qui éclaire l'entrée du Golfe et que le voyageur venant de France voit à son réveil, en saluant la terre d'Afrique.

De ce point, la vue est magnifique. Au panorama que l'on a admiré à Carthage s'ajoute le groupe des édifices élevés sur la colline sacrée. A vos pieds, les terrasses des maisons de Sidi-bou-Saïd. La nuit, par un de ces clairs de lune magiques, dont on ne peut se faire une idée en Europe, le panorama est absolument saisissant. Les maisons du village, tombes géantes de géants, émergent des noires frondaisons des oliviers et des figuiers, auxquelles la lune accroche quelques paillettes d'argent : plus loin, la plaine sombre et confuse que dominent la chapelle de St-Louis et la nouvelle basilique. Enfin, vers l'horizon, bien dessinés, le golfe, la tœnia, le lac, et, très vague, une tache blanche qui marque Tunis.

. . . .

La nature endormie semble porter le deuil de la grande Carthage.

* * *

D'intéressantes promenades, toutes desservies par d'excellentes routes, rayonnent autour de Tunis. Ce sont celles de l'Ariana, de Hammam-Lif, de la Mohammédia, des Oudna et des Mornag.

L'*Ariana* est un coin charmant. Cette localité est assise entre de petits

pitons rocheux fort curieux. C'est un lieu de promenade des plus fréquentés par les habitants de Tunis. On traverse, pour y aller, de très vieilles forêts d'oliviers.

La promenade de *Hammam-Lif* peut se faire en chemin de fer, en longeant le lac couvert de flammants roses dont les masses lumineuses ressemblent à des parterres de fleurs sur le fond vert des eaux.



ÉBÉNISTE TUNISIEN

Hammam-Lif est le terminus actuel du réseau de la Compagnie de Bône-Guelma; mais il s'étendra bientôt jusqu'à *Hammamet*, où il touchera la côte orientale de Tunisie. Le train s'arrête devant un Dar-el-Bey, c'est-à-dire l'un des palais domaniaux.

Cette construction blanche, à laquelle est adossé une sorte de porche crénelé, n'est autre que la maison des bains thermaux. Avec cette singulière confusion d'autocratie farouche et de démocratie bienveillante, qui est la caractéristique de l'état social musulman, le bain du peuple est compris dans le palais thermal du souverain. Les gens de la maison du Bey et les domestiques des princes sont confondus avec les baigneurs pauvres devant la porte du Dar-el-Bey.

Hammam-Lif est couché au pied de la montagne aux deux cornes, le *Bou-Gorneïn*, sur les flancs duquel l'administration tunisienne a essayé ses premiers boisements.

C'est une double station balnéaire. Recherchée en hiver pour ses eaux thermales, dont l'usage est impossible pendant les grandes chaleurs, c'est en été un bain de mer très fréquenté par nos compatriotes. Il ne manque à Hammam-Lif qu'un établissement bien organisé, un casino peut-être.

Puisque nous en sommes aux stations balnéaires, il faut signaler celles de *Rhadès*, où cent propriétaires, presque tous Français, font revivre l'antique *Maxula* des Romains. Le nombre des citernes, des fondations, des mosaïques, des canaux découverts en cet endroit, permet de penser que la Maxula ancienne était une ville d'eau très importante. Une plage superbe est à quelques pas de la petite ville naissante.

Entre Rhadès et Hammam-Lif, la montagne est coupée par une faille étroite et



Au clair de lune… la nature endormie semble porter le deuil de la Grande Carthage

profonde, que les indigènes appellent le « coup de sabre d'Ali ». Ali, serré de près par des ennemis, donna un vigoureux coup de son cimeterre. La montagne s'ouvrit aussitôt pour lui livrer passage et lui permettre d'échapper à ses adversaires, ahuris devant un pareil miracle.

*
* *

A quelques centaines de mètres à l'est de Hammam-Lif, commence le vaste domaine de *Bordj-Cédria*, l'un des plus importants de Tunisie. Son propriétaire, M. Paul Potin, a dépensé l'argent par millions pour créer un vignoble de 450 hectares, pour planter par centaines de mille des arbres forestiers et fruitiers, pour construire des fours à chaux et pour installer un ponton, servant à embarquer les produits du domaine sur les chalands qui les porteront jusqu'aux navires en rade.

Sur le versant opposé à celui qu'occupe Bordj-Cédria se trouve, presque au pied de la montagne de plomb *(Djebel-Ressas)*, la vallée dans laquelle Flaubert place l'épouvantable drame du massacre des mercenaires. Aujourd'hui vallée pacifique fermée par deux cols, où un syndicat de colons français cultive les magnifiques vignobles du Khangat-Lançon.

*
* *

La promenade de la Mohammedia est fort intéressante. On suit la rue Ben-Béchir, qui commence à la mosquée de Bab-Djedid, jusqu'à la porte Ellaoua. La route passe entre le grand cimetière musulman de Bel-Hassen et les immenses constructions des Abattoirs et de la Manufacture des Tabacs, pour s'engager dans les oliviers. La côte franchie, un panorama très étendu s'offre aux yeux. La *Sebkra* (lac salé) es-Sedjoumi étend devant vous sa nappe d'argent. Au delà, la chaîne du Zaghouan domine l'horizon. A gauche, on longe un très beau domaine, celui de Bir-Kassaa, dans lequel se trouve un fort joli pavillon arabe. L'acquisition de ce domaine par l'un des grands négociants de Bercy, M. H. Sampion, montre quelle confiance inspirent les vignobles tunisiens.

Plus loin, M. Prouvost, un des plus grands industriels de Roubaix, vient de créer de toutes pièces une très grande exploitation et d'y installer des troupeaux de moutons dont la réussite démontre que l'élevage n'est pas moins rémunérateur que la vigne en Tunisie.

Aussitôt après on aborde une ruine colossale. Ce ne sont que murs éventrés, baies aveugles, bâtiments abandonnés aux chacals, aux corneilles, aux effraies et aux pigeons sauvages. Ces ruines sont à ce point effondrées et envahies par la végétation qu'on les dirait vieilles de plusieurs siècles. Et c'est à peine si elles remontent à une quarantaine d'années. C'est là que le bey Ahmed tenait sa cour. Des cavaliers richement caparaçonnés, des carrosses mystérieux, des troupes de soldats se croisaient aux abords des palais. Ce n'était partout que musiques bruyantes, danses d'almées, chants joyeux dans un des palais ornés de sculptures et de faïences. Puis le bey Ahmed étant allé retrouver Mahomet en son paradis, la musique



a pris ses instruments sous le bras et s'est rendue au Bardo, séjour du nouveau souverain ; les almées se sont enfuies et les chants ont cessé. Le silence s'est fait d'abord, puis les chacals ont hurlé, les effraies ont crié, les pigeons ont roucoulé dans les cours dépavées et dans les chambres sans fenêtres ni portes. Le pillage des boiseries et des faïences s'est organisé en règle; et, bientôt, cette jeune ruine n'avait plus, au point de vue du délabrement, rien à envier aux ruines les plus anciennes.

Ce serait une faute de ne pas pousser sa promenade à deux ou trois kilomètres au delà de la Mohammedia. La surprise est grande, lorsque l'on franchit le coteau. L'immense vallée de l'*Oued-Miliane* vous sépare de la grande chaîne de montagne qui se déroule du *Djebel Zaghouan* au *Djebel Bou-Gorneïn*. La rivière est encaissée, ses eaux limpides coulent sur un lit de sable. Sur sa rive gauche s'élève l'aqueduc grandiose que l'empereur Adrien a fait construire pour alimenter Carthage. Ce

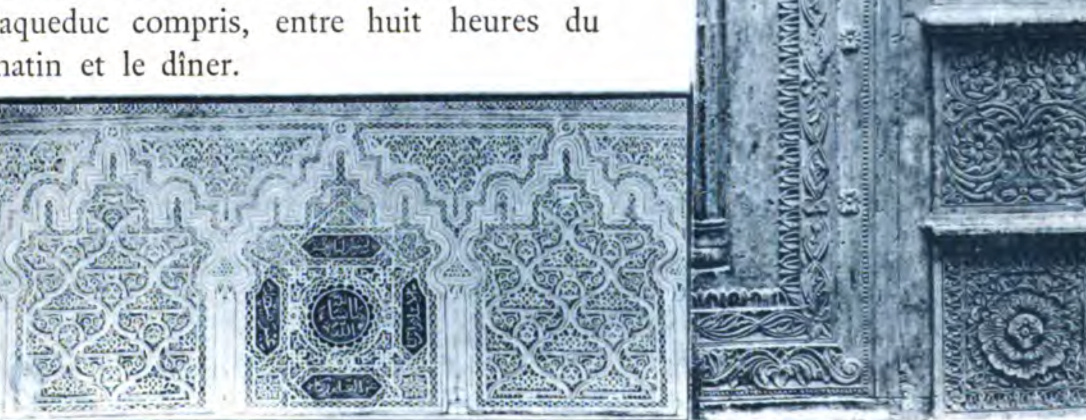


travail colossal, vrai travail de Romain, est encore en grande partie debout sur une longueur de plusieurs kilomètres. L'aqueduc traverse toute la plaine, trait d'union immense entre deux montagnes.

* * *

Les eaux du Zaghouan alimentent le nouveau Tunis ; mais nos ingénieurs modernes ont laissé de côté l'aqueduc de l'empereur Adrien pour confier à un siphon souterrain le soin de ramener les eaux à la hauteur voulue sur la rive gauche de l'Oued-Miliane. Quelques piliers de l'aqueduc romain sont encore assez bien conservés, d'autres sont dépouillés des pierres de revêtement, enlevées par les indigènes pour les constructions de la région.

A dix kilomètres environ du nouveau pont de l'*Oued-Miliane* en suivant la route de Tunis à Zaghouan, on rencontre, près d'un poste de l'aqueduc, l'*Henchir-Oudena*, dans lequel les archéologues retrouvent l'ancienne *Utina*, colonie romaine patronnée par César et par Auguste. Les ruines d'Utina valent la visite, d'autant que l'excursion peut se faire tout entière, la Mohammedia et l'aqueduc compris, entre huit heures du matin et le dîner.



NOCKH HADIDA ET DÉCORATIONS MURALES DU PALAIS HASSEIN

L'Amphitrite du Musée d'Alger provient du bassin revêtu de mosaïques qui précède ces ruines. Une tour et un cimetière marquent les limites de l'antique cité qui s'élevait au milieu des collines. Des voûtes que les Arabes appellent *El-Habs*, (les prisons), ne sont autre chose que les restes de l'amphithéâtre, d'où les prisonniers et les bêtes sortaient pour trouver la mort dans les horribles combats livrés pour distraire un public cruel. Des citernes à huit compartiments sont appelées *el Beïache* par les indigènes. Ces citernes et deux réservoirs, le *Fesguia Kebira* et le *Fesguia Srira*, servent d'écuries à l'occasion. On y voit encore les ruines d'aqueducs, de puits, de forts et d'un château dans les murs duquel corbeaux et corneilles ont élu domicile et viennent le soir en tourbillons noirs chercher un abri. Aussi les Arabes l'ont-ils surnommé le château des corbeaux : *Ksar-el-R'orba.*

*
* *

Utina est juste à moitié chemin de la jolie petite ville de *Zaghouan*, aujourd'hui desservie par une voiture publique. Les abords de Zaghouan sont charmants. L'abondance des eaux a fait naître tout autour des jardins verdoyants et d'immenses plantations d'oliviers. Il faut monter pour atteindre la ville accrochée aux flancs de l'énorme rocher qui domine toute la Tunisie orientale et qui se voit de partout. Au sommet de la côte on passe sous une très belle porte triomphale, monument à peu près intact, seul survivant des édifices de la ville romaine que le Zaghouan arabe a remplacés. On croit que cet arc de triomphe a été sous l'invocation de Jupiter-Ammon, à cause de la tête de bélier qui orne la clef de l'arceau. La ville arabe, en grande partie construite avec des matériaux anciens, s'allonge dans le creux d'une vallée, assez pittoresque.

Mais quelle merveille de végétation au sortir de la ville. Ce ne sont que massifs d'arbres et chemins ombreux, pratiqués sous d'épaisses frondaisons dans lesquelles, innombrables, les rossignols et les fauvettes chantent à perdre haleine.

L'on passe près d'un ruisseau où des ouvriers teignent en écarlate les chéchias qui ornent le chef des riches tunisiens. C'est une industrie spéciale à Zaghouan.

Au bout d'une promenade ravissante de moins de deux kilomètres on atteint l'édifice romain le plus intéressant, peut-être, de toute l'Afrique du Nord : c'est une *Nymphéa* ou temple des Eaux.

L'édifice, encore debout, est construit à flanc de rocher, en hémicycle, sur un plan général assez semblable à celui de l'hémicycle du Trocadéro. Au centre, s'élève le sanctuaire dont l'autel est surmonté d'une niche vide, qui semble attendre le dieu ou la déesse sous la protection desquels était placée la grande source qui sort à cet endroit des entrailles de la terre.



Des deux côtés de ce sanctuaire partent deux doubles galeries arrondies, larges de quatre mètres. Ces galeries sont formées par vingt-quatre arcades, supportées par des colonnes libres auxquelles font face, contre le mur, autant de pilastres.

En contrebas de ces élégantes ruines, il y a un bassin semi-circulaire au fond duquel conduisent douze marches. Ce bassin, une piscine sans doute, était alimenté par un conduit souterrain.

La ville de Zaghouan compte environ 2,000 habitants, dont 500 israélites. Un bataillon de zouaves y tient garnison dans des baraquements qui dominent la ville. A 300 mètres d'altitude est installé un poste optique qui communique avec Tunis et avec le Sud.

Le Djebel-Zaghouan élève sa plus haute cime à 1,350 mètres d'altitude. L'ascension se fait à mulets, en trois heures. Le sommet de cette belle montagne réserve au touriste la vue d'un des plus vastes panoramas du monde. On découvre toute la Tunisie de ce point élevé, à condition cependant que le Zaghouan ne se soit pas coiffé de son chapeau de nuages : car tous les nuages semblent attirés vers ce pic altier, autour duquel ils tournent, comme pour l'embrasser longuement, avant de s'en aller plus loin, dans le bleu, chassés par les vents.

*
* *

Délicieuse promenade aussi, celle de la *Manouba,* chère aux Tunisiens qui la font à plaisir les jours de fête : qui à cheval, qui en voiture, qui en chemin de fer, car la Manouba, à neuf kilomètres de Tunis, est la première station du Bône-Guelma. La Manouba est une agglomération de villas et de châteaux arabes perdus dans des bois d'orangers. C'était, c'est encore la retraite chère aux riches seigneurs musulmans, comme Radès et Sidi-Bou-Saïd. Beaucoup d'Européens ont suivi l'exemple et se sont installés dans ce charmant coin de terre. On y compte plusieurs colons importants.

L'ancienne maison de campagne de Hamouda-Pacha, curieuse à visiter, est devenue une caserne de cavalerie sous le règne du bey Ahmed. Nos chasseurs d'Afrique y sont casernés. La Manouba a aussi son palais Khérédine, vaste bâtiment situé au milieu d'un parc dont les grands arbres découpent d'admirables silhouettes dans le ciel bleu. De superbes orangeries l'entourent.

Contraste curieux. A côté de l'énorme palais, jadis superbe, aujourd'hui un peu défraîchi par le temps, toute petite, minuscule, inaperçue le plus souvent, une kouba, haute d'un mètre, entourée par une frêle balustrade en bois peint de rouge et de vert, est presque perdue dans le feuillage. Cet édifice en miniature recouvre les restes de la sainte, Halla-Manouba, qui a donné son nom à la localité.

Le nom du seigneur qui a fait construire ce palais somptueux et présomptueux sera oublié depuis de longues années, que celui de la sainte maraboute sera encore sur toutes les lèvres.

* * *

Rapidement, nous avons parcouru les environs de Tunis, le cap que couvrait Carthage, la Goulette, par laquelle les trirèmes phéniciens se rendaient dans le grand lac, les stations balnéaires de Hammam-Lif et de Maxula-Radès, la Mohammedia, l'acqueduc d'Adrien et les Oudena, la Manouba et l'Ariana, le Bardo et Kassar-Saïd, toutes promenades charmantes et obligatoires sur d'excellentes routes.


EUNUQUES DU BEY

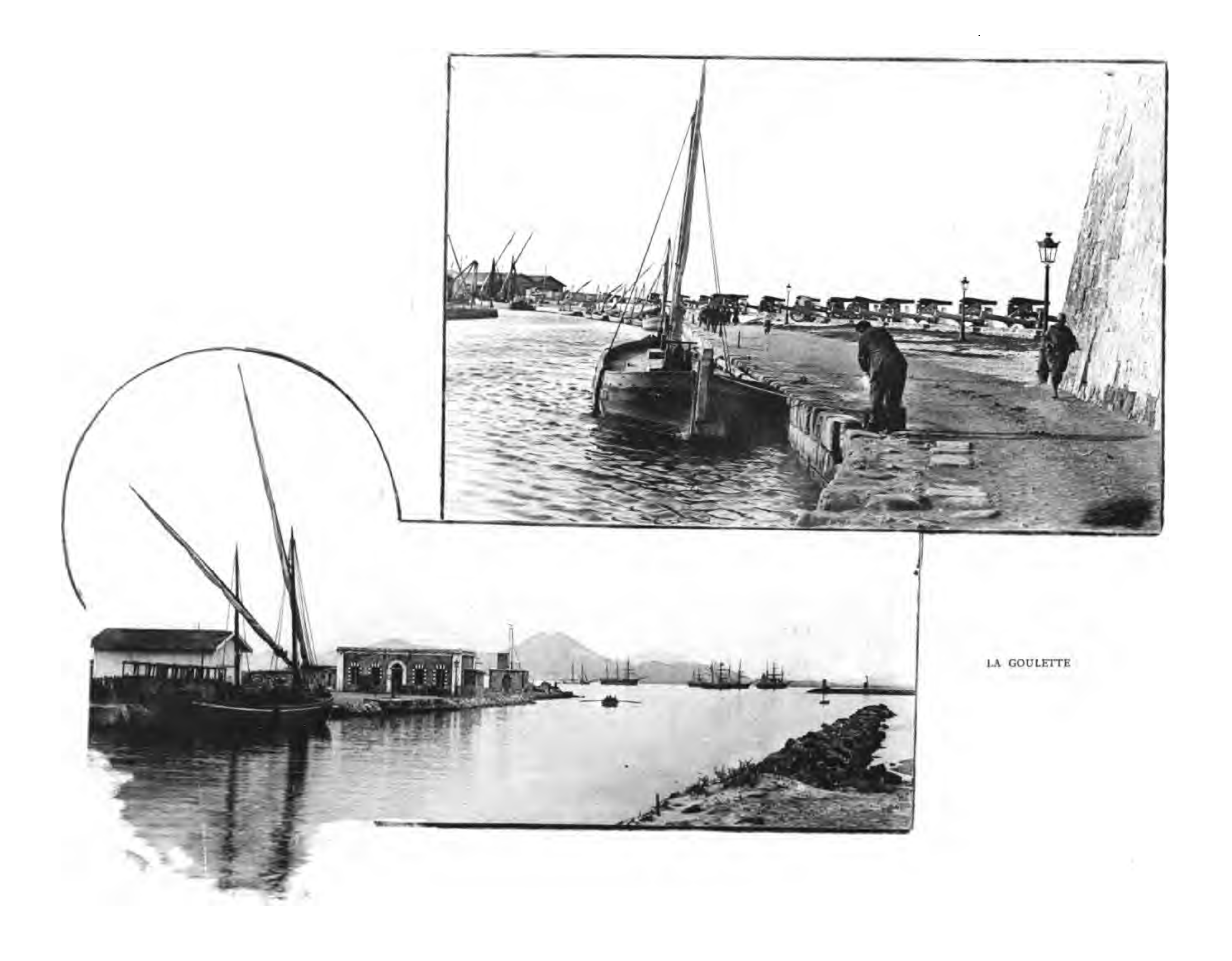
Nous avons vu les deux Tunis ; la ville européenne ou franque, qui se développe avec une rapidité étonnante, animée, intelligente, entre la ville arabe et le nouveau port.

La ville arabe, intacte à côté de ce développement prodigieux, a conservé son caractère. Rendues plus praticables et plus propres, ses rues et ses souks ont conservé, et conserveront longtemps leur aspect, leur animation particulière. Les souks attirants, colorés et pittoresques où les marchands sont cantonnés par corporations, encombrés à ce point aux heures des enchères que la circulation y est impossible. Les rues arabes, blanches, propres, silencieuses, séjours des rentiers, où passent comme


SENTINELLES DU PALAIS BEYLICAL



Tunis - Escalier des Lions, au Bardo



LA GOULETTE

des fantômes les bourgeoises étendant devant elles le *hajar*, comme s'il recouvrait, mystérieux, quelque ciboire, les femmes du peuple, le village enroulé de crêpons noirs, et les riches bourgeois venant de faire leur « persil sur la Marine », perchés sur les berdas des mules aux riches harnais, et regagnant les impasses silencieuses où les attendent leurs femmes cloîtrées. Ostentation et mystère, les deux formules de la vie musulmane.

Lorsque, il y a de cela un demi-siècle, une réforme radicale supprima toutes les anciennes monnaies, depuis le liard, le sou, la pièce de quinze sous jusqu'à l'écu de six francs, à la pistole et au louis d'or, le peuple le plus civilisé du monde que nous sommes n'en continua pas moins à compter comme par devant. Et aujourd'hui encore la pistole et l'écu sont des termes de transaction dans nos grandes foires. Bien plus, le journal à 5 centimes est surtout populaire chez nous parce qu'il ne coûte qu'*un sou*.

En 1891, un décret beylical substitua le type français à la monnaie tunisienne. En moins de six mois, la transformation fut complète. Les enchères publiques, cette forme si curieuse du commerce entre indigènes, dans laquelle les transactions innombrables, depuis la vente des diamants et des bijoux jusqu'à celle de loques informes, réunissent des milliers de trafiquants dans les rues des souks, les enchères publiques semblaient devoir être les dernières à abandonner la caroube, le réal et le bou-koufa pour le sou, le franc et la pièce de vingt francs.

Quelle surprise cela a été pour l'observateur de voir, presque par changement à vue, le peuple des enchères adopter le *sordi* (5 centimes) et le *franke* (franc) et d'entendre crier l'objet à vendre avec le prix dans sa formule nouvelle.

Et n'allez pas croire qu'il n'en est ainsi que dans la capitale ? A Sousse, à Sfax, à Gabès, dans le Djérid, et jusque chez les nomades de l'intérieur, la réforme s'est faite comme par enchantement : on peut même le dire, avec un certain empressement.

Cet exemple entre vingt donne la mesure de la malléabilité des populations de ce pays de protectorat. Et point n'est besoin d'écrire ici, comme en certains ouvrages, d'interminables pages sur les races autochtones ou adventices, sur les origines kymris, barabras, rétues, néo-égyptiennes, ismogahs, maures ou kabyles, pour éclairer le lecteur sur l'état social et sur l'avenir de la population tunisienne.

*
* *

Toussenel, dans une de ses meilleures pages si pétillantes d'esprit et si bourrées de savoir, a vanté la supériorité comestible des hybrides : et je ne crois pas offenser la population indigène de la Tunisie en disant qu'elle est à l'Arabe de race, ce qu'une poularde du Mans est à la maigre volaille élevée aux abords des douars.

C'est qu'en réalité, nous n'avons pas trouvé de groupes de races comme ceux



Tunis – Rue Souk-el-Blat

des Arabes conquérants et ceux des Kabyles d'Algérie. Ici, tout est confondu, mêlé, donc amélioré, chaque contribution de race ayant apporté un acquêt nouveau à ce tout hétérogène que nous voyons aujourd'hui. Les Berbères, les Maures d'Espagne, les Arabes, les innombrables descendants des captifs européens islamisés à la longue y ont donné les plus gros coups de crayon. D'un seul coup, en 1742, près de mille Italiens de Tabarca furent réduits à l'esclavage et firent pour la plupart souche de musulman. Mais les Maures d'Espagne sont, de toutes ces contributions de races, celle qui a eu la plus grande influence sur la population indigène, à laquelle elle imprima un état de civilisation relativement avancé. Les bourgeois de Tunis, de Bizerte, de Sousse, de Sfax, de Kairouan sont presque entièrement d'origine espagnole.

Le Bey, ses ministres, le maire musulman de Tunis et beaucoup de grands personnages tunisiens sont d'origine européenne : ce qui explique les facilités que nous avons rencontrées dans l'administration de ce pays.

En somme, aucune analogie avec ce que nous voyons en Algérie. Pas de race hostile, aucun instinct guerrier, des cervelles souvent ouvertes aux progrès de la civilisation européenne, des écoles françaises remplies d'enfants indigènes que nulle obligation ne contraint, un pays d'intérêts définis par suite de la propriété individuelle, et, par dessus tout, cette merveille de possession coloniale, le Protectorat dont le cardinal Lavigerie disait, avec une vue profonde des choses d'Afrique : « Le Protectorat tunisien nous fait l'économie d'une guerre de religion. »

*
* *

Jules Ferry l'a analysé en une page magistrale.

Plus modeste que l'annexion, le Protectorat n'édifie rien sur une table rase. La métropole déchargée, grâce à lui, des responsabilités du Gouvernement direct, le laisse agir — prendre son temps. Comme on ne lui demande pas de révolution, il n'a pas la tentation d'en faire. C'est dans le milieu même, hostile ou réfractaire, dont la tutuelle lui est confiée, qu'il est obligé de trouver ses moyens de gouvernement.

Les gouvernements orientaux ont de grands vices, mais par leurs ressorts intimes, par leurs racines profondes, ils tiennent au tempérament traditionnel, à la constitution sociale, intellectuelle et morale des peuples qui les subissent. Se flatter qu'on les transformera d'un coup de baguette en gouvernements à la mode d'Occident, c'est une folle chimère; y viser même comme à un but lointain, c'est une conception fausse et dangereuse. Notre devoir est d'introduire dans le monde oriental ce qui manque le plus à la barbarie corrompue : la justice et le contrôle. Mais ce contrôle ne peut procéder de la nation elle-même, organisée, comme en Europe, en assemblées dont la compétence varie, mais qui sont partout un sérieux

contrepoids pour le pouvoir. Le régime représentatif, la séparation des pouvoirs, la déclaration des droits de l'homme et les constitutions sont là-bas des formules vides de sens. Même pour les objets placés le plus près d'eux, les musulmans sont peu friands du *Self-government*. Si vous proposez aux Arabes, même aux Kabyles, de procéder eux-mêmes à la répartition des impôts, ils y mettront toujours pour condition première que l'administrateur français contrôlera tout le monde.

Les Musulmans n'ont pas la notion du mandat politique, de l'autorité contractuelle, du pouvoir limité, mais ils ont, au plus haut degré, l'idéal du pouvoir fort et du pouvoir juste. C'est ici précisément qu'apparaît le trait caractéristique et l'ingéniosité du Protectorat. Les réformes s'y font par en haut, par la grâce du maître obéi, du pouvoir national et traditionnel; et ce qui descend de ces hauteurs ne se discute pas.

Pour les indigènes, il suffit donc, dans cet excellent moule administratif, de développer leur bien-être, et de faire germer en eux des intérêts.

Quant aux colons français, entourés de mille précautions, servis à souhait, il ne leur manque plus qu'une chose, une seule, mais la plus importante, l'exécution d'un réseau de chemins de fer pour lesquels l'argent est là, tout prêt, dans les bas de laine de la Tunisie, mais qu'une malchance obstinée remet en question depuis plus de six ans. Que ces chemins de fer soient faits, et je n'hésiterai pas à proclamer que la Tunisie sera la plus florissante des colonies de la République française.

Charles LALLEMAND.



LA CATHÉDRALE DE CARTHAGE


L'ART ARABE
à
ALGER

LA MAISON MAURESQUE

Vous êtes venu à Alger pour voir dans cette ville une des plus intéressantes manifestations de l'art mauresque et vous éprouvez, au début, une désillusion.

De l'entrée du port, l'œil distingue facilement les détails d'un premier plan fait d'arcades rapprochées et de toits égalisés par les conventions d'un cahier des charges. C'est tout l'art de notre siècle à hygiène, à voirie. C'est le modernisme grandiose certes en ses conceptions architecturales, mais pour lequel le phalanstère finira peut-être par devenir le dernier mot de la construction monumentale.

En attendant, ne disons pas trop de mal de ce style-là. Il possède ses avantages et symbolise à merveille une époque où la recherche du bien-être et le désir du confortable règnent en maîtres absolus.

Mais votre regard s'étend plus loin et au-dessus des arcades, plus haut que la ligne des toits, au-dessus des cheminées, au-dessus de la croix de la cathédrale, une tache apparaît blanche, sous le ciel bleu. Cela escalade une colline, grimpe jusqu'au ciel et, quand le soleil se lève là-dessus, l'œil ébloui ne distingue que des terrasses zigzaguant dans une atmosphère de poussière de chaux.

C'est la ville arabe; c'est la profusion des maisons mauresques du vieil Alger, derniers vestiges d'une civilisation qui eut son heure de gloire.

Hélas! aujourd'hui la pioche des démolisseurs n'est guère respectueuse. En notre siècle égalitaire, utilitaire et économique on démolit les vieilles maisons; on troue la Casbah, on renverse des murs que les antiques traditions d'un badigeonnage annuel avaient épaissis d'un nombre incalculable de couches polychromes. Et la maison mauresque souvent mal réparée, lorsqu'elle est belle; rapiécée, détériorée, adaptée aux besoins de la vie européenne, lorsqu'elle n'est que modeste, finira par perdre ce qui lui reste de son caractère à la fois simple et bizarre.

Peut-être est-il temps de retracer son histoire, d'évoquer ses souvenirs et de la montrer telle qu'elle est aujourd'hui, de crainte de ne pouvoir le faire demain.

Essayez de suivre les différentes phases d'évolution de style, avant celui-là. Voyez l'Inde, berceau du genre humain, affirmer par ses constructions énormes, par ses temples, des monolithes monstrueux comme des Babel, l'esprit de sa race ;



Archevêché d'Alger

puis, après bien des siècles et bien des péripéties, les modifications interviennent dans l'architecture, au fur et à mesure qu'elle étend son domaine. Déjà, nous trouvons en Perse un goût plus affiné et, avant que ne se créent les Tyr, les Babylone, les Ninive, avant que ne disparaisse cette pléïade de grands souverains dont la conquête s'étendra jusqu'à l'Egypte et qui nous laisseront, par la pierre de leurs tombeaux, par l'éternité de leurs pyramides, des témoignages de leur puissance, la cause sublime de l'art s'apprête à triompher en Grèce. Et alors commence la conquête du génie humain sur la matière qu'il asservit, qu'il transforme en Parthénons superbes ou en Colysées. Les siècles se passent et l'on voit apparaître, sur cette terre d'Afrique, les légions victorieuses des Césars. Les maisons romaines de Pompéi se retrouveront dans les maisons romaines de Mauritanie et quand, deux mille ans plus tard, nous les comparons aux maisons mauresques actuelles, nous sommes étonnés de leur analogie.

Mais ce ne sont là que des faits sans importance si nous envisageons deux événements qui vont transformer le monde : l'influence de l'art Byzantin et le triomphe de l'Islam. Byzance et Mahomet sont les causes directes de ce style particulier que nous étudions en ce moment.



Toutes les architectures ont leur originalité, mais l'architecture mauresque qui n'est pas une architecture à proprement parler, n'est qu'une œuvre charmante de fantaisie. Elle n'a fait qu'emprunter aux autres, réduire, simplifier, transformer pour plus de facilité, adapter les découvertes d'autrui à son climat, à ses nécessités d'existence, à ses mœurs, à sa religion. Elle est d'ailleurs sans prétention. Chez elle, pas d'envolée superbe vers l'infini, vers l'au-delà ! Elle n'aspire pas à lancer dans le ciel les flèches de ses monuments ; elle ne s'inquiète pas non plus d'en imposer par la quantité des matériaux et de donner une idée de sa puissance par sa massiveté. Chez elle, au contraire, le nomade se retrouve tout entier et aussi l'homme primitif qui n'ayant aucune idée innée de l'art s'est approprié l'art des autres.

Que cet homme primitif ait ensuite appliqué son génie particulier à orner à sa façon, sa demeure ; que ne pouvant faire grand, il se soit appliqué avec la patience de sa race à faire petit ; qu'il ait enjolivé, qu'il ait remplacé l'harmonie de la ligne par les caprices de la fantaisie, qu'il ait trouvé le moyen de corriger par la finesse, par l'ingéniosité, par la délicatesse les qualités créatrices qui lui faisaient défaut, cela ne fait de doute pour personne.

Et c'est pourquoi, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, la maison mauresque d'Alger a son cachet à elle et nous intéresse, de même qu'un travail de compilation bien fait, peut posséder un charme qui nous permet d'oublier les sources diverses auxquelles a puisé son auteur.

Alexandre Dumas père a, mieux que n'importe qui, fait ressortir cette idée : Cette architecture présente, dit-il, au premier abord, un caractère d'étrangeté individuelle qui la ferait regarder, ainsi que certaines plantes indigènes poussées sur le sol, comme appartenant essentiellement à la terre, et sans analogie au delà



COUR INTÉRIEURE DE L'HÔPITAL DU DEY

d'un certain rayon oriental. Cependant, si mystérieusement que cette fille ingrate s'abrite dans sa coupole d'or, ceigne sa tête de versets écrits dans une langue inconnue, qui lui serrent le front comme les bandelettes hiéroglyphiques d'une momie égyptienne et enveloppe sa taille de son manteau de marbre aux mille couleurs, une fois que l'œil de l'archéologue, familiarisé avec l'éblouissante richesse de son ornementation, descend des détails particuliers au plan général ; une fois qu'on a enlevé la première couche, une fois enfin que le sujet est écorché, on reconnaît aux muscles, aux organes, la famille antique, l'origine commune, la source fraternelle où le Nord et l'Orient, le Christianisme et le Mahométisme, ont été chercher ce qui leur manquait à chacun en propre, c'est-à-dire la main qui devait tracer le plan des mosquées du Caire et des basiliques de Venise.

Chateaubriand, qui étudia aussi, en leur pays d'origine, les monuments mauresques, n'a pas craint de formuler, en une page peu connue, une opinion originale.



BIBLIOTHÈQUE-MUSÉE

Il croit apercevoir dans l'architecture égyptienne, si pesante, si majestueuse, si vaste, si durable, le germe de cette architecture sarrazine, si légère, si riante, si fragile. Pour lui, le minaret est l'imitation de l'obélisque ; les « moresques » sont des hiéroglyphes dessinés, au lieu d'hiéroglyphes gravés. Quant aux colonnes qui composent l'intérieur des mosquées arabes et qui portent une voûte plate, les temples de Memphis, de Denderah, de Thèbes, de Méroé, offraient encore des exemples de ce genre de construction.

Placés sur la frontière de Metzaïne, les enfants d'Ismaïl ont eu nécessairement l'imagination frappée des merveilles des Pharaons ; ils n'ont rien emprunté des Grecs, qu'ils n'ont pas connus, mais ils ont cherché à copier les arts d'une nation fameuse qu'ils avaient sans cesse sous leurs yeux. Peuples vagabonds, conquérants, voyageurs, ils ont imité en courant l'immuable Egypte ; ils se sont fait des obélisques de bois doré et des hiéroglyphes de plâtre, qu'ils pouvaient emporter avec leurs tentes sur le dos de leurs chameaux.

A l'appui de sa thèse, le grand écrivain fait remarquer que la véritable détérioration de l'art chez les Grecs commence précisément à l'époque de la translation du siège de l'empire romain à Constantinople : ce qui prouve, selon lui, que l'architecture



PALAIS D'HIVER DU GOUVERNEUR

grecque n'enfanta pas l'architecture orientale, mais que l'architecture orientale se glissa dans l'architecture grecque par le voisinage des lieux. Elle se modifia ensuite selon le génie des peuples et devint chez les Arabes, l'architecture du désert, enchantée comme les oasis, magique comme les histoires contées sous la tente, mais que les vents peuvent emporter avec le sable qui lui servit de premier fondement.

Peut-être doit-on reprocher à l'auteur d'*Atala*, d'avoir fait de l'architecture avec l'imagination d'un poète.

*
* *

Lorsque le monde musulman inspiré par le fanatisme des religions nouvelles se rue à l'assaut des nations chrétiennes, il est vaincu par sa conquête. Emerveillé, ahuri, il s'arrête avec une étrange émotion devant une civilisation plus avancée que la sienne. Byzance est pour lui comme un rêve fantastique des mille et une nuits. Des marbres arrachés, des colonnes renversées, des ruines multiples formant sur le sol un gigantesque amoncellement de styles de toutes sortes, il faut faire sortir des mouvements qui glorifieront d'une façon matérielle le triomphe du Coran et proclameront la grandeur du Prophète. Et ces colonnes, et ces marbres, et ces ruines, serviront à donner naissance à l'art mauresque. Ainsi un entrepreneur se construit une maison avec mille matériaux de provenances différentes. Mais les moyens dynamiques manquent, la science fait défaut. Adieu la hardiesse des conceptions grandioses; l'Alhambra n'est qu'une forêt de colonnes, l'arc à cintre, le cintre ondoyant, les arcs à trois cintres viennent varier le demi-cercle des romains et le génie ornement s'étale sur les murs, sur la pierre et le bois dans toute sa splendeur. L'arabesque est à son apogée !

Soudain l'Occident prend sa revanche ; un cri s'élève : « les barbares à la mer ! » un flot de fuyards se précipite des rivages d'Espagne aux rivages les plus rapprochés d'Afrique. Où sont les kalifes orgueilleux ? Qu'est devenu la gloire des fils victorieux de Mahomet ? L'heure de la délivrance a sonné pour l'Europe et, au bord de la Méditerranée, dominant la mer comme l'aire de l'aigle domine l'immensité bleue, le refuge des fugitifs précède la ville des pirates qui sera la blanche Alger.

Là, tous les instincts guerriers de la race se réveillent. C'est la lutte perpétuelle ; les descentes audacieuses chez l'étranger; la capture des navires; la main mise sur les vaincus; la recherche de la richesse et des esclaves. La ville grandit, se peuple, descend de plus en plus vers la mer. Les maisons, tout en conservant leurs allures défensives, s'accommodent davantage aux besoins de luxe de leurs habitants. Déjà elles se divisent en plusieurs catégories; une hiérarchie s'est établie dans cette population ; il y a une distinction de classe très remarquée. Et quand en 1830 les

boulets français menacent la ville, le peuple, la bourgeoisie, les grands, ont leurs maisons bien différentes les unes des autres.



Peut-être bien exagérons-nous en disant que ces maisons sont très différentes les unes des autres. Il n'y a de différence que dans les dimensions et l'ornementation. Le style, autrement, est le même, toujours le même, monotonement le même. Il semblerait qu'après avoir étudié la forme extérieure et intérieure s'adaptant le plus au climat et à la sécurité générale, les créateurs de ces maisons se soient arrêtés à un type unique. La maison mauresque du pauvre n'est qu'une réduction de celle de la bourgeoisie qui n'est elle-même qu'une réduction de celle du riche. Que les escaliers soient de pierre ou de marbre; que les faïences soient de Perse ou de Rhodes; que les boiseries soient ou ne soient pas sculptées, peu importe. Il n'existe de différence que dans le degré de l'ornementation et pas ailleurs.



En une pareille étude, il y a un côté technique auquel on ne peut échapper. Prenons donc une maison mauresque comme exemple et examinons-la dans tous ses détails.

A l'extérieur, un mur blanc, uni, percé de quelques ouvertures grillées. Parfois, la saillie d'un avant-corps ou celle d'un moucharabi rompt dans la construction cette tristesse qui est comme le symbole de la vie arabe. La porte d'entrée, très massive, ornée de longs clous à grosses têtes est aussi un symbole. L'on dirait qu'avec un soin jaloux elle veuille mettre l'obstacle de sa résistance entre l'existence en plein air et la claustration imposée aux femmes par une coutume qui n'a pas changée parce qu'elle repose en l'invariable humeur jalouse des orientaux. Des rosaces larges font un cadre aux boiseries de la porte et paraissent, aux heures indistinctes, des yeux vigilants qui veillent à la sûreté de la maison.

Avec une lenteur faite de méfiance, la lourde porte tourne sur ses gonds, et la *skiffa*, c'est-à-dire le vestibule, se présente aux visiteurs. C'est la pièce de réception pour les étrangers. Là, le maître de la maison vient traiter ses affaires; les visiteurs prennent place sur des bancs de pierre ou de marbre coupés en deux ou trois endroits par le jet des colonnettes gracieuses. Pour aller plus loin, il faut être très proche parent des habitants du lieu, et encore ne peut-on y pénétrer que lors des cérémonies importantes telles que la circoncision d'un enfant, ou un mariage ou une mort. Les Romains la connaissaient cette cour; ils la nommaient *cava œdium* ou *impluvium*. Autrefois, les patriciens y recevaient leurs « clients » et y faisaient à certaines époques de l'année leurs distributions d'aumônes.



MOUCHARABIES ET FENÊTRES MAURESQUES

Comme toit, le ciel bleu ; comme sol, un pavage de marbre ou en carrelage de faïences. Pour atténuer la chaleur, pendant la saison brûlante, un *velum* tenant par des cordes ou des crochets fixés sur les terrasses, pour être étendu plus facilement. A quelle époque remonte cet usage, nul ne le sait, mais lorsque le prophète Isaïe, parlant de la puissance de Dieu, dit : « Il étend les cieux comme une courtine » ; lorsque, d'autre part, saint Luc appelle το μεσον, l'endroit que les Arabes nomment *el oust* (le milieu) et où Jésus-Christ et les apôtres avaient coutume d'instruire le peuple, dans les maisons de Judée, ils démontrent aux archéologues que les Maures n'ont fait qu'emprunter aux primitives populations de la Palestine, les dispositions particulières et jusqu'à l'aménagement de la principale pièce de leur logis.

Cette cour est le centre de tout, le cœur de la maison ; autour d'elle s'étendent quatre galeries donnant accès dans les différentes pièces blanchies à la chaux et toujours beaucoup plus longues que larges : cuisine, salle de bain, buanderie, chambres pour la domesticité féminine. Un premier étage constitué absolument comme l'entresol offre, le long de la galerie supérieure la même disposition de pièces qu'en bas. Seulement, les portes de ces appartements sont généralement plus épaisses, plus ouvragées. Chacun de leurs battants est recouvert de petits panneaux, taillés en biseau et sculptés avec plus ou moins de finesse, selon la fortune du propriétaire de la maison.

Que dire de l'intérieur des chambres ? Sinon que la plupart du temps elles ne comportent qu'une ornementation rudimentaire. Il faut pénétrer dans les intérieurs riches pour trouver ces merveilles de goût qui consistent en des plafonds de bois peint, en des mosaïques de faïence dont l'harmonie des tons charme l'œil des plus délicats. Alors, on peut se rendre compte de la patience qui a présidé à la réalisation de ces rêves artistiques matérialisés par des rosaces d'une admirable

finesse ou par des peintures dorées, rutilantes, d'une incontestable originalité, si elles ne sont pas toujours d'un goût parfait.

Mais c'est moins là dedans que dans l'ossature, dans la carcasse même de la maison que réside l'élégance du style mauresque. Il est impossible de tirer un meilleur parti de ces colonnes en pierre, en marbre, qui soutiennent si légèrement les arcades en fer à cheval. Tantôt, la cannelure torse se glisse comme une couleuvre, jusqu'au chapiteau; tantôt, c'est un faisceau de trois colonnettes qui masquent par leur gracilité particulière l'effort commun qu'elles ont à faire pour supporter les charges les plus lourdes. On retrouve dans cette architectonique spéciale les souvenirs mêlés de civilisations bien différentes, depuis l'ordre égyptien, persan, indou, jusqu'à l'ionique, au corinthien, au byzantin, voire même au roman.

Une des curiosités de la maison mauresque quelle qu'elle soit, est la balustrade qui relie au premier étage les colonnes soutenant les galeries.

Ces balustrades, d'une hauteur de un mètre à un mètre vingt-cinq, forment une des ornementations de la maison auxquelles les Arabes attachaient le plus d'importance. Aussi ont-ils employé là toute leur patience et leur extrême délicatesse de travail; les panneaux sont découpés minutieusement et l'on dirait de loin une dentelle de bois; lorsqu'ils ne sont pas à jour, le talent du sculpteur s'est appliqué à les orner de fleurs, de symboles, de fruits, de rosaces; d'en faire un fouillis inextricable d'arabesques qui étonnent et qui charment. Enfin, en un certain nombre de demeures, la balustrade est décorée de simples colonnettes; mais elles sont la plupart du temps d'un tour exquis qui contribue à ajouter beaucoup à la légèreté apparente de l'édifice. Il est très rare de trouver encore l'emploi de la maçonnerie dans les balustrades. Cela n'existe que chez certaines constructions très anciennes, fort massives et rappelant par leurs formes cubiques les habitations de Mésopotamie.

Encore, ces balustrades en maçonnerie, sont-elles déchiquetées en triangles ou en trèfles et démontrent-elles, malgré leur simplicité, une certaine préoccupation artistique chez ceux qui les ont élevées.

Vestibule, cour intérieure, colonnes et chapiteaux, galeries, portes, fenêtres grillées, moucharabis, voilà toute la maison mauresque intérieure; la maison mauresque extérieure, l'endroit où l'on vit véritablement, c'est la terrasse. Peut-être est-ce à cette cause, qu'il faut imputer le peu d'importance que les Arabes attachent à l'ameublement des appartements, alors qu'ils ont à leur disposition la grande liberté de l'espace au soleil ou à la fraîcheur, sous le ciel clair, limpide ou sous l'éblouissante clarté des constellations.

En montant sur une de ces terrasses des hauteurs de la Casbah, on peut jouir de l'un des coups d'œil les plus pittoresques de la Blanche Alger. Le soleil décline à l'horizon; c'est l'heure où la brise de la mer passe comme un souffle

d'éventail sur la ville et rafraîchit l'atmosphère lourde. Dans les rues, presque personne et la masse des maisons blanches, sans issues et sans bruits, apparaît comme une gigantesque nécropole. Mais soudain, de la hauteur où vous dominez tout, voici que vous avez comme une vision de fourmillement d'êtres, comme un éblouissement de couleurs vives. Et, sur toutes les terrasses qui, à vos pieds, descendent la colline comme si elles couraient vers le rivage, vous voyez flotter des voiles blancs, gambader des enfants, s'agiter des femmes. Aussi loin que s'étende votre regard, c'est le même spectacle inoubliable, d'une population vivant pour ainsi dire dans l'air.



VESTIBULE DU CONSEIL GÉNÉRAL

On revit alors par la pensée la primitive existence de ce peuple de pirates, constamment préoccupé de ce qui se passait en mer et ayant comme éternel poste de vigie la terrasse à côté de laquelle s'élevait ordinairement un pavillon pour y travailler à l'abri de l'air et voir, sans être vu. C'est de ce poste, que l'on signalait jadis l'apparition des barques de corsaires revenant chargées de butin. C'est sur ces terrasses que se réunissaient les femmes pour attendre dans l'anxiété de toutes les surprises, le retour des chefs audacieux partis à la conquête d'esclaves chrétiens. Bien des fois, bien des fois, les *youyous* joyeux ont résonné là, saluant de leur stridente musique, le débarquement des captifs.



Et, sous la langueur du jour mou-

rant, combien de belles filles espagnoles tombées au pouvoir du vainqueur, ont adressé de cette terrasse leur adieu au pays aimé qu'elles ne devaient plus revoir !

*
* *

Voilà, dans ses détails généraux, la maison mauresque telle qu'elle fut autrefois ; telle que nous la retrouvons aujourd'hui. Et si, au commencement de notre travail, nous réclamions l'indulgence pour le style de notre siècle utilitaire, c'est parce que nous savions que nous aurions besoin de faire ressortir par la suite, combien cette architecture mauresque ne s'est inspirée elle-même, que des nécessités d'existence. Les ventilateurs, les appartements oblongs ouverts sur une cour intérieure, les galeries, les fontaines, les portiques, le velarium, tout cela est combiné pour atténuer autant que possible les ardeurs d'un climat torride. De même que les prescriptions religieuses de Mahomet sont principalement des lois d'hygiène ; de même, pourrait-on dire avec justesse, que les régles de l'architectonique arabe sont la résultante d'une série d'observations sanitaires.

Et, la preuve de ce que nous avançons, c'est que, si l'architecture mauresque existe, en revanche, nous ne pouvons pas trouver un architecte arabe. Aucune de ces maisons n'a été construite d'après un plan dessiné d'avance ; nulle part, malgré les recherches les plus minutieuses, on n'est parvenu à mettre la main sur un document écrit. D'ailleurs, l'homme qui a le plus étudié cette question, Shaw, le déclare lui-même : « De tous les arts, celui que les Maures entendent le mieux, c'est l'architecture. La chose à laquelle ils regardent le plus dans leurs bâtiments, c'est la commodité d'être logés au large : cependant, leur *mâellum* — c'est le nom qu'on donne à ceux qui font profession d'architecture — sont considérés comme des espèces d'artisans, non comme des gens qui exercent une science et un art libéral. »

Pour le savant écrivain, la maison mauresque n'est, au fond, que la maison antique du vieux Midi et du vieil Orient, ne portant que dans l'arc en fer à cheval, cintré en tiers-point, l'empreinte de sa nationalité. Contraire à la maison européenne du Nord, elle ne peut jamais être trop laide, trop pauvre, trop informe au dehors et trop délicieuse au dedans. Quant aux forêts de porte à faux soutenant souvent les renflements des vieilles maisons et leurs saillies extérieures, elles étaient pratiquées en France dans nos villes des XIVe et XVe siècles.

Donc, pas d'architectes, pas de plans, mais simplement l'intervention de ce que nous appellerions aujourd'hui un entrepreneur de maçonnerie.

L'Arabe qui se faisait construire une maison, s'occupait peu de l'harmonie générale. Sachant d'avance que la forme restait invariable, il commandait, selon son caprice, un escalier semblable à celui qu'il avait vu chez un ami ; une balustrade identique à une autre remarquée ailleurs et qui l'avait séduit par ses



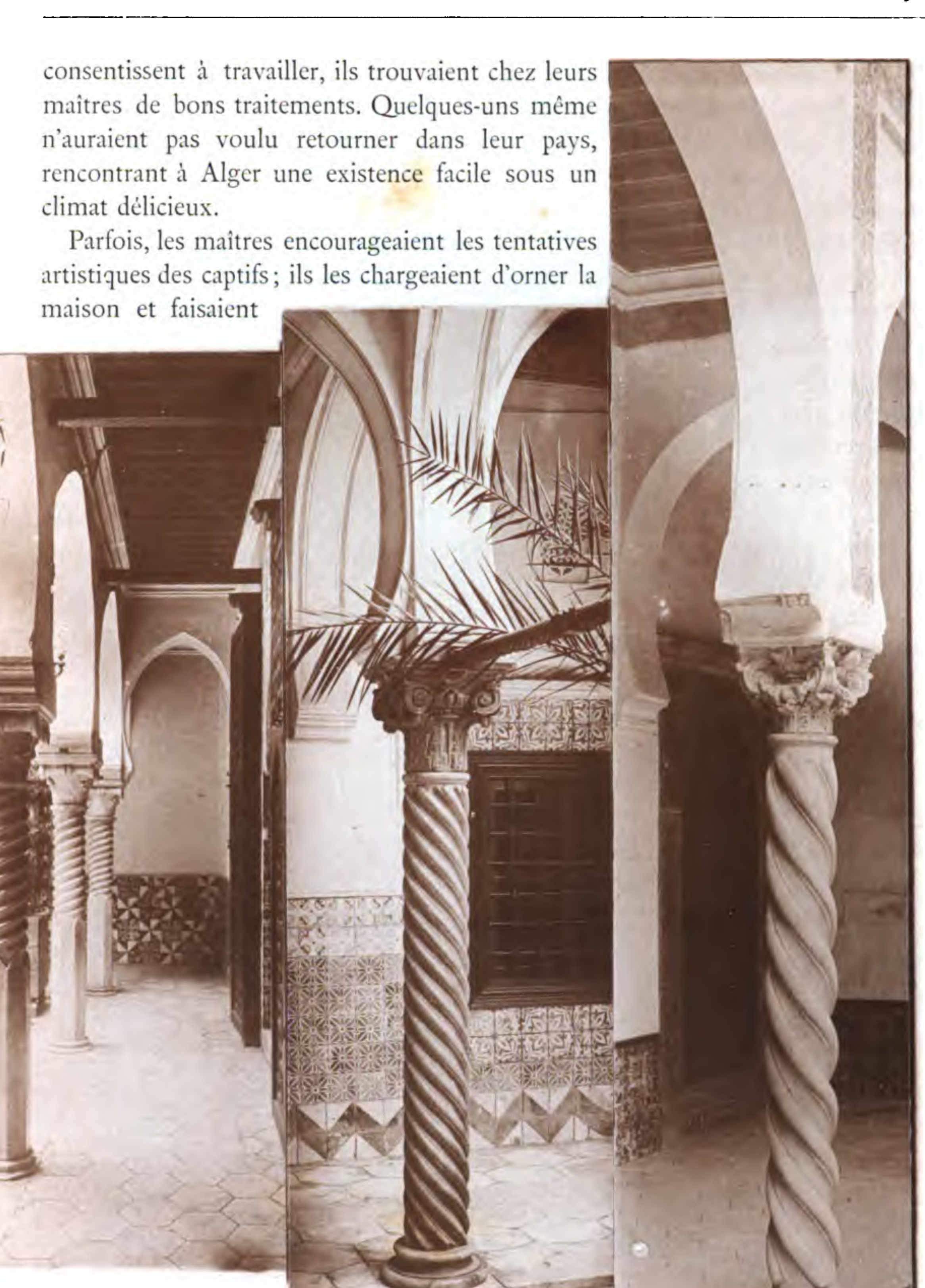
proportions ou par son dessin. De sorte que nous retrouvons dans les détails de toute habitation mauresque, un peu de ce beau désordre qu'on dit être souvent un effet de l'art.

Ce qui a contribué aussi à empêcher de s'affiner le goût de ce peuple dont la paresse seule surpassa l'intelligence, c'est qu'au lieu de s'instruire lentement par une longue initiation à la science architecturale, il fit construire des maisons par ses esclaves européens. Car, il faut bien le dire, pendant trois cents ans cette race puissante de malfaiteurs, ne connut d'autre occupation que la chasse à l'or et à l'homme. Ce furent les Européens captifs qui travaillèrent; ce furent des Espagnols, des Italiens, des Français qui élevèrent les monuments religieux, les palais, les maisons ; qui tracèrent aux portes de la ville ces jardins délicieux où allait se reposer la puissance de leurs maîtres.

Il y aurait pourtant injustice à montrer sous un jour plus triste qu'il ne l'était en réalité, le sort de ces esclaves. La plupart du temps, et pourvu qu'ils

consentissent à travailler, ils trouvaient chez leurs maîtres de bons traitements. Quelques-uns même n'auraient pas voulu retourner dans leur pays, rencontrant à Alger une existence facile sous un climat délicieux.

Parfois, les maîtres encourageaient les tentatives artistiques des captifs; ils les chargeaient d'orner la maison et faisaient



appel à leur imagination pour la décoration des édifices. Et alors, sur la pierre, ou le marbre ou le

bois, l'ouvrier européen traçait comme un souvenir de son pays; ce qui fait que l'archéologue, aujourd'hui, est parfois étonné de trouver les trois fleurs de lys de France ou quelque blason héraldique de ville italienne, dans l'intérieur d'une ancienne maison mauresque.

La véritable caractéristique de l'art architectural dont nous nous occupons, c'est l'emploi immodéré de la faïence, par les Arabes. Carrelages, mosaïques, encadrements, pour tout cela et pour bien des choses encore, c'est uniquement de la faïence dont on se sert. Mais il est rare maintenant de trouver dans cette éblouissante profusion de céramique quelque pièce véritablement intéressante. A part un nombre fort restreint de faïences persanes d'une finesse exquise de tons et d'une perfection rare de dessin, tout ce qui a été employé pour l'ornementation de la maison mauresque, provient d'Italie, de Rhodes, de Majorque, de l'île de Chypre, d'Espagne, du Maroc et de Hollande. Dans l'ensemble des couleurs, c'est le jaune et le vert qui prédominent avec une fâcheuse insistance. Pourtant, en ce concert de nuances, la céramique hollandaise vient atténuer un peu par le bon goût de sa composition, l'éclat grossier des produits du Maroc ou de Rhodes et l'on peut voir encore, dans des maisons que le vandalisme actuel a respectées, quelques-uns de ces délicieux spécimens qui firent, pendant deux siècles, la renommée du Delft.

Avec la faïence, ce qui contribue le plus à l'ornementation des maisons, est le parti que les Arabes ont su tirer des découpures de plâtre. Ces dentelles tamisent à travers des vitraux de toutes nuances, une clarté qui serait bien fatigante sans cela. En certains logis somptueux, les plafonds ne sont que festons, que dessins, qu'arabesques, que reliefs en plâtre. Tous les caprices de la fantaisie, toute l'originalité de cet art incomparable, fait de patience et d'ingéniosité se manifestent victorieusement. On retrouve dans ces chefs-d'œuvre le tempérament de ce peuple étrange, sensuel, voluptueux, délicat mais efféminé. Entre les lignes sévères, froides de l'architecture européenne et l'inextricable fouillis de ces décorations faites beaucoup plus pour charmer l'œil que la pensée, l'imagination que la raison, il y a toute la différence de l'Occident à l'Orient, de la réalité à la fiction.

*
* *

Assez rares sont à Alger les maisons mauresques qui ont conservé la richesse de leurs faïences primitives, de leurs boiseries anciennes, de leurs découpures de plâtre intactes.

Les murs intérieurs de l'Archevêché et les plafonds de certaines salles sont de pures merveilles; le Palais d'hiver du Gouverneur, l'Hôtel du premier Président à la Cour d'appel mériteraient d'occuper les premières places dans ces spécimens



Salon de la Villa Mustapha-Raïs

bien conservés de l'art arabe à Alger, mais nul monument ne peut rivaliser comme harmonie à la Bibliothèque-Musée.

Le palais qu'occupe aujourd'hui cette Bibliothèque-Musée n'a guère cent ans d'existence. Il fut bâti à la fin du siècle dernier par le khaznadji Baba-Mustapha qui devint plus tard dey d'Alger (de 1798 à 1805). Mustapha avait d'abord été charbonnier, puis balayeur de la porte de l'Oukil-el-Hadj. Il devait sa fortune au juif Vaphtali-Busnach, qui, d'accord avec son coreligionnaire Joseph Bacri, gouvernait alors la Régence. Comme khaznadji et comme dey, Mustapha ne fut que l'homme de paille des deux associés israélites. Aussi fut-il renversé par une furieuse émeute antisémite, au cours de laquelle plus de cinquante juifs furent égorgés. Peureux, ignorant, brutal, d'une cupidité excessive, et d'une étrangeté d'esprit qui touchait à la folie, le premier propriétaire de la Bibliothèque-Musée



PORTE MAURESQUE A L'ARCHEVÊCHÉ

est certainement une des figures les plus antipathiques de l'ancien Alger.

Il ne semble pas qu'on doive attribuer à Mustapha la construction de tous les bâtiments qui constituent le Palais de la rue de l'Etat-Major. La cour centrale

et les salles qui en occupent les quatre côtés, ainsi que le grand vestibule qui y donne accès, voilà sans doute ce qu'il faut rapporter au khaznadji. Quant aux multiples petites pièces disposées autour des cours secondaires, ce sont des maisons plus anciennes, simplement acquises par Mustapha et raccordées tant bien que mal aux nouvelles bâtisses. Ainsi s'expliquent les dispositions bizarres de cette partie de l'édifice, les couloirs tortueux qui la distribuent, les degrés inattendus qui en font un véritable casse-cou.

Telle qu'elle est, sans offrir aucune curiosité particulière, aucune rareté archéologique ou artistique, la Bibliothèque-Musée, par ses dimensions et la bonne conservation de presque tous ses arrangements primitifs, constitue comme nous le disions, un des meilleurs types de maison mauresque actuellement subsistant à Alger.

*
* *

Et dire que ces spécimens si intéressants d'une civilisation passée ont été cédés à vil prix aux premiers occupants ! Dire que pour quelques sacs de café ou une somme ridiculement petite, on a pu, à l'heure de la conquête, devenir les propriétaires de ces palais de marbre, qui semblent des décors créés pour l'évocation des souvenirs les plus poétiques ! A la prise d'Alger des spéculateurs juifs ou grecs persuadèrent aux riches Arabes possesseurs de ces superbes maisons que tout était perdu pour eux ; que jamais le gouvernement français ne tolérerait leur présence dans la ville vaincue. A ces exilés, on faisait parvenir les nouvelles les plus pessimistes grossies encore par l'éloignement. De sorte que tel ou tel ancien riche propriétaire d'Alger vendait ses biens pour trente ou quarante sacs de café et se considérait encore comme très heureux de n'avoir pas perdu tout ce qu'il possédait comme biens immobiliers. Il est juste d'ajouter que la plupart de ces personnages ne faisaient que restituer un peu, — et en des mains peu recommandables, — ce qu'ils avaient acquis de façon souvent moins recommandable encore.

Depuis lors, c'est-à-dire après soixante-trois ans de conquête, il n'y a pas à Alger un seul indigène qui se soit fait construire une maison mauresque. On dirait que l'Arabe attache à cette question comme à tant d'autres, une question de fatalisme. Sur cette terre qui n'est plus sienne, il n'élèvera plus ses colonnes et ses arcades ; il n'enfantera plus les prodiges de petits travaux artistiques où ses aïeux excellaient.

En revanche, la recherche du pittoresque, le désir d'avoir en ce pays d'Afrique une maison qui eut du caractère, ont poussé un certain nombre de Français et d'Anglais, à faire bâtir de jolies villas dans le style mauresque. Certes, au point de vue de l'élégance de la forme, on ne peut qu'applaudir à de pareils efforts qui ont fait de Mustapha et de Saint-Eugène de ravissantes campagnes, avec un je ne sais quoi de Neuilly, d'Auteuil ou de Passy conquis par des Maures. Mais, si nous



Galerie du Chateau d'Hydra

envisageons une autre question plus banale, plus terre-à-terre -- il nous faut avouer que la maison telle que les Arabes la comprenaient avant la conquête n'est pas faite pour plaire à notre tempérament et qu'elle ne convient pas plus à nos mœurs et à nos habitudes, qu'au régime d'hygiène auquel la race et l'atavisme nous prédisposent.

L'Arabe, avec son burnous qui ne le quitte jamais, son éternelle chéchia, son capuchon ou le voile qui lui protège le cou, peut s'exposer sans danger aux terribles courants-d'air des maisons mauresques. Pour nous autres, c'est absolument différent. Et si, d'autre part, nous nous imposons cette claustration à laquelle sont habitués les indigènes, nous souffrons du manque d'air et nous nous trouvons dans la triste situation d'avoir à choisir entre deux excès également nuisibles. Sans être de l'avis intransigeant de quelques médecins qui estiment que la maison mauresque engendre toujours des rhumatismes chez les européens, nous ne saurions engager nos compatriotes délicats à s'exposer à de dangereux refroidissements pas plus que nous ne conseillerions à un phtisique de vivre dans une cave.

Quant à la question d'aménagement, elle est tout aussi sérieuse. Nous avons l'habitude de nos chaises, de nos fauteuils, de nos canapés, de nos tables et pour la plupart, la posture de l'Arabe qui reste des heures entières accroupi sur ses jambes, ne serait pas tenable dix minutes durant. Et alors, nous en arrivons fatalement à posséder des maisons mauresques meublées d'une salle à manger Henri II, d'un salon Louis XV ou d'une chambre à coucher Premier-Empire. Ceci alors devient grave ; c'est un manque de respect à toutes les lois artistiques et mieux vaut cent fois, pour satisfaire à tous nos besoins de luxe ou de confortable, construire pour notre usage particulier, des maisons sur un plan mieux conçu selon nos coutumes. « Que les marches des escaliers soient moins hautes, » demanderaient des jambes si elles pouvaient parler ; « que les portes soient plus hautes, » diraient les chapeaux d'hommes, s'il leur était donné, d'exprimer leurs craintes avant l'écrasement final.

*
* *

Que l'on ne s'imagine pas, cependant, que nous voulions dire du mal de l'art mauresque et intenter à ses créateurs un procès d'autant plus ridicule qu'il serait plus rétrospectif. Notre avis est que non seulement il faut conserver comme des spécimens d'une valeur incalculable ces jolies constructions qui font d'Alger une ville unique en son genre, mais encore, qu'il nous faut tirer parti de cette architecture élégante et emprunter aux Arabes tout ce qu'ils avaient de bon.

Il est certain, par exemple, que l'application des faïences murales s'impose pour remplacer dans les pays chauds les draperies ou les tentures ; de même, les découpures de plâtre pour les murs et les plafonds ; de même encore le badigeon-



nage à la chaux qui est la suprême ressource contre l'envahissement, le pullulement des insectes pendant la saison estivale.

Pour la décoration des façades de maisons, les carrés de faïences, la mosaïque, viennent agréablement rompre la monotonie de la pierre qui jaunit avec l'âge et se recouvre de taches, alors qu'au contraire la faïence prend, en vieillissant, des tons d'une agréable finesse. Du reste, en Italie, en Espagne, et même en France, actuellement, les architectes tiennent compte de cette décoration artistique qui, on doit le dire, ne cadre pas toujours avec le style de la construction.

Il est, en tous cas, quelque chose de facilement applicable à toute maison et qui plaît à nos conditions d'hygiène : C'est le *moucharabi*. En le prenant comme type et en lui faisant subir quelques modifications dans les dimensions, on peut facilement agrandir, grâce à lui, une demeure modeste, créer de véritables *buen retiro* pour la plus grande satisfaction des yeux et des poumons.

Combien déjà, aux environs de Paris, de petites salles à manger ou de fumoirs inspirés du moucharabi ?



FAÏENCES MURALES

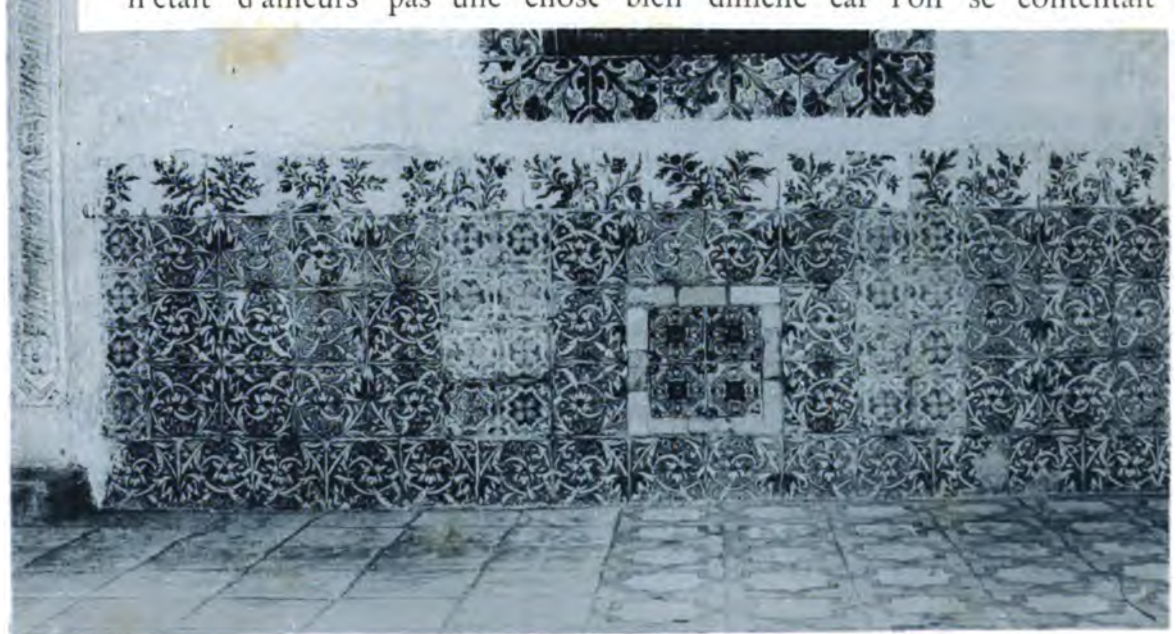
On ne pourrait, dans une étude sur la *Maison Mauresque*, passer sous silence les inscriptions religieuses qui ornent souvent les murs, ni oublier la main d'Allah qui, placée sur la façade de la demeure ou à l'entrée d'une pièce, appelle sur les habitants et sur leurs hôtes, la protection divine.





Presque toujours le travail d'exécution de cette main d'Allah est exécuté grossièrement et l'on trouve difficilement à Alger d'anciennes constructions pour lesquelles on se soit donné la peine de sculpter sur le marbre ou de tailler dans la pierre, le bienheureux emblème.

De même que de nos jours, lorsqu'un édifice est terminé, les ouvriers d'Europe ont l'habitude d'en décorer le faîte de quelques drapeaux ; de même il semble que lorsque les ouvriers arabes avaient terminé leurs bâtiments ils y appliquaient la main d'Allah comme le sceau final. Ce n'était d'ailleurs pas une chose bien difficile car l'on se contentait



d'appliquer une main sur la chaux fraîche ou bien on se livrait à un travail rudimentaire de moulage quand on voulait avoir l'ornement en relief.

Pour les inscriptions de versets du Coran, on se donnait beaucoup plus de mal et là, se retrouvait une fois de plus la qualité de délicatesse du goût arabe.

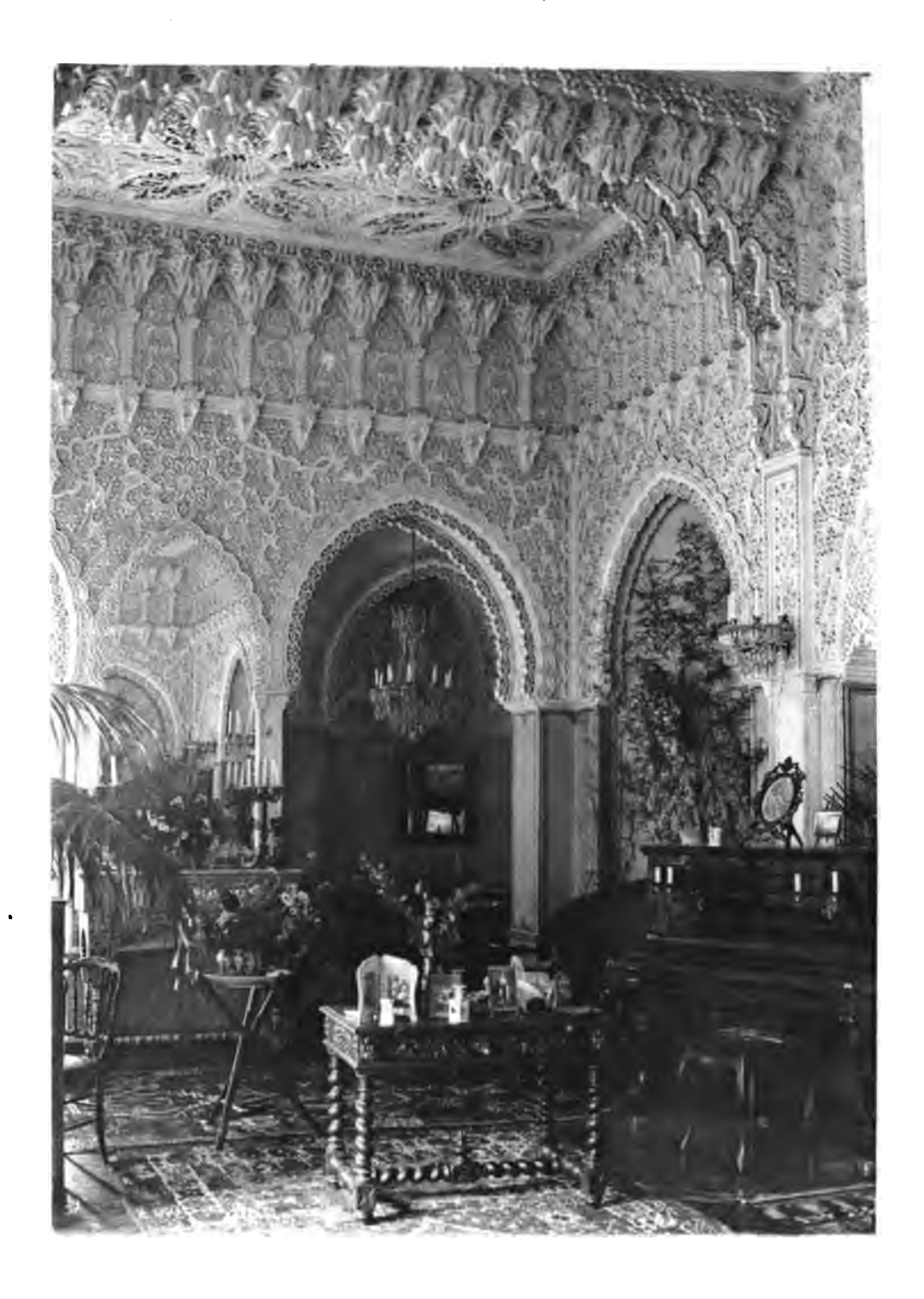
Puisque la représentation des êtres animés était interdite aux fils de Mahomet, ils furent bien obligés, comme nous l'avons dit déjà, de décorer leurs édifices d'ornements tantôt peints tantôt sculptés, assez souvent même sculptés et peints à la fois, représentant un capricieux assemblage de fleurs, de fruits, de feuillages et de rinceaux. Puis, ils mêlérent à ces objets traités avec la plus grande fantaisie, des devises écrites avec les caractères élégament contournés de leur alphabet. C'est ainsi que nous trouvons non seulement dans les mosquées mais encore dans quelques riches maisons particulières de ces inscriptions que l'œil exercé prend tout d'abord pour une simple fantaisie linéaire, vide de tout sens et remarquable seulement par la finesse de l'exécution.

Quelle est l'origine de ce genre d'ornementation ? et puisque jusqu'à présent nous avons démontré que l'art arabe n'avait fait qu'emprunter et transformer, devrons nous au moins lui rendre cette justice d'avoir créé l'Arabesque ? Eh bien non ; ce ne sont pas les maures qui ont eu la priorité de cette invention. Sans avoir recours à des auteurs anciens, très compétents en la matière, tels que Strabon, Hérodote ou Arrien, on sait que depuis des siècles, les Indiens fabriquaient des toiles sur lesquelles étaient peintes au moyen de couleurs d'une fraîcheur inaltérable, des fleurs, des animaux, des ornements variés.

Ces étoffes se vendaient en Egypte et en Grèce, longtemps avant que la conquête d'Alexandre eut procuré quelques notions sur l'art de les fabriquer. Les Ptolémées établirent à Alexandrie des manufactures, où des ouvriers adroits, guidés par des artistes grecs, firent à l'imitation des Indiens, des tissus représentant des monstres de toutes espèces, des tortues volantes, des dragons, des chimères, etc. Dans leurs tableaux, les Arabes imitèrent ces monstres auxquels ils donnèrent petit à petit les apparences d'animaux de leur pays tels que des lions ou des serpents. Ensuite, ils s'inspirèrent des « fioritures » qui servaient d'encadrement aux dessins primitifs d'Egypte ou de l'Inde pour présenter sous la forme si décorative que l'on sait, les versets les plus répandus de leur Livre Saint.



Plusieurs autres détails qui ne sont d'ailleurs que d'un intérêt très relatif, nous restent à signaler dans la maison mauresque quelle qu'elle soit, riche ou pauvre, grande ou petite : ce sont les marteaux de portes et les cheminées. Neuf fois sur dix, ces marteaux n'étaient que de simples battants de fer terminés par une boule; parfois aussi ils étaient constitués par quelque petite pièce métallique



Plafond Style Mauresque

provenant d'un bateau européen capturé. Enfin, quelques propriétaires avaient réalisé des désirs plus artistiques, en faisant forger des marteaux d'une forme plus étudiée ou en se servant d'épaisses plaques de cuivre ouvragées, fort dentelées et ressemblant soit à un croissant soit à une très large feuille de trèfle. Par la suite, on s'appliqua davantage encore à rendre gracieux cet objet d'utilité et à en faire aussi une chose d'ornement. Alors quelques pièces remarquables apparurent sur les portes des maisons mais elles furent très rares. Il n'est pas plus dans le tempérament arabe que dans le tempérament des autres races sémitiques, de donner extérieurement des preuves de richesse.

Quant aux cheminées, chacun sait que leur usage pour chauffer la maison était inconnu (ce qui, soit dit entre parenthèses, devrait forcer les habitants européens de maisons mauresques, soucieux de conserver aux lieux toute la pureté de leur caractère, de ne pas faire de feu en hiver). La cheminée ne servait donc qu'aux cuisines ; c'est dire qu'on en faisait un usage très modéré, étant donnée la légendaire sobriété des races orientales. Comme c'était presque une chose de luxe, les constructeurs avaient cherché à en tirer le parti le plus élégant possible. Ils avaient placé à chaque angle de la terrasse des conduits qui se terminaient par une série de bouches ouvertes de côté. Sur ces bouches, des pyramidions faïencés et bien ornés, ajoutaient une certaine grâce à l'aspect général de la maison. Parfois même, ces pyramidions, en prenant des dimensions exagérées, présentaient je ne sais quelle apparence monumentale des constructions très ordinaires. De même, en France ou en Angleterre, telle ou telle maisonnette de parvenu, flanquée de fausses tourelles, a des prétentions à apparaître comme un petit château.

*
* *

Ce n'est pas dans un ouvrage du genre de celui-ci que l'on doive s'attendre à rencontrer des aperçus techniques ou savants, à propos d'un sujet pareil. Dans l'énumération de ces petits détails architecturaux, il ne faut pas que le lecteur puisse trouver autre chose qu'une série d'impressions que chacun peut éprouver, ou de constatations que chacun peut faire. Il serait nécessaire autrement, que l'écrivain fut à la fois archéologue, architecte, peintre, sculpteur et céramiste. Et s'il est facile d'exposer aux yeux ces merveilles de l'art arabe ; de reproduire par la description comme par l'illustration, ces admirables faïences murales auxquelles la patine du temps a ajouté son charme, il serait peut-être bien téméraire de vouloir donner un avis précis sur l'origine de ces faïences, alors que les spécialistes discutent encore et que, bien entendu, ils n'arriveront jamais à s'entendre.

Quelques-uns, fanatiques de l'Orient, prétendent que les Arabes furent les

premiers à découvrir les faïenees à reflets métalliques et qu'ils eurent une grande influence sur l'école allemande du XVIe siècle.

C'est là, presque certainement une erreur qu'il faut relever, en faisant appel

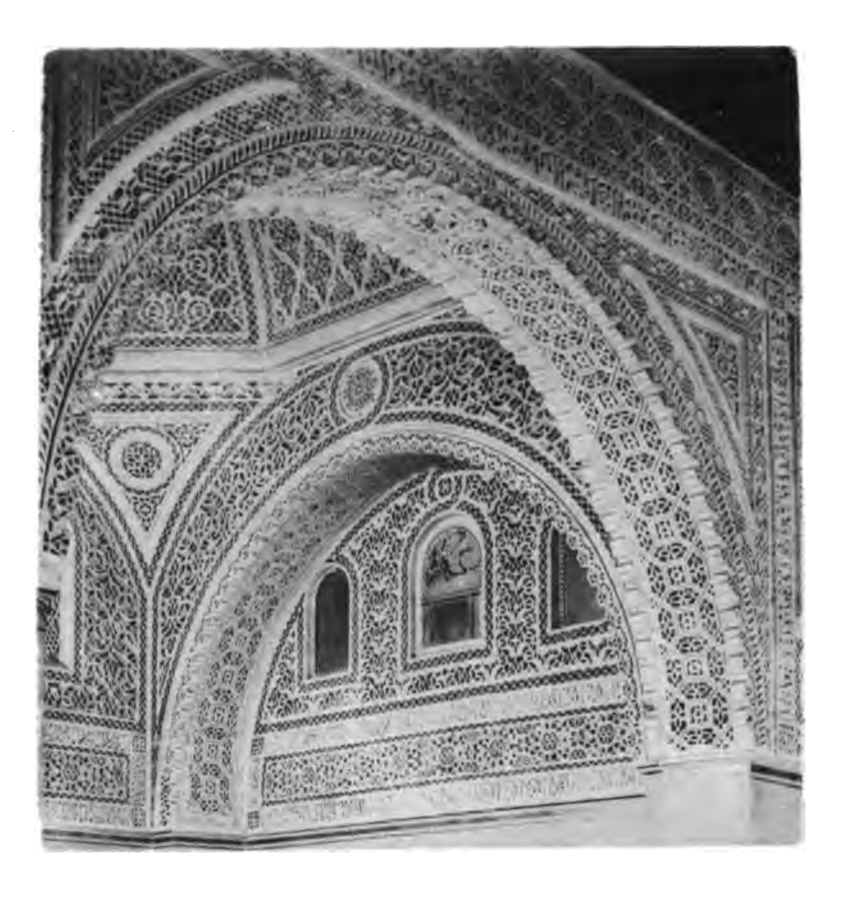


au jugement de l'homme qui connaît le plus cette question, M. A. Demmin.

Ces faïences musulmanes, à reflets métalliques, doivent être classées parmi les productions d'origine non européenne, et n'ont exercé aucune influence sur la fabrication européenne. Les poteries *sicilio-arabes*, fabriquées par les Arabes en Sicile sous les dynasties aglabites et fatimites, depuis l'invasion de 827, jusqu'à leur expulsion en 1090 par Roger le Normand, qui prit le titre de grand-comte de Sicile, ont rarement dépassé à ces époques les circonscriptions locales où l'absence des relations du commerce et des communications leur devait assigner une action restreinte. Il en est de même pour les poteries *hispano-mauresques* qui ne datent que de 1200 à 1609, époque ou les Maures furent bannis de l'Espagne. Lourdes de formes, disgracieuses et sans variations, elles n'ont pu servir de modèles aux céramistes d'Europe. En rapprochant les dates on voit que les potiers allemands des mêmes époques étaient déjà bien plus avancés dans l'art céramique.

Le reflet métallique a été atteint aussi bien tout d'abord par les Allemands, qu'après eux, par leurs disciples les Hollandais. L'Italie l'aura imité cependant des Sicilio-Arabes. C'est un vernis composé de sels et d'arsenic, appliqué à tout petit feu, comme la dorure de nos jours. Le cuivre ne peut pas servir, il tourne au vert ou se brûle.

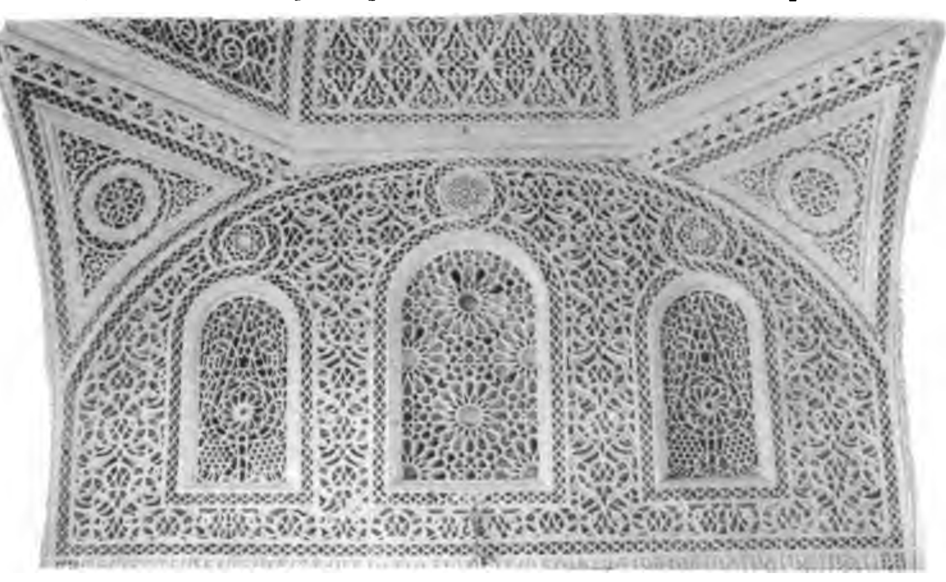
Maintenant que nous avons reconstitué la maison mauresque dans toutes ses



parties, il faudrait donner une idée de l'existence que les Arabes y menaient. Mais en y réfléchissant davantage on se demande à quoi bon ?

Depuis l'époque éloignée de la conquête rien ne s'est modifié dans les mœurs et les usages intimes de ce peuple immuable. Les scènes qui se déroulent aujourd'hui dans ces intérieurs si bien gardés, sont les mêmes que celles qui s'y passèrent jadis. Pour les grands et les puissants seuls, il y a eu un *autrefois* qui n'est pas semblable à l'*à présent*. Mais, grands et puissants, que sont-ils devenus eux-mêmes ?

Quand la rébellion montait jusqu'au Palais du Dey, quand l'intrigue et la conspiration suscitaient la révolte, quand on étranglait ou qu'on empoisonnait dans son palais le chef qu'une faction de mécontents voulait remplacer, quand le sang coulait, alors la maison prenait son aspect que nous ne lui retrouverons plus jamais. Avec ses murs sans ouvertures, ses terrasses du haut desquelles on pouvait prévoir l'ennemi, elle ressemblait à une de ces petites forteresses féodales, menaçante, ayant des apparences de bête mauvaise. Au logis, dit le proverbe, on reconnaît le maî-



tre. Il fallait à cette population qui pouvait avoir tout à craindre, des habitations de ce genre.

*
* *

Plus tard, quand avec la richesse, le goût du luxe se fut implanté à Alger, les deys et leurs ministres et leurs amis se trouvèrent à l'étroit dans la ville. Aux portes mêmes, sur des coteaux ombragés et charmants, des sites merveilleux s'offraient à eux. Là, c'était le repos sous les grands arbres, la vue splendide, le calme, la retraite et parfois aussi le refuge aux jours de tempête populaire. On commença donc à élever aux alentours d'Alger ces maisons de campagne dont quelques-unes font encore à cette heure l'admiration de tous les artistes qui les visitent.

Bien entendu, le caractère général de l'architecture ne fut modifié en rien mais déjà, ces villas « prenaient de l'air », pour nous servir d'une expression vulgaire qui rend bien notre pensée. Les cours intérieures s'étendaient sur de plus vastes espaces, les baies s'ouvraient plus larges et de toutes parts, le souffle de la brise apportait le parfum des orangers en fleurs ou les senteurs violentes du jasmin.

Qui dira l'indéfinissable poésie de ces propriétés où semble s'être concentré tout ce qui fait le propre de l'existence d'un riche arabe ? Il faudrait se reporter aux légendes fabuleuses des *Mille et une nuits*, à ces poëmes vhédiques où l'on trouve des fleurs qui sont des oiseaux, des femmes qui sont des essences, des arbres qui parlent ou des ruisseaux qui versent des larmes de diamants.

Et ce qui contribue à rendre plus vif encore l'enchantement de ces lieux, c'est que rien à l'extérieur ne donne une idée des surprises qui vous attendent à l'intérieur.

La villa juchée sur une hauteur dont l'œil mesure mal l'élévation ou la distance, apparaît au loin comme un cube blanc dans les cyprès ; une sorte de gigantesque dé à jouer sur un immense tapis vert de haute laine. En se rapprochant on perçoit les détails de la structure mais rien, même de tout près, n'indique une préoccupation d'art, d'élégance ou simplement une preuve de bon goût.

Franchissez le seuil, traversez les yeux fermés, le vestibule ; montez, sans rien voir, jusque sur l'une des terrasses de la maison et, rendu là, laissez votre regard s'égarer sur la mer immense, moirée et coupée au lointain d'une ligne violette qui la sépare nettement du ciel. En haut comme en bas, c'est l'infini devant lequel l'imagination ouvre ses ailes. Les idées se heurtent d'abord confuses, puis lentement un assoupissement particulier vous gagne, pendant lequel votre cœur bat plus vite, votre sang circule plus chaud dans les veines, vos narines s'entr'ouvrent comme pour humer les senteurs délicieuses qui passent, vos oreilles perçoivent comme le murmure indistinct d'une harmonie étrange. O l'enviable béatitude des races contemplatives !



ALGER - COUR DU « BARDO »

Mais au moindre mouvement que vous faites, voilà le paysage qui change. A droite, les hautes montagnes de Kabylie, s'étageant en plans successifs, allant se perdre dans les nuages et prenant au coucher du soleil des tons phosphorescents. A gauche, Alger escaladant la colline; Alger, semblable à une des anciennes forteresses inexpugnables, dont la base est baignée par la vague et dont les créneaux des tours portent leur défi jusqu'au ciel.

Aucun bruit! la villa sommeille ainsi qu'un fellah saturé de kif; le jour baisse brusquement et avant que ne s'allument là-bas les mille becs de gaz de la ville, vous vous plongez en la vision des choses passées, vous ressuscitez brusquement les souvenirs défunts.

C'était il y a cent ans, la demeure d'un chef puissant, cette villa à laquelle le temps n'a rien enlevé de son caractère primitif.

En cette cour carrée, antichambre de la demeure seigneurale, les gardes ont usé de leurs sandales le marbre d'une étincelante blancheur.

Ici, c'est peut-être l'endroit où la justice du maître s'est affirmée dans l'éclair du sabre qui tranche la tête d'un rebelle.

Là, c'est la salle majestueuse, pleine encore d'un vague mystère; la salle où dans la splendeur de la puissance rehaussée encore de la splendeur du décor et du costume, le premier ministre du dey d'Alger voyait les fronts se courber devant lui et les mains s'élever suppliantes, implorant soit le pardon, soit la protection.

La vision s'accentue.

Est-ce le vent qui passe dans les branches des vieux



caroubiers ? Est-ce le chuchottement des esclaves nouvellement capturés, enfermés ainsi qu'un trésor en les salles étroites, basses, froides comme des tombes, obscures comme elles ? Est-ce un chœur d'oiseau qui résonne au faîte du grand eucalyptus, est-ce un chœur de femmes qui célèbrent la joie et chantent l'amour, tandis que Lui, le Maître, le Tout-Puissant, bercé mollement par la musique, suit dans la fumée bleuâtre des parfums ses rêves d'ambition et de gloire ?

Combien de fois sont-elles venues s'asseoir sur cette terrasse, les belles Mauresques, honneur du sérail du ministre ? Sur les larges tapis d'Orient que les caravanes ont été chercher bien loin, bien loin, leurs corps se sont étendus. Délassements voluptueux ! pauses extatiques ! ondulations félines ! indéfinissables langueurs ! charmes natifs des filles du salut au cou desquelles le collier de corail fait une tache de sang vermeil.

Voyez ! le tableau s'anime ; elles vivent les jolies Mauresques ; elles se meuvent et sous le bleu du ciel et sur le bleu de la mer, leurs profils se détachent pleins de grâce.

Oui, c'est bien l'antique demeure du chef puissant ; c'est bien le pas lourd du Maître que vous entendez ; il va paraître !...

Hélas ! la fiction s'est envolée ! Retournez-vous et regardez ! Cent ans viennent de s'écouler en dix secondes. Le ministre du Dey n'est plus qu'une poussière ; où sont les squelettes hideux des jolies mauresques ?

C'est le vent qui passe dans le vieux caroubier ; c'est l'oiseau qui chante au faîte du grand eucalyptus.

On a violé ton mystère, antique demeure ; on a souillé le marbre blanc de tes cours ; sur toi la civilisation a passé comme un ouragan ; tu n'es plus qu'une carcasse sans âme, qu'un instrument sans voix.

*
* *

Mais non ! qu'importent les réalités de l'heure présente, puisque le monument est là et que notre imagination faisant un retour dans le passé peut lui rendre ses premiers habitants ? Ne regardons pas l'Anglais « hiverneur » se promenant avec son complet à carreaux dans les cours de marbre ou les salles de divan et ne sentons pas que nous même, nous sommes dans ces lieux un anachronisme vivant. Elle suffit, l'émotion qui s'empare de nous devant l'imposant spectacle de quelques vues de ces palais d'été des anciens deys ou de leur famille ; du *Bardo* de Mustapha-Supérieur, par exemple.

En débouchant du vestibule, vous avez une impression de plein air, de jardin frais et coquet. En effet, voici des touffes de bananiers, voici des cocotiers et des fleurs, des lianes grimpantes. Mais ce jardin est un logis, ce sol est dallé de marbre et devant vous, se présentent comme un décor de féerie, des galeries suréle-



Sur les Terrasses

vées de plusieurs marches et soutenues par de fines colonnettes. Au premier plan, dans l'encadrement des arcades, les lataniers s'épanouissent. Le vert cru, presque vernissé de leur feuillage, mêle une note étrange, à cette gamme de tons criards, formée par les grands vases polychromes du Maroc en lesquels poussent des plantes tropicales. Au fond de la galerie, le soleil se joue dans les vitres multicolores des petites fenêtres mauresques. Là, l'illusion des incendies de vitraux ; les flammes jaunes, vertes, rouges ; les caresses irisées de la lumière ; une couche très mince d'opale, sous laquelle coulerait du sang. Puis, dans les coins comme une combinaison savante, d'ombre, de demi-jour, de demi-teinte. Sur les arbres, dans la protection des lianes épaisses, les petits oiseaux font leur nid et on les voit venir se baigner dans la vasque blanche du bassin dont le jet d'eau susurre avec la mélancolie d'un rapsode d'Orient. A l'une des extrémités de cette galerie, une porte habilement ouvragée donne accès à un petit salon turc. Ce sont alors les « fioritures » d'un art inférieur, les tons grossiers d'arabesques semées à profusion ; la prétention de mauvais aloi d'un plafond peint. Pour celui qui n'entre pas dans cette pièce, rien ne vient gâter l'harmonie générale de la cour ; celui qui y est entré, y trouve l'antithèse entre le tempérament de deux races bien distinctes.

Comment expliquer le manque complet de tout sentiment du beau chez ce peuple turc abâtardi maintenant, mais qui fit aux âges passés une des plus victorieuses trouées dans les différentes civilisations ? Ce n'est ni par paresse, ni par dédain que cette race où l'on rencontre cependant tant d'intelligence, est demeurée réfractaire à ce qui constitue un des principaux éléments du génie humain. Non, elle sent son impuissance, elle en souffre peut-être, mais quand suivant les lois inéluctables de l'histoire, il faudra qu'elle cède, sur le territoire d'Europe, la place à d'autres vainqueurs, elle ne laissera derrière elle que le souvenir des ruines qu'elle aura entassées. Et, pour rappeler que des Turcs furent là où est aujourd'hui Stamboul, il faudra les monuments de Byzance, témoins impérissables du goût artistique de ces Kalifes que les Turcs subjuguèrent, mais qui sont restés au-dessus d'eux, plus haut de cent coudées, dans la gloire de leurs prestigieuses légendes.

*
* *

Attenant à la petite salle dont nous venons de parler, un mur assez bas pour qu'on puisse apercevoir le feuillage des arbres du jardin, assez élevé pour que la cour soit bien isolée, s'étend sur un espace d'une quinzaine de mètres. Mais il est tellement bien orné ce mur, avec les losanges de maçonnerie à jour qui le survêtent, avec ses larges ouvertures vitrées de couleur, avec ses mosaïques de faïence, avec ses arcs en fer à cheval ! Soudain, il se dresse plus haut, vers la

porte d'entrée, à l'endroit où s'élève le poste du veilleur — ce qu'aujourd'hui nous appelons prosaïquement : la loge du concierge.

Puis vient le corps du logis, avec sa façade haute, blanchie à la chaux, faite de lignes inégales ; et, plaquées sur le mur avec une certaine symétrie, d'admirables mosaïques de faïence, aux couleurs tellement éteintes qu'on les prendrait de loin pour de ces anciens tapis des Gobelins ou encore pour je ne sais quelle conception grandiose de Puvis de Chavannes. C'est, autour de longues aiguières persanes ou de fantastiques ibis symboliques d'Egypte, un déroulement inouï de guirlandes, de spirales dont l'œil est étonné de suivre la capricieuse harmonie dans la profusion des détails secondaires. Tout cela, avec l'inégalité de hauteur de murailles, avec l'atténuation de lumière vive qu'apporte l'emploi des carreaux de couleur, avec l'ombrage que fournissent les branches des grands arbres qui poussent dans cette cour même, voisins de la fraîcheur d'une pièce d'eau et d'un petit bassin ; tout cela, disons-nous, s'éclaire de façon différente au fur et à mesure que monte ou que descend le soleil. Si bien, que le même paysage change dix fois dans la journée, fournissant de cette façon une gamme d'impressions différentes à la même personne, sans qu'elle ait besoin de changer de place ou de regarder autre chose que ce qui est devant les yeux.

Naturellement, la plus belle salle du Bardo est celle du Divan. Elle est petite, mais de proportions parfaites et, dans ce décor, l'imagination aimerait à placer quelque personnage de convention, tel que le Hassan du *Namouna*, de Musset.

Deux ou trois marches conduisent à la première pièce, coupée de colonnettes. C'est ici que se tenaient les gardes ou les subordonnés; trois autres marches donnaient accès au divan du maître. Et de là, dominant tous les autres, dans la solennité du décor, il devait apparaître plus majestueux, plus redoutable, et partant, posséder plus d'autorité pour se faire obéir.

*
* *

L'ensemble du monument donne l'illusion d'une grande toile de fond, représentant une ville de fantaisie dans les légendaires royaumes d'un Orient de théâtre, mais que sont devenus ceux qui habitèrent là, jadis? Les dalles de marbre qui résonnent sous nos talons font croire que nous foulons les pierres de quelque cimetière; une vague tristesse s'empare de notre âme.



Allons! ressuscitez ô vous tous qui vécûtes en cet endroit; maîtres et esclaves, femmes de harem, eunuques, enfants qui gambadiez autour de ces bassins, au pied de ces arbres. Regardez! les tapis et les nattes sont étendus dans la cour; nonchalamment assises, les femmes attendent l'heure du bain; de tous côtés les jets d'eau jaillissent, rafraîchissant l'atmosphère. Soudain, le maître apparaît, c'est l'un des fils du Dey. Il est pensif; l'on dit à Alger que des étrangers, des Français, projettent une expédition contre son pays. Ils sont puissants ces Français, et que ressortirait-il d'une pareille guerre?

Mais le fatalisme musulman reprend le dessus ; Allah qui a déjà détruit autrefois les flottes de Charles-Quint saura bien aujourd'hui encore protéger ses enfants. Plus de tristesse ; qu'on rie, qu'on chante, qu'on s'amuse ! Et tandis que, rhytmant sur la derbouka, les languissantes paroles d'une mélopée bizarre, quelques femmes aident à se dissiper les sombres pensées et à les faire s'envoler comme des papillons qu'on chasse, les autres femmes soulevant leurs voiles légers, livrent aux baisers d'une eau fraîche, leurs corps superbes de brunes statues.

*
* *

Dans les villes la maison mauresque présente un caractère uniforme de tristesse. L'extérieur semble masquer avec un soin jaloux, les surprises de l'intérieur. Que vous frappiez à la porte d'une riche demeure ou à celle d'une habitation ordinaire, vous n'apercevrez pas de différence avant d'avoir pénétré dans le vestibule.

A la campagne c'est l'impression contraire qui prédomine. Il n'y a pas de petite construction, d'une simplicité rudimentaire, qui ne produise un effet agréable, à cause des arbres et de la végétation qui l'encadrent.

Ah ! nous sommes loin du parc anglais, de la pelouse « rafraîchie » comme une tête sur laquelle a passé la tondeuse d'un coiffeur à la mode; que nous voilà également à une distance respectable de ces jardins où l'art se borne à cette froide correction qui fit la gloire de Lenôtre et la joie de son siècle à perruque. Vive le jardin arabe avec son désordre, son méli-mélo, son tohu-bohu de plantes et de fleurs qui ont l'air d'une improvisation et troublent tous nos sens, sans que nous arrrivions à savoir exactement pourquoi.

Du reste, cette flore ultra-fantaisiste, à la merci d'un jour de pluie qui la fait vivre ou d'un jour de sirocco qui la fait mourir, a des liens de parenté et comme une affinité secrète avec les hommes de ces pays. Elle est changeante comme leurs passions ; son épanouissement est leur exaltation à eux ; le murmure qu'elle fait entendre quand le vent la secoue est confuse comme leurs plaintes, sourde comme leur vengeance ; son étiolement sans énergie, sous la force brutale du soleil, ressemble à leur fatalisme.

En outre, elle est le jouet de notre imagination. Quels sont ces oiseaux dont les hautes jambes vertes baignent dans un terrain marécageux et dont le long bec ouvert, surmonté d'une aigrette éclatante semble attendre une proie vivante ? Sont-ils de ces animaux sacrés que l'Inde et l'Egypte divinisèrent et qu'ils nous transmirent dans les hiéroglyphes de leurs temples ou de leurs obélisques ? Non, ce sont de simples fleurs, des strélizias aux nuances délicates et qui nous paraissent tellement des êtres vivants que nous hésitons parfois à les couper.

Ce sont des fleurs aussi, cette longue tache d'un rouge éblouissant qui monte le long des murs, couvre toute une maison de sorte qu'on finit par

n'aperçevoir d'elle que les trous de ses fenêtres ou de ses lucarnes? Nullement, c'est un feuillage, un simple feuillage: le bougainvilléa, ne cherchez pas sa floraison, il n'en a pas... ou si peu! Et là bas, sur les talus, formant une infranchissable barrière de dards aigus, de larges bayonnettes, de piquants formidables entre les zig-zags desquels la main la plus téméraire n'oserait se glisser ? C'est, n'est-ce pas, tout un attirail de défense; du fer, de l'acier, que sais-je ? Mon dieu, non; les aloès avec leur aspect de fer-blanc dangereux; les cactus hérissés, les grands chardons dont la feuille ressemble aux hallebardes terribles des mercenaires suisses, poussent en paix, sans menace, sans offensive, du moins. Et sur la feuille du cactus mûrit et rougit le fruit agréable au goût; du cœur de l'aloès s'élance comme une colossale asperge, la tige fleurie qu'une fausse légende ne fait renaître qu'à un siècle d'intervalle.

Ce sont aussi des sous-bois, des fouillis de verdure, des enlacements de lianes folles, une sorte d'aimable sauvagerie de Nature bonne enfant, prodigue de ses richesses mais ne voulant pas les présenter sous une forme banale.

Voilà pour le sens de la vue; mais combien trouve à se récréer, celui de l'odorat. Cette terre d'Afrique a pour ainsi dire son odeur particulière ; une sorte de parfum assez violent dont est imprégnée son atmosphère entière. Dans le jardin de la villa mauresque vous éprouverez plus que n'importe où cette impression. Pas un arbre, pas une plante qui ne vous saisisse aux narines. Cela ressemble à l'un de ces paradis artificiels chantés par Baudelaire et imprégnés de fortes senteurs, émanations de l'âme des végétaux.

Les faux poivriers, les géraniums avec la feuille desquels l'Orient fabrique son essence de rose, les myrtes, les narcisses, les jacinthes, les tubéreuses, les amaryllis, le jasmin, l'oranger, le citronnier, le chèvrefeuille, forment la gamme des odeurs. Et, serpentant avec tous les caprices de la fantaisie, les bordures de marjolaine, de sauge, de verveine, de romarin, de thym, exhalent leurs senteurs sous la caresse ou la morsure du soleil.

Alors, on comprend facilement le charme de la vie arabe qui nous paraît de prime abord triste ou monotone. Alors, on se rend compte qu'elle était tout aussi intelligente que la nôtre, cette race que nous nous habituons trop à regarder comme primitive parce qu'elle ne change pas.

Mais qui nous dit que ce ne soit pas elle qui ait raison et qu'après avoir trouvé par l'expérience des siècles, la façon de laisser s'écouler l'existence avec le moins d'émotions possible, elle ne fasse même pas un effort pour se fatiguer à nous démontrer que toutes nos agitations sont ridicules et que notre activité ne change pas plus la face des choses, que le souffle de la brise qui ride la surface d'un lac n'en trouble au fond la pureté?

La maison mauresque de ville rappelle les souvenirs de guerres, de luttes, de conquêtes et aussi de défaites sanglantes. En Espagne elle est l'impérissable

monument du triomphe de l'Islam, pendant plusieurs siècles. A Alger, plus réduite, moins riche dans son ornementation, elle établit l'époque d'une décadence non pas artistique mais politique.

Mais à côté d'elle, à côté de l'espèce de forteresse que nous avons décrite dans toutes ses parties, la maison de campagne s'épanouit dans la verdure ; elle semble nous indiquer qu'une ère nouvelle s'ouvre pour le peuple arabe ; elle paraît prédire la paix, l'abondance, la richesse.

Et quand, à la belle saison, les bougainvilléas la recouvrent ; quand elle apparaît au coucher du soleil, comme une tache violette sur la colline, on envie la béatitude des êtres qui vivent là dans l'intimité des fleurs et la voluptueuse griserie des parfums.

A. Fraigneau.





DANS LE MZAB

I

DE LAGHOUAT A GHARDAIA

u loin, derrière soi, dans une demi teinte, nuage fait de rose et d'indigo, se perd Laghouat, Laghouat la ville aux palmiers élégants, aux maisons étranges, Laghouat, qui maintenant brumeuse, découpe sa silhouette à demi effacée sur une ligne de monts abrupts, resplendissants sous le soleil. Les champs d'orge, aux longues tiges d'émeraude, ont peu à peu disparu : devant soi, le désert s'ouvre vaste, uni comme une mer calme, sur laquelle se couche l'horizon infini. Quelques touffes d'alfa, quelques herbes à chameau, végètent maigres, chétives, sur le sol surchauffé, semblables dans le lointain, à de petites vagues bleues ou vertes, immobiles dans l'immensité.

Devant l'inconnu qui se présente, dans cette atmosphère plus pure, l'œil s'arrête étonné, craintif, désorienté, sur ce pays sans bornes, tout de sable et de pierres, secoué par des vents arides, desséchés. De place en place, des collines grises, violettes ou jaunes, se détachent dentelées, avec une inimaginable fantaisie, noyées par moments dans des ombres transparentes. Tout près de la piste, bordée de gigantesques carcasses de chameaux, trop blanches sous la lumière crue, fuient de noires volées de gangas. Ces jolis oiseaux, perdrix au collier blanc, au plumage

tout émaillé de gris et de jaune, sur lequel tranchent en rouge vif le bec et les pieds, semblent sortir de terre. Effrayés par le passage de la caravane et semblables à d'épais essaims d'abeilles, ils s'élèvent en longs tourbillons, traînée sombre sur le bleu immaculé. Le sable doré vole en poussière douce, impalpable, mettant dans les rayons du jour, des reflets chauds, fauves, d'une couleur métallique. Et l'on marche pensif, tout rêveur, vers l'au-delà du désert, cet au-delà toujours reculé, toujours fugitif à notre approche.

Tout à coup, dans une faible dépression de terrain, sorte de cuvette naturelle, où viennent s'épancher les eaux des vastes plateaux, des arbres aux feuillages épais, sombres, aux troncs puissants et droits, aux branches tordues sous les intempéries d'un ciel inclément, élèvent leurs faîtes majestueux au milieu de jujubiers sauvages, disséminés çà et là. Ce sont les Betoums ou pistachiers de l'Atlas qui se dressent de loin en loin, tantôt isolés, tantôt réunis en petit nombre, parasols fantastiques déployés dans le ciel ardent, pour offrir un abri tout de fraîcheur et de calme aux Nomades veillant sur les troupeaux du grand désert.

Un tapis velouté d'herbe fine, d'un vert tendre, s'étale aux pieds des Betoums géants, note éclatante de gaieté et de vie, jetée dans le Sahara désolé et mourant, pour former la daya, la daya réconfortante.

Quelle loi providentielle, mystérieuse, a présidé à la naissance de la daya ? Par quel miraculeux hasard, peuvent-ils donc croître, luxuriants et robustes, ces beaux arbres, semés dans la plaine sauvage aux champs stériles, au sol calciné ? La nature, impénétrable dans ses secrets, ne peut se lasser d'éveiller notre étonnement, de forcer notre admiration.

Voyez plutôt par quels procédés extraordinaires, par quelles ruses, si l'on ose s'exprimer ainsi, cette nature, aux ressources inépuisables, arrive à accomplir ses desseins.

Lorsque le betoum voit tomber l'une après l'autre ses feuilles toutes brûlées par le soleil qui fait noircir les pierres, et que ses branches se détachent tristes et vigoureuses sur le ciel nu, les graines secouées, emportées par le vent, sont tombées dans une touffe de jujubiers sauvages, amas impénétrable de branchages tordus, aux épines acérées, terribles. Là, dans cette broussaille protectrice, le germe se développe, croît, grandit, à l'abri de la voracité des troupeaux errants. Bientôt le jeune arbuste élève sa tête encore frêle, à quelques pieds au-dessus du sol ; bientôt son feuillage délicat recouvre d'ombres noires et vacillantes tout ce qui s'étend autour de lui. Le tronc puise, absorbe tous les sucs de la terre, et lorsque l'arbre est formé, lorsque son écorce s'est durcie en un réseau de stries longues, entrecroisées, profondes, lorsque les rayons blancs du soleil se jouent à travers son dôme de verdure, les jujubiers anémiés, privés de la sève nécessaire à leur vie, étouffés sous la terre même par les racines enserrantes du futur géant, se dessèchent, dépérissent meurent. Leur bois sec se brise sous les efforts des vents déchaînés sur les sables ;



M'ZAB - MELIKA

les petites branches volètent à quelques mètres de là, puis s'accrochent à une pierre, à une racine d'alfa ou de remetz. Le sable s'amoncèle lentement autour de ces débris innombrables, et les jujubiers disparaissent sous cet amas de poudre légère, impalpable, comme enveloppés dans le plus doux, le plus fin des linceuls : leur rôle ici-bas est terminé.

Viennent maintenant les caravanes et leurs chameaux, viennent maintenant les troupeaux de moutons et de chèvres, le bétoum, fier, majestueux, défie leurs attaques. Quelques branches basses seront peut-être encore une proie facile, mais sous cette mutilation insignifiante, la sève, remontant plus haut vers le ciel, ira nourrir de plus grands rameaux, de plus frais ombrages.

L'aspect de la daya est bien différent suivant les saisons En hiver, alors que les pluies bienfaisantes descendent vers les oasis du Sud en une foule de torrents rapides et bruyants, nés des collines rocheuses et des hauts plateaux du désert, la daya, en quelques heures à peine, se trouve envahie par les eaux ; elle ne forme plus qu'un beau lac où les touffes peu élevées des jujubiers sauvages, nouveaux et capricieux récifs, effleurent à peine la couche unie, la sillonnent de quelques rides à peine perceptibles. Sous la lune radieuse, seul le parasol du betoum aux mille tiges très fines, maintenant dégarnies de feuilles, émerge au-dessus de la nappe argentée ; il se reflète plus brillant, plus orgueilleux dans la nuit lumineuse, sur cet immense miroir qu'encadrent là-bas, dans le Sahara tourmenté, les sables des dunes mouvantes.

Quelques jours se passent, les pluies ont cessé. Les rocs brillent de nouveau, pleins d'éclats étincelants, le vent se joue sur les collines sablonneuses, le torrent est redevenu muet et aride, la daya a repris peu à peu sa forme, son aspect primitifs. Les jujubiers réapparaissent au milieu des pelouses d'herbe plus verte, plus forte. Sous la poussée irrésistible des eaux, un épais limon, amas d'innombrables débris de végétaux et d'animaux, mélange indescriptible d'ossements et de fibres ligneuses, broyés, pulvérisés, intimement soudés l'un à l'autre, s'est répandu dans le fond de la daya, apportant la fertilité dans ce coin privilégié, mettant dans le sol la richesse et la vie. Et désormais pendant de longs mois, la terre subsistera grâce à cette manne fertilisante, tombée sur les plaines stériles, improductives.

Derrière soi, ont disparu les sinuosités de l'oued Nili. La piste, tracée sur le sable mobile, s'étend droite, lumineuse, comme le sillage que laisse sur une mer sans rides l'hélice infatigable d'un navire disparu à l'horizon. Sous le sabot léger des chevaux, la poussière vole et, comme une pluie de diamants, lance des éclairs fugitifs sous le feu du soleil.

Une masse confuse, aux reflets ombreux, aux contours indécis, flotte dans les couches tremblotantes de l'atmosphère surchauffée et peu à peu se dessine un vaste ilôt de verdure, accrochant sur le ciel des dentelures étranges. C'est Tilremt, la plus belle, la plus étendue des dayas, qui apparaît toute fière et toute parée de



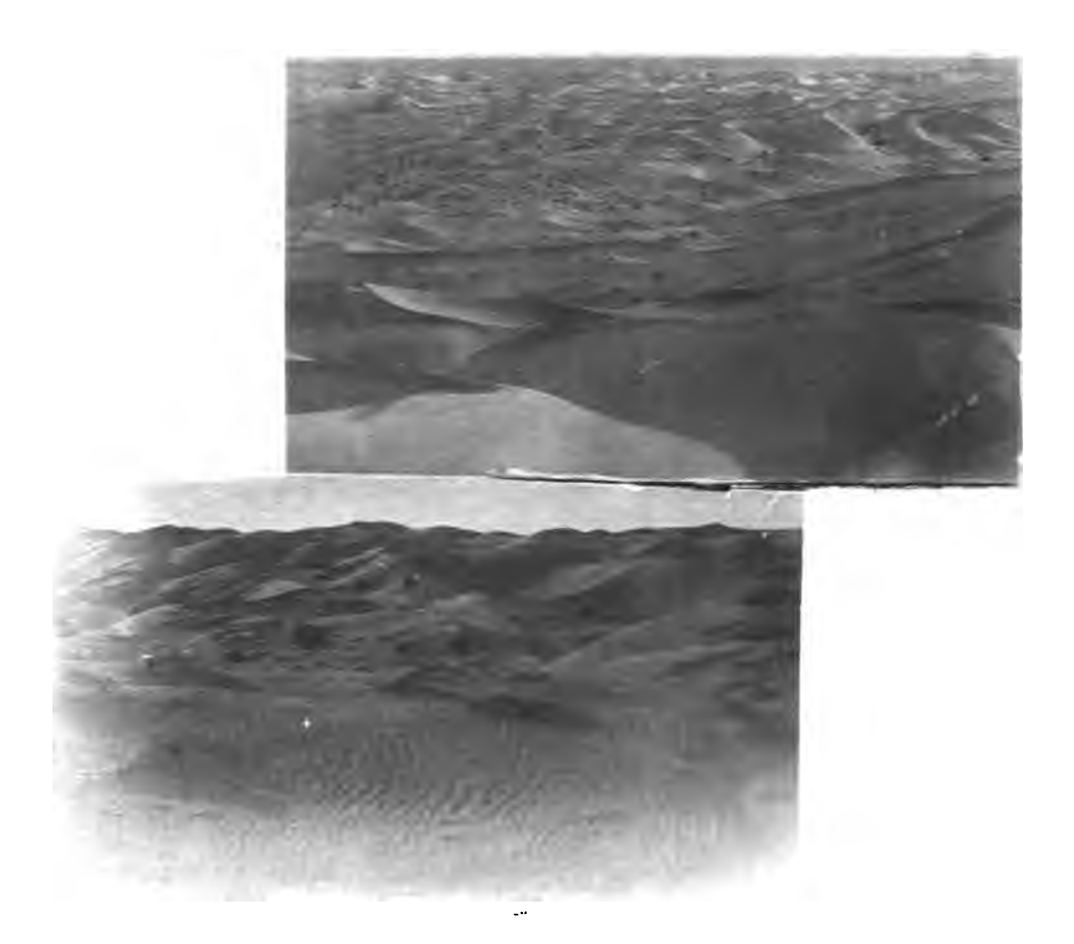
ses betoums séculaires. Dans une éclaircie, pleine de lumière et de fraîcheur, s'élève un caravansérail, aux murs de forteresse, non loin de la citerne où viennent en été s'abreuver et dormir les caravanes épuisées.

La région des dayas, toujours informe, toujours silencieuse, s'étend au-delà de Tilremt jusqu'à l'Oued Settafa. Rien ne vient distraire la contemplation, triste quoique remplie de charme, née de la monotomie d'un paysage qui se déroule à l'infini autour de soi. Cela dure depuis de longues heures, lorsqu'une montagne, semblable à une haute falaise aux flancs lavés par les flots d'une mer en furie, se dresse nue, effrayante. Un chemin serpente, creusé dans la roche pierreuse, rougeâtre, lugubre; il donne accès à un plateau noyé dans les vapeurs troubles d'un horizon illimité. Ce plateau c'est la Chebka; la Chebka, avec sa désolation horrible, avec ses pierres brulées, sorte de laves faites de deuil et de nuit, avec sa poussière grise qui n'est plus qu'une cendre éteinte, froide. C'est la Chebka et ses stupéfiantes déformations de terrain, squelette informe d'une terre morte dans les affres d'une atroce convulsion. Là, rien ne respire, rien ne vit, rien ne végète. Dans l'énorme solitude, les vents brûlants, indomptés, osent seuls s'aventurer et l'on reste stupéfait de voir le jour se lever pour éclairer les ossements d'une nécropole aussi effroyable. Chaque pierre se dresse acérée, pointue, comme le ferait un os perçant sur une carcasse momifiée, et chaque amas de pierre semble former des tombeaux, mais de ces tombeaux, aux interstices mal joints, à travers lesquels filtre l'odeur des cadavres. L'œil, vaincu par un aussi lamentable spectacle, se ferme épouvanté, et l'on appelle la nuit, la nuit qui ne peut même, trop remplie d'étoiles, dissimuler l'horreur de la Chebka.



Chaque col, que l'on

gravit, amène un peu d'espérance. Le regard pourra-t-il enfin s'étendre sur une désolation moins grande, ne sera-t-il plus emprisonné dans le cercle étroit et macabre que forment les crêtes, inégalement disséminées, autour du Thalweg que l'on suit? Attente vaine! Illusion déçue! La route impitoyable fuit, entraînant toujours à sa suite son inséparable cortège de tristesses, d'épouvantes. Un vague désir de retourner en arrière vous envahit dans la rage que l'on éprouve de ne pouvoir déchirer le voile maudit qui ferme l'horizon ; puis



une lassitude indéfinissable s'empare de l'esprit; l'on croit assister, tout éveillé, aux phases énervantes d'un pénible cauchemar.

Subitement, tout près, au fond d'un ravin, la piste tourne et l'on aperçoit à ses pieds une riante oasis, aux innombrables palmiers bleuissants, balançant leurs dômes lumineux sur des cultures très vertes, étendues sur le sol. Est-ce une hallucination ? Est-ce un mirage ? Anxieux, l'on n'ose regarder, de peur que la vision ne s'enfuie, éphémère. Mais ce n'est ni un rêve, ni une illusion d'optique ; L'oued Soudan est là, gigantesque ruban de sable diamanté, qui serpente dans les jardins enchanteurs de Berrian. Avant que la surprise ait pu faire place à l'admiration, déjà l'on s'avance sous les feuillages déchiquetés des palmiers, aux stipes

droits et élancés, déjà l'on foule l'or de la rivière, et bientôt apparaît tout entière et d'un seul coup, Berrian avec ses cascades de maisons jaunes et blanches.

Quel délicieux sentiment de délivrance l'on éprouve devant la ville mozabite, paresseusement couchée au soleil, endormie au milieu des feuillages argentés, piqués çà et là de petites fleurs éclatantes, les premières du printemps !

Berrian n'est point à proprement parler une ville mozabite ; elle n'est point comptée au nombre des villes saintes. Elle formait avec Guerrara, une colonie, sorte d'avant-postes, placés plus près des limites de la Chebka, comme pour veiller, sentinelles toujours au guet, sur la destinée du Mzab proscrit, et cependant envié, sans cesse menacé.

Rien à première vue n'établit une différence entre Berrian et les autres villes de la Confédération ; c'est la ville Mozabite dans toute sa pureté, dans toute son étrangeté, pleine de caractère et d'originalité.

Sur une colline rocheuse qui domine l'oued Soudan, la cité antique s'élève en amphithéâtre. Au sommet, la mosquée, garde vigilante et protectrice de la ville, élève dans un ciel très pur, son minaret brillant, pyramide quadrangulaire tronquée, aux tons jaunâtres. Au dessous, dans le plus curieux désordre, s'étagent les maisons, uniformes, aux baies rares, aux terrasses inégales, donnant de loin l'impression d'un escalier géant. Autour et en contre-bas, des murs élevés, solidement construits, forment une ceinture puissante, infranchissable. Des portes monumentales, faites de calcaires non dégrossis, aux voûtes sombres, se dressent imposantes, de place en place ; et sur ces portes, une tour, carrée, massive, forme un abri, d'où, par des ouvertures demi circulaires, les gardiens pouvaient surveiller autrefois les incursions de l'ennemi.

Construite au douzième siècle, l'antique cité a conservé un cachet de sauvagerie primitive des plus caractéristiques. Les portes d'entrée et leurs tours lui donnent l'aspect exact, fidèle, des anciennes villes, nées au lendemain de la Création, et dont parle la Bible, et l'on est surpris de ne point voir apparaître aux baies, tels que les a dépeints Homère, les Anciens de la ville, inquiets, résignés, dans l'attente du retour des guerriers.

Au pied du mur d'enceinte, s'étend vaste, plein d'ombres changeantes, le cimetière aux monuments mégalithiques, aux tombes recouvertes de poteries, toutes ébréchées, de formes et de grandeurs variant à l'infini ; immense champ de repos où sous l'œil des vivants dorment, paisibles, les morts.

Et ce n'est point sans détourner plusieurs fois la tête que l'on s'éloigne de Berrian, mystérieusement et chastement voilée dans les palmes puissantes de ses somptueux jardins, où roucoulent, près des puits, les tourterelles plaintives.

* * *



LE MZAB

La Chebka et ses solitudes désespérantes recommencent et avec elles, les heures passent lentes, silencieuses, interminables. Notre marche monotone, pénible, s'arrête tout à coup. Deux mozabites avec lesquels je voyage, mettent pied à terre. D'autres mozabites sont venus les attendre, ils sont là, calmes, impassibles. Tous, sur un seul rang, le long de la piste bordée de pierres, se tournent vers l'Orient. Leurs ombres, taches bleues, très intenses, se profilent nettes, démesurées, sur le sol désert, projetées par les rayons obliques du soleil couchant. Dans le silence absolu, devant cette nature désolée, ils récitent les priéres de la « Purification ». Leurs voix graves psalmodient lentement un chant très doux, au rythme cadencé, espèce de mélopée religieuse, pleine de mélancolie et de larmes. Ces voix implorent le céleste pardon pour les deux voyageurs qui ont quitté, abandonné le Mzab pendant quelque temps. Et les nouveaux arrivants jurent qu'ils sont restés fidèles à leur foi, à leur patrie, au Mzab, le berceau de leur enfance, le seul foyer de leur famille, la dernière et éternelle demeure de leurs ancêtres.

La prière cessa, la purification était faite. Le convoi s'ébranla de nouveau et à quelques pas, dans une vallée toute de lumière sous les rayons du jour à son déclin, apparut à nos pieds, l'oued-Mzab, large rivière de sable aux vagues miroitantes, indécises. A contre jour, Ghardaïa se dessinait trop claire sur un fond de palmiers noirs; Melika, sur son roc escarpé se revêtait de tons cuivrés, et au loin Beni-Isguen, plongée dans des vapeurs de pourpre et de rose, disparaissaît, fugitive, sous les premières ombres de la nuit.

II

LES CINQ VILLES SAINTES DU MZAB

L'oued-Mzab, qui prend son origine dans la Chebka, à environ trente-cinq kilomètres au Nord-Ouest de Ghardaïa, suit une vallée immense, aux flancs rocheux, presque toujours inaccessibles. Sur le cours de la rivière s'élèvent, suspendues à des croupes ou assises sur des pitons calcaires, les cinq villes saintes du Mzab: Ghardaïa, Melika, Beni Isguen, Bou Noura, El Attef. A quelque distance, dans le sable même de l'oued, reposent silencieusement les fertiles jardins des oasis, aux forêts inextricables de palmiers, aux luxuriantes végétations.

Mais quelqu'étonnant que soit le spectacle merveilleux qui se déroule devant nos yeux, quelqu'étrange que puisse être l'impression qu'enfante la vue de ces villes du Sud, émergeant, fières, majestueuses, impérissables, au milieu des sables tourmentés et d'une mobilité effrayante, quelque chose de plus stupéfiant, de plus fantastique s'impose à l'esprit, dès la première contemplation.

Comment donc ont pu naître dans cette abominable région, des cités imposantes,

riches, amas de murs solides, épais, entassés comme par enchantement, sortes de montagnes creuses vomissant chaque jour dans les jardins des milliers et des milliers d'habitants ?



Comment ont-elles pu vivre, se développer, prospérer, traverser une longue suite de siècles, ces populations enterrées vivantes dans les roches sépulcrales de la Chebka ?

Pour quelle race maudite fut donc créé ce coin de terre infernal ?

Quelles mains humaines ont tenté de faire croître et ont su faire fructifier des arbres vigoureux sur des sables, atomes de poussière infime, balayée sans répit par le souffle capricieux des déserts inconnus ?

Tandis que ces inconcevables problèmes se posent formidables, presque insolubles, l'on entend là-bas, dans le lointain, les poulies des puits qui crient sous l'effort incessant des cordages en fibres de palmier.

Et dans une vision prompte, nette, l'on pénètre maintenant le prodige.

L'eau, l'eau, seule a opéré le miracle.

*
* *

L'eau....! Tout est là pour le Mzab.



La crue de l'oued, c'est la vie des palmiers, c'est l'irrigation des champs d'orge, c'est la prospérité des jardins.

L'eau, c'est la richesse, tombée du ciel, faisant germer sur la terre tout ce qui croît, tout ce qui pousse, produisant sur un sol mort tout ce qui fera vivre un peuple.

Quelles joies, quelles ivresses, pour les Beni-Mzab, quand dans l'oued tout à l'heure trop vaste, maintenant trop petit, l'eau tour-

billonne, véritable trombe, enlève les digues mal entretenues, déracine et entraîne les palmiers trop vieux pour pouvoir résister sous l'effort. Tout le monde est là sur le bord de la rivière et salue avec joie l'élément bienfaisant qui roule en grondant des flots sans cesse grossissants.

Les puits débordent, la terre est abreuvée, c'est l'année fertile, heureuse, si ardemment désirée.

Et tous, riches ou pauvres, puissants ou faibles, fêtent à l'envi, dans des fantasias, dans des réjouissances publiques, l'avènement de la fée protectrice qui fera germer les moissons productives.

***

L'histoire n'a pas encore déchiré le voile qui cache à nos yeux l'origine des races berbères ; par suite, nous ignorons quel fut le berceau des ancêtres des Mozabites. S'il n'est pas possible de suivre la descendance des Mozabites dès la nuit des temps, il est néanmoins facile de déterminer à quelle époque, ces Berbères se sont fixés dans le Chebka, et cela surtout doit mériter notre attention.

Vers l'an 1011, les ancêtres des Mozabites actuels, obligés d'abandonner Kerima, Sedrata, Djebel Ibad et divers autres ksours qu'ils avaient fondés sur l'oued Mia, au sud-ouest de Ouargla, pénétrèrent dans la Chebka. Ils venaient mettre à l'abri, dans cette région la plus isolée, la plus difficile à atteindre, leurs croyances et leur foi menacées. Leurs ancêtres, musulmans schismatiques, appartenaient à la race des Kharedjites, les sortants, c'est-à-dire ceux qui, aux yeux des Orthodoxes, étaient sortis de l'obéissance. Des discussions relatives à la nomination du khalife, avaient seules, quelques années après la mort du Prophète, amené de graves dissensions parmi les populations récemment conquises à l'Islam. Des guerres d'extermination sans nombre avaient décimé les schismatiques ; et ces derniers avaient dû fuir devant leurs persécuteurs, sans cesse repoussés, sans cesse refoulés vers le Sahara.

Une poignée de ces Berbères préférèrent l'exil dans un pays inaccessible à l'abjuration de leurs principes religieux. Dans ces défilés étroits, vaste filet aux mailles enchevêtrées, ces fugitifs trouvèrent une tribu zénatienne, peu nombreuse et qui portait le nom de Beni-Mzab. Cette tribu, perdue dans le flot des émigrés, adopta bientôt les croyances ibadites ; elle se fondit pour ainsi dire dans la race nouvelle des envahisseurs, elle perdit son autonomie, et son nom devint celui des proscrits de la veille.

Sous l'influence d'hommes intelligents, de grande réputation, des villes s'élevèrent. El-Attef était fondée la première. Trente-cinq ans plus tard en 1047-1048, Bou-Noura sortait de terre ; cinq ans après, Sliman ben Yahia, Si bou

Djemâa, Aïssa ben Alouan, jetaient les fondements de Ghardaïa. Le Mzab dès lors était créé. Il ne restait plus qu'à lutter contre une Nature misérable, impitoyable.

Ce fut l'œuvre de huit siècles, siècles de labeurs incessants, de persévérance héroïque, c'est encore l'œuvre de tous les jours.

Malgré les luttes quotidiennes que les Mozabites devaient soutenir, les efforts surhumains qu'ils devaient tenter, sans trêve ni merci, pour obtenir d'un pays stérile des ressources indispensables, la paix, la concorde étaient loin d'exister entre eux. Divisés en deux sofs, comme le sont toutes les populations du Sud de l'Algérie, le Mzab était en guerres presques continuelles; des scènes incessantes de désordre ensanglantaient périodiquement les villes de la Confédération. L'histoire moderne du Mzab ne serait que l'énumération sèche, mais éloquente, de ces rivalités de sofs, dans lesquelles chacun des partis cherchait un appui dans les fractions agrégées d'Arabes, primitivement appelées par les Mozabites pour les défendre contre les incursions ennemies.



PUITS MOZABITES

Lorsqu'en 1853, nos armes victorieuses nous firent ouvrirent les portes de Laghouat, le Mzab fut placé sous notre protectorat. Il conservait son indépendance, son administration propre, la direction de sa vie extérieure. Nous conformant à la politique ancienne des précédentes dominations, nous demandions aux Mozabites le paiement d'un tribut annuel, tel qu'ils l'avaient payé autrefois aux Larba, aux Ouled Naïls, aux Ouled Sidi Cheikh. Nous leur imposions de fermer leurs marchés à nos ennemis, leur promettant de ne pas nous occuper de leurs actes,

tant qu'ils n'intéresseraient pas la tranquillité générale, les droits de nos nationaux et ceux de nos tribus soumises.

Le Mzab serait encore aujourd'hui indépendant, si, fidèle à ses promesses et plus soucieux de ses engagements, il ne fut devenu un foyer de désordres continuels, d'anarchie absolue. Mais pour un peuple Saharien, mieux vaut lui demander de renoncer à son autonomie, que de le faire renoncer à la lutte des sofs, aux rivalités et aux intrigues politiques.

En 1882, la mesure fut comble. Appelée par tous les gens sensés, qui en échange de quelques charges, préféraient voir régner l'ordre et la sécurité dans le pays, la France prit possession du Mzab. La Chebka fut officiellement annexée au territoire de l'Algérie; ses habitants n'opposèrent d'ailleurs aucune tentative de résistance.

Ce ne fut point sans un étonnement profond, sans une stupéfaction bien compréhensible, que nos soldats aperçurent ces villes si étrangement bizarres. L'impression, que l'on ressent aujourd'hui à leur aspect, n'est ni moins grande, ni moins extraordinaire : le souvenir seul de les avoir vues, reste comme une vision enchanteresse, pleine de charmes, ineffaçable.

* * *

Dans la partie la plus large de la vallée, où se déroule l'oued Mzab, Ghardaïa, la ville immense, couvre de ses maisons jaunes, d'une teinte terreuse, les pentes rapides d'un mamelon élevé. Le regard, surpris par l'enchevêtrement des murs, des terrasses, ne peut tout d'abord détailler dans d'énormes masses confuses, indéterminées, les formes et les couleurs. Tout paraît gris, tout paraît sans relief. Peu à peu cependant, de grandes lignes d'ombres, bleues, transparentes, se coupent en mille endroits, esquissant des ilôts plus clairs ou plus sombres, de grandeurs variables : l'œil, lentement initié aux demi teintes, perçoit maintenant un chaos invraisemblable de terrasses, superposées les unes sur les autres, accrochées comme par un prodige d'équilibre à des pans de murs, aux silhouettes fantastiques; et la ville du Sud apparaît, dans toute sa beauté, simple, dépouillée d'artifices, batie en argile, ruisselante de clartés.

Tout en haut, au-dessus des maisons qui semblent lui servir de piédestal, le minaret de la mosquée, aux longues lignes pures, légèrement courbes, déchire un coin du ciel de ses quatre petites flèches lui formant une couronne, tandis qu'un peu au-dessous, dans une des baies en forme de demi-lune et tournée vers l'Orient, le Muezzin de sa voix plaintive et chevrotante appelle, dans le silence de la ville religieuse, les Croyants à la prière.

Comme toutes les villes du Mzab, Ghardaïa était enfermée dans une enceinte ininterrompue de murs élevés, construits en maints endroits sur le sable très doux

de la rivière. Des portes, aux tours massives, monumentales, aux voûtes larges, voûtes formées de troncs et de branches de palmiers, donnaient accès dans la cité. Aujourd'hui, si les murs existent encore, les portes sont dégarnies de leurs lourds battants de bois et de fer, et des brêches assez nombreuses livrent des passages pour suppléer aux portes insuffisantes. Les tours n'ont plus leurs gardiens vigilants, jetant sur les environs des regards inquiets, fureteurs; seuls, quelques hommes viennent au milieu du jour y prendre un peu de repos ou y converser à l'ombre de





SABLES AUX VAGUES MIROITANTES INDÉCISES

leurs murs colosses.

Dans l'intérieur de cette énorme ceinture, Ghardaïa se trouve divisée en trois quartiers bien distincts, qui forment en réalité trois villes différentes, complètement isolées les unes des autres par des murailles continues.

Dans le bas de la ville, sur un plateau à peine incliné, tourné vers l'Est, se dresse le quartier des Juifs où vivent dans des maisons basses, noires de crasse et de fumée, vrais cloaques immondes, les membres d'une communauté israélite, nombreuse et riche. D'origine marocaine pour la plupart, les Israélites du Mzab, laborieux et actifs, sont bijoutiers, armuriers, tanneurs, cordonniers ou fabricants de cardes, ce qui ne les empêche pas d'être tout à la fois banquiers et usuriers. Rien de plus curieux que de voir dans sa misérable échoppe mal aérée, à moitié enfouie dans le sol, l'Israélite de Ghardaïa, courbé sur son étau d'orfèvre qu'il

frappe à petits coups secs, égaux, argentins, pour aplatir de minces plaques de métal, blanc au premier aspect, le plus souvent jaune à l'intérieur, et qu'il appelle argent. Dans un coin de la boutique, des débris de fer blanc, bidons à pétrole ou boîtes à conserves, semblent jouer un rôle des plus actifs dans la confection des bracelets, des kholkhals, des agrafes et des bagues; cela seul d'ailleurs peut justifier leur présence dans l'atelier où brillent rares de chétifs lingots précieux. Aux portes des maisons, dans les ruelles, d'autres Israélites fabriquent des cardes pour peigner les longues et soyeuses laines du Sud, cardes primitives, faites de petites épingles enfoncées méthodiquement dans un carton, plus tard







fixé sur une légère planchette en bois.

L'aspect extérieur de ces hommes est étrange; la face allongée, maigre, terreuse, à la barbe clairsemée et en touffes entortillées, est encadrée par deux longues boucles de cheveux, qui tombent de chaque côté et en avant des oreilles jusque sur le cou; le dessus de la tête ne porte que des cheveux coupés ras,

aplatis sur le haut du front par les rebords graisseux d'une chechia décolorée. Le nez aquilin, très effilé, rend plus profonds deux yeux brillants, fréquemment malades, bordés de rouge. Leurs corps amaigris, très secs, disparaissent sous des loques sordides, gandouras ou burnous maculés, déchirés, pourris, trop courts pour cacher des pieds nus, sales. Les femmes et les enfants, aux traits généralement beaux dans la jeunesse, n'échappent point aux reproches que l'on peut adresser aux hommes. C'est l'uniformité dans la malpropreté, le manque absolu d'hygiène. Cette note spéciale et caractéristique régne chez le pauvre comme chez le riche ; à ce point de vue, toutes les maisons se ressemblent, et il n'est pas jusqu'à la synagogue, qui sans doute pour ne pas jeter une lumière discordante dans ce tableau aux tons douteux, ne soit souillée de détritus invraisemblables, semés le long de ses colonnes encrassées et luisantes.

Population méprisée, avilie, sans cesse opprimée et maintenue dans une situation humiliante par les Beni Mzab, il n'est guère surprenant qu'elle soit arrivée à cet état de dégradation. Simplement tolérés dans le Mzab, les Israélites ne possèdent pas de jardins dans l'oasis et ne peuvent légalement en posséder : deux puits leur ont été réservés pour leur alimentation, mais sous la condition absolue de ne pouvoir s'abreuver ailleurs.

Au-delà du mur qui forme la limite du quartier juif, commence la ville mozabite, nonchalamment assise sur une série de gradins, entassés les uns sur les autres, comme pour escalader le ciel.

Toutes les rues dans la partie supérieure de Ghardaïa sont semblables ; elles fuient entre une double rangée de murs uniformes, découpant dans le bleu du ciel des quadrilatères plus ou moins allongés. Dans les murs, pas d'autres ouvertures que des trous carrés, percés irrégulièrement de place en place, bas et larges et qui forment les portes des maisons. Des chemins circulaires coupent à chaque instant des ruelles étroites, au bout desquelles on aperçoit, au-dessus de descentes vertigineuses, des ombres vertes de palmiers ou des plaines de sables. Parfois, au milieu d'une rue, apparaît une espéce de gouffre, noir, insondable au premier abord, taillé en plein roc ; l'on s'aventure, et le chemin se poursuit ainsi sous terre, continuation directe des rues qu'il relie.

Dans un dédale d'impasses et de ruelles, dans un véritable labyrinthe d'escaliers rapides aux pierres glissantes, d'escarpements inimaginables et de pentes désordonnées, l'on suit les longues files de maisons identiques, sombres, silencieuses et tristes, et devant soi, fuient comme emportés dans un tourbillon rapide, les enfants effrayés, terrifiés par la présence et à l'approche du « roumi ».

Dans la partie basse de la ville, quelques boutiques ouvrent leurs larges baies sur les rues passagères, et déjà, quelques maisons à façades un peu ouvragées, à l'aspect moins morne, moins pauvre, habitations plus luxueuses, s'élèvent de

place en place, témoins irrécusables des fortunes amassées dans le Tell par des Mozabites commerçants.



PUITS MORT

De ruelles en ruelles, de rues en rues, l'on arrive à une grande place presque carrée, aux constructions uniformes, toutes blanchies à la chaux et entourées d'arcades aux arceaux épais, réguliers, sous lesquelles s'ouvrent un nombre incalculable de magasins très achalandés.

C'est la place du marché, la place aux chameaux.

Tous les soirs, vers cinq heures, cette place devient la scène d'un spectacle toujours le même et cependant toujours captivant ; les caravanes arrivent.

Des troupeaux de chameaux, aux poils roux, de haute stature, ployant sous des charges écrasantes, enveloppées dans des tellis d'étoffes rouges grossières, rayées de noir et de blanc, emplissent de leurs masses énormes les petites rues qui aboutissent au marché, frôlant dans leurs démarches lourdes les maisons et les hommes. Et peu à peu, le marché se couvre de bêtes, de gens, de ballots de toutes sortes. Au milieu des plaintes rauques, que poussent les chameaux, bruits tantôt sourds, tantôt stridents, grognements de joie ou d'amour, de crainte ou de colère, s'entrecroisent et se mêlent les cris des Nomades et des Mozabites, enfouis dans des amoncellements étranges de marchandises, et discutant avec animation le prix des toisons de laine fine, des outres pleines de lait aigri, des sacs éventrés d'où s'échappent les dattes succulentes, mûries là-bas, dans les oasis de l'Extrême-Sud. Les chameaux reposent à terre, allégés de leurs fardeaux ; leurs vastes mâchoires recouvertes de lèvres épaisses, velues, s'agitent dans un mouvement horizontal et lent, elles broient une poignée de noyaux de dattes ou quelque tige d'herbe coriace. Et sur un terre plein, dominant tout le marché, les pieux musulmans, tournés vers la Mecque, impassibles au milieu d'un tohu-bohu sans cesse croissant, font la prière, la prière aux longues, aux humbles prosternations, aux invocations plaintives.



Le jour avait presque disparu : seuls, quelques derniers rayons soulignaient de rouge les crêtes fines de légers nuages.

Bientôt, la Nuit, la Nuit

du Sahara, dans sa splendeur, allait éclairer ces masses d'ombres vivantes, je résolus de revenir dans la soirée.

Vers huit heures, je retournai sur la place aux Chameaux. Sous le ciel très clair, semé d'étoiles diamantées, la lune accrochait des ombres lumineuses dans les ruelles désertes. Tout à coup, une lueur d'incendie rougeâtre, brilla, illumina la petite rue que je suivais. En quelques pas, j'arrivai sur la place du marché.

Un grand feu nourri avec de longues branches desséchées de palmier, flambait dans l'un des coins de la place, jetant sur les arcades et les maisons environnantes de larges traits de lumière, plaqués inégalement, vacillants. Tout autour du brasier, des centaines et des centaines de burnous, tout à coup léchés par les éclats de la flamme ardente, s'éclairaient violemment de tons très blancs, et sur le tout, des ombres confuses, noires, épaisses, s'étalaient un peu partout, gigantesques, esquissant sur la terre ou contre les murs des silhouettes prodigieuses, fantastiques de chameaux étonnés, stupéfiants. La musique commença : une flûte invisible, joua langoureuse, plaintive, avec des appels sonores, stridents, broda sa mélodie très rythmée sur la cadence des tam-tams retentissants. Des nègres apparurent ; quatre d'entre eux se rangèrent sur une ligne, immobiles, drapés majestueusement dans leurs burnous aux longs replis, dans des attitudes de statues ; trois autres, disposés de même à une certaine distance, leur faisaient face. Les deux camps s'ébranlèrent. Sur un motif grave, ces hommes avancèrent les uns sur les autres, sans marcher, sans faire de mouvements sensibles, apparents. On eût dit que la mélopée les soulevât de terre doucement et les reposât à quelques centimètres de là, en les berçant lentement. Arrivés presque sur la même ligne, les deux groupes se regardèrent, pleins de défiance, et élevèrent par petites secousses à peine perceptibles, leurs lourdes matraques au-dessus de leurs têtes, tantôt trop lumineuses, tantôt invisibles. Ce simulacre d'attaque dura quelques secondes; et les groupes s'éloignèrent en glissant en cadence sur le sable très fin de la place. Les feux jetaient par instants des clartés infernales sur ce tableau prodigieux ; d'autres fois, au contraire, ils disparaissaient à moitié éteints, laissant envoler, vers les étoiles très brillantes des tourbillons de fumée où scintillaient, pâles et blafardes, des milliers d'étincelles. Et sous ces éclairages fantastiques, le tableau variait à l'infini. Tout à l'heure, ce n'était qu'un ensemble vague, flottant, de silhouettes indécises dans leurs formes, pleines de nuit mystérieuse et insondable ; maintenant les corps ondulent longuement, avec de petits trépignements nerveux, ils se dessinent en larges taches de lumière d'une brutalité excessive. C'était bien ce que l'inimitable Fromentin, ce coloriste merveilleux, avait décrit pour une scène identique, et ses phrases si vraies, si riches d'expressions justes, rigoureuses, faisant image, me revinrent aussitôt à la mémoire. « C'était quelque chose comme la ronde de nuit de Rembrandt, ou plutôt comme une de ses eaux fortes inachevées. Des têtes coiffées de blanc et comme enlevées à vif d'un revers de burin ;



Bou Noura - Mzab

des bras sans corps, des mains mobiles, dont on ne voyait pas les bras, des yeux luisants et des dents blanches au milieu de visages presque invisibles, la moitié d'un vêtement attaqué tout à coup en lumière et dont le reste n'existait pas, émergeaient au hasard et avec d'effrayants caprices d'une ombre opaque et noire comme de l'encre. Le son étourdissant des flûtes sortait on ne ait d'où, et quatre tambourins de peau, qui se montraient à l'endroit le plus éclairé du cercle, comme de grands disques dorés, semblaient s'agiter et retentir d'eux-mêmes. » *(Une année dans le Sahara).*

Comment finit cette pantomime, je ne saurais le dire. Des danses succédèrent aux danses jusqu'à ce que, les palmes épuisées, le feu s'éteignit presque subitement, mourant dans une dernière gerbe de paillettes embrasées. En un clin d'œil, tous les burnous avaient disparu ; seule, la Lune éclairait maintenent les chameaux tenus en éveil, et au milieu desquels dormaient des hommes.

Chaque semaine, je ne manquai point de revenir sur la place des chameaux, pour voir danser des nègres.

*
* *

Ce n'est d'ailleurs pas le seul spectacle curieux que l'on puisse contempler sur la place du marché.

Chaque jour amène son convoi de caravanes et chaque caravane contient dans les replis des tellis plus d'un enseignement sur les mœurs, sur les coutumes, sur les habitudes des Mozabites, parceque chaque jour et chaque caravane, permettent de pénétrer plus intimement dans la vie du peuple, en constatant, pris sur le vif, ses besoins, ses goûts, ses préférences, ses spéculations. Pour l'observateur, le marché est le miroir où se reflète toute la vie économique, matérielle, spéciale d'une cité. En un coup d'œil, au simple aspect des choses les plus diverses, étalées dans un désordre pittoresque, aliments, costumes, ustensiles de travail ou de ménage, nous pouvons juger à quel degré de civilisation les hommes sont parvenus, nous sommes initiés aux mille détails de leur vie, à leurs occupations de tous les jours.

A Ghardaïa, le marché du vendredi est une vraie solennité. Sur les pistes poudreuses, aux sables mobiles, qui conduisent à Melika, à Beni-Isguen, à Bou-Noura, et même à El-Attef, ce n'est qu'une longue procession de Mozabites aux burnous blancs ou noirs, trottinant sur des mules agiles ou écrasant sous leur poids de petits ânes maigres, étiques.

Il y a de tout au marché mozabite : on y trouve des produits européens de toutes sortes, au milieu des ballots de laine, toisons des troupeaux fraîchement tondus, blanches, noires ou rousses. Des sacs d'orge, des outres pleines de lait aigri ou de beurre, des peaux de bouc bourrées de dattes, jonchent le sol, laissant à peine de petits passages, par lesquels circule une foule bigarrée, bruyante, affairée.



Un marchand d'habits crie à trois douros un burnous en laine, tandis que des gens du pays des Chamba, des citoyens du Gourara, vêtus de bleu clair, le teint bronzé et mat, passent, offrent aux uns et aux autres des objets pris ou achetés aux Touareg : boîtes en peau de chameau, de formes bizarres, finement décorées d'une multitude de rayures et de dessins carrés peints en rouge, bracelets de bras pour le combat, tout en pierres et portant parfois des inscriptions, djebira aux longues lanières de cuirs minces, coussins aux ornements gravés, découpés dans l'épaisseur des peaux, très gais et très originaux. Auprès de l'étalage d'un marchand d'étoffes, cotonnades et rouenneries, un bric-à-brac a installé par terre, tout un monde d'objets plus ou moins propres, plus ou moins complets ; on y voit des cuillers en bois destinés à manger le couscous assaisonné au jus de dattes, enfouies au milieu d'une collection de peignes grands ou petits, simples ou ornés de peintures voyantes, de caractères symboliques et dorés ; on y rencontre de vieux sabres enfoncés sous des amas de chiffons et de chaussures avariées, et sur une grande quantité de lames, brillent des fleurs de lys, couronnant des devises telles que celle-ci : « Pour Dieu, pour le Roy », armes d'un autre âge, venus l'on ne sait trop comment, jusque dans ces solitudes désertiques pour orner le côté d'un Targui guerrier. Un homme fort, vigoureux, vous heurte et disparaît, écrasé, sous un pesant tapis, aux couleurs chatoyantes, veloutées, aux longs poils serrés et soyeux. Là-bas, dans un coin, dominant difficilement le tumulte, un crieur public vend aux enchères des objets de toute nature et les adjuge à un prix arraché lentement, sou à sou, alors que chaque objet a passé et repassé dans les mains de cent amateurs.



RUE DE GHARDAÏA

Dans tout ce bruit, au milieu des bousculades inévitables, le Mozabite, grave, impassible,

va, vient, marchande, achète, laissant ainsi, à son insu et bien malgré lui, deviner une grande partie de la vie qu'il prétend cacher à tous.

Et dans toutes les directions, dans toutes les rues avoisinantes, ce n'est qu'un va et vient de gens, chargés de leurs acquisitions et qui, pressés, disparaissent subitement dans les ruelles trop étroites.



*
* *

Le marché était terminé, je suivis une série de petites rues et rencontrai un mur d'enceinte, limite de la ville mozabite. Je pénétrai dans la troisième et dernière fraction de Ghardaïa, celle du sud-ouest, occupée par les Medabiah.

Ces Arabes, originaires du Ksar de Lelmia, au sud du Djebel-Amour, furent appelés par le parti ou çof mozabite des Ouled Ami Aïssa, il y a environ trois cents ans. Inutile de dire qu'ils changèrent souvent de parti, suivant le prix que l'un ou l'autre çof mettait à acheter leurs services ; ils exercèrent par suite une influence toujours considérable dans les événements qui ensanglantèrent Ghardaïa. Un certain nombre de ces Medabiah habitent encore sous la tente. Leur quartier, aux maisons en terre séchée ou en pierres à peine maçonnées, ne mérite guère une mention spéciale; il touche au sable qui s'étend jusqu'à l'Oasis, la Raba, pleine de vie, cachée là-bas dans les détours de l'Oued Mzab. Quelques bouquets de dattiers rompent çà et là la mélancolie et l'aridité du sol desséché, quelques petits champs d'orge, très fournis, très verts, l'égaient de place en place.

La route pénible de l'Oasis n'est qu'une épaisse couche de poudre très fine, brillante au soleil avec de petits éclats de cristal, et l'on est déjà loin de Ghardaïa, quand la forêt se montre calme et superbe dans sa beauté sévère.



PORTE DES BENI ISGUEN

Tout d'abord l'on n'aperçoit qu'une ligne de couleur verte, espèce de plaine faite de reflets et flottant dans le ciel. Peu à peu des bouquets de palmiers se dessinent, des stipes droits s'élancent, se détachent presque blancs sur des masses claires, des arbres fruitiers mêlent leurs feuilles d'un vert tendre à des fleurs mauves, rosées ou blanches, et au-dessous de tout cela, des champs miniscules. d'une fertilité rare, forment un tapis qui ondoie en petites lames sous le moindre des souffles. Des fossés, des murs en terre séchée, séparent les jardins dans lesquels s'enlacent aux troncs des dattiers et volent d'arbres en arbres, les lianes fortes de vignes admirables. Dans les chemins qui serpentent à travers l'oasis, ce n'est qu'un amoncellement de travaux en terre, écluses en pierres, canaux de dérivation, acqueducs étroits et longs, le tout semé à profusion, de pas en pas, pour recueillir et partager les eaux.

Sous les palmes frissonnantes, au milieu des jardins offrant toute la gamme des verts, l'on marche au son des puits qui chantent de tous côtés, sous l'effort d'un chameau, d'un mulet, ou d'un âne qui tire sur les poulies criardes de grandes outres en cuir pleines d'eau. Dans des rigoles, cachées sous des épis déjà pesants, l'eau court, se joue avec un bruit faible de cascades, accompagnant les tourterelles qui roucoulent.

Et tout à coup, l'Oasis se termine brusquement, sans transition, sur le Sahara, véritable océan de sable, avec ses accalmies et ses tempêtes.

*
* *

Un nouveau quartier, que l'on aurait la tentation de baptiser du nom de « quartier européen » s'étend en dehors des murs de Ghardaïa, au nord et au pied du rocher montagneux qui supporte le Bordj. Il comprend l'école primaire, l'école des Arts et Métiers, l'établissement des Péres Blancs et quelques maisons aux arcades trop régulières, aux fenêtres trop françaises pour une ville du Sud. Peu pittoresque en lui-même, ce quartier jette une note froide, bizarre, gênante dans l'ensemble si étrange, si personnel que présente la grande ville Mozabite.

A une petite distance de Ghardaïa, quelques ruines indiquent l'emplacement de l'antique Ksar de Sidi-Saâd.

Près du grand barrage, et sur l'un des bords de l'Oued Mzab, se trouve le cimetière mozabite, légèrement incliné sur un plateau rocheux. C'est un vaste champ où poussent rares des herbes singulières entre des pierres droites, aigues, veillant sur une invraisemblable collection de poteries de toute nature et de toutes sortes, de gargoulettes en terre brute ou vernissée, de débris d'assiettes et de plats aux larges dessins d'un coloris vif, de guerbas en cuir percées, usées, de vieux entonnoirs tressés en paille de palmier et d'autres objets, tous ébréchés, tous détériorés, et dont l'énumération serait aussi infinie que leur nombre. Pourquoi



Cimetière Mozabite

cet amoncellement de choses bizarres ? Comment expliquer cet usage ? Il serait bien difficile, à mon avis, de le dire. On pourrait peut-être voir dans cette coutume un reste du paganisme, imitation des Anciens, qui sur les sépulcres plaçaient des vases destinés à contenir les mets nécessaires pour effectuer le « grand voyage ». Mais ces poteries toutes brisées, ces débris tous déformés, cassés ne sont-ils pas plutôt un symbole, l'image de la fragilité humaine ? Un Mozabite auquel je demandais, bien naïvement peut-être, l'explication de ce mystère, répondit : « Ainsi chacun de nous peut reconnaître ses morts par le nombre et la forme des objets déposés. » Solution très simple, trop simple même et qui ne paraît pas vraisemblable dans ces pays où les tolbas avaient à leur disposition une foule d'autres moyens pour atteindre ce but, ne fût-ce que par une inscription quelconque.



Dans un endroit bien en vue, s'élèvent des constructions lourdes, ou très jaunes ou très blanches, aux piliers épais, carrés, entre lesquels glissent presque éteintes, des lumières très douces : l'on croirait se trouver dans des cryptes mi-souterraines. C'est là que, le vendredi, les Mozabites en longues théories blanches, recueillis, semblables dans leurs burnous à nos religieux des cloîtres, se réunissent pour prier près des tombeaux.

Un étroit sentier chemine en mille détours pleins de fantaisie au milieu des tombes maçonnées au-dessus du sol : j'aimais à le suivre pour gagner le lit, tout de poudre fine, onctueuse, de l'Oued Mzab, à une faible distance de l'énorme massif, sur lequel se dresse, fière, Melika.



*
* *

Par des rampes rapides, taillées dans le roc, capricieuses, le chemin muletier qui conduit à Melika monte en zigzags nombreux, accroché aux flancs de la montagne. Dans le

bas, quelques petits jardins, ombragés par de hauts dattiers, forment des taches vertes, intenses, sortes d'émeraudes serties dans l'or de la rivière.

Au loin, apparaît maintenant dans toute sa netteté, majestueuse, inondée de lumière, la grande cité du Mzab, Ghardaïa la superbe.

Melika couronne le sommet d'une croupe pierreuse, tout entourée de longs murs d'enceinte, percée de quelques portes donnant accès dans la ville. Les rues, les maisons, ont le même caractère, la même couleur, le même aspect que celles de Ghardaïa. Ce sont les mêmes murs, sans autres ouvertures que de rares baies servant d'entrées, courant tristes et désertes par les ruelles rapides, étroites, tortueuses, au-dessus desquels flottent des coins de ciel très clairs.

Prés de la place du Marché, peu vaste et entourée des arcades blanches, traditionnelles, la mosquée et son minaret protègent la ville silencieuse, grave. De sa gloire d'autrefois, alors qu'elle était la ville sainte par excellence et qu'elle possédait dans les caves de sa mosquée le trésor de toute la Confédération, Melika a conservé une dignité, une réserve claustrales. Et l'on marche soi-même plus recueilli dans la cité toute empreinte de religion.

Là, comme à Ghardaïa, comme dans toutes les villes du Mzab, les portes des maisons sont tenues rigoureusement fermées, non seulement à double tour, mais avec deux fermetures différentes, possédant chacune leur clef, l'une en fer, l'autre en bois. La qualité dominante du Mozabite n'est certes pas la confiance envers son prochain ; cela explique ce redoublement de précaution et de serrures. Et quelles serrures ? Pour faire fonctionner l'une d'elles, il ne faut pas moins d'une clef en fer mesurant en moyenne de vingt-huit à trente centimètres de longueur, pesant de quatre cent cinquante à cinq cents grammes. Et ce ne sont pas les plus lourdes, les plus considérables. Ce bizarre instrument trouverait difficilement place dans un poche, fut-elle de grandeur démesurée, aussi les Beni-Mzab ont-ils soin de la suspendre à leur cou, au moyen d'une corde ; ils ont ainsi, sous la main, et en tout temps, une arme puissante, véritablement terrible. Au premier abord, une serrure de ce genre nous paraîtrait suffisante ; le prudent citoyen du Mzab ne l'a pas pensé, et pour mieux se défendre contre un visiteur dangereux, où tout au moins indiscret, il a imaginé un système de fermeture très ingénieux et digne d'être décrit. Derrière la porte et à peu prés à la moitié de sa hauteur se trouve une barre en bois, légère quoique solide et qui peut se mouvoir entre deux coulisseaux. Dans cette barre et sur la partie supérieure, horizontale, sont creusés des trous assez profonds, mais étroits et disposés irrégulièrement. A côté de la porte et dans la maçonnerie même, un trou de la grandeur d'un bras, permet d'introduire du dehors une petite tringle en bois d'environ trente à quarante centimètres de longueur, et sur laquelle, à l'une des extrémités sont vissées des espèces de pointes, soit rondes, soit carrées. La disposition de ces pointes est telle, que celles-ci peuvent s'adapter exactement dans les trous de la

barre de bois. Il est facile dès lors de comprendre le jeu de l'appareil. Le Mozabite veut-il entrer chez lui ; il introduit avec la main la clef en bois dans l'ouverture pratiquée dans la maçonnerie ; il frotte les pointes dont est munie cette clef sur la traverse intérieure ; à un moment donné les pointes pénètrent dans les trous destinés à les recevoir ; il suffit alors de pousser ou d'attirer vers soi la clef, pour qu'aussitôt la barre transversale, se mette en mouvement dans l'un ou l'autre sens, et entre ou sorte de la gâche où elle doit s'engager. La porte s'ouvre alors d'elle-même, n'étant plus retenue par cette espèce de loquet. D'un aspect singulier, bizarre, cette clef en bois que les Mozabites portent toujours avec eux, rappelle assez fidèlement la tête d'une guitare.

Si l'on peut pénétrer dans un intérieur ou si par hasard une porte est restée entr'ouverte, il n'est guère de maisons où l'on ne voie dans le vestibule d'entrée des fétiches de toutes sortes, et de nature très différents. Ici, un fer à cheval usé, poli par l'usage, brille, fixé contre un mur inégal, raboteux. Là, dans une plaque de mortier ou de plâtre encore frais, une main d'homme a laissé son empreinte, grossière, mais nette. Plus loin, cette main « d'Allah » est peinte en noir et en rouge, avec une inhabilité qui ne manque pas de charme. Dans quelques maisons, des chiffons d'étoffes en laine, disparates, aux couleurs les plus tranchantes, ou de simples bouts de corde en poils de chameau sont suspendus à une solive poudreuse, noircie, faite d'un tronc de palmier rugueux. Parfois des lignes jaunes, rouges, bleues, s'alignent, s'entrecoupent, forment des dessins bizarres. Tous ces fétiches jouent un rôle considérable pour empêcher l'effet du mauvais œil, et il n'est rien de tel, en pays mozabite, pour conjurer la fatalité.

Tout autour de la ville, dans la partie située vers le massif rocheux, un chemin contourne extérieurement le chemin d'enceinte, et suit le cimetière, aux grands tombeaux mégalithiques, très blancs.

A l'extrémité de ce chemin, un sentier court sur un véritable escalier de pierres et de rocs, desséchés et brûlés par le soleil ; il conduit à Beni-Isguen, au delà de l'Oued-Mzab.

*
* *

Des murs et des tours, au-dessus des sables de la vallée et serpentant jusqu'au faîte d'une haute colline, tel est l'aspect de Beni-Isguen, lorsqu'on descend de Melika. Successivement, au fur et à mesure que l'on avance, des masses se dessinent et bientôt la ville apparaît compacte, avec ses nombreux étages de maisons et de terrasses.

La ville, située au confluent de deux vallées, celle de l'Oued Mzab et celle de l'Oued N'cissa, est défendue par une enceinte, haute, habilement construite.

Dans la cité sainte, la ville préférée et très religieuse du Mzab, le calme est encore

plus absolu que partout ailleurs. Les Mozabites se livrent à leurs occupations avec une sorte de respect, une espèce de recueillement profond, dans un silence comparable à celui qui règne dans les cloîtres et où seule la voix du Muezzin résonne, claire, solennelle, pour appeler les fidèles à la Mosquée.

Dix années d'occupation française n'ont modifié en rien la vie intérieure de la Cité.

Chaque soir au soleil couchant, les portes se ferment ; à partir de cette heure, nul étranger ne peut circuler ou pénétrer dans la ville ; bien plus, il ne peut y séjourner.

Dès que les ombres de la nuit envahissent Beni-Isguen, seuls les Mozabites se trouvent dans l'enceinte des murailles, à l'abri de toute investigation, loin des regards profanes.

Aussi n'est-ce point sans un étonnement profond, sans une émotion indéfinissable, que l'on voit se dresser, seule, en dehors de la ville, l'humble toit qui abrite le modeste et utile fonctionnaire qui dirige l'Ecole française. Pour lui-même, pas d'exception : il est « roumi » et comme tel, obligé de passer les nuits hors des murs, isolé, comme perdu dans le désert. Vie pleine de mérites, de désintéressement, pourquoi ne voit-elle pas ses efforts couronnés par des succès, dignes de son abnégation ?

Dans l'intérieur de la ville, tout respire l'ordre, la propreté, ordre et propreté bien relatives, il est vrai, mais qui dénotent déjà un degré de civilisation très appréciable. Dans chaque rue, et c'est une particularité qui s'applique à toutes les villes du Mzab, l'on trouve des *chalets de nécessité*, beaucoup moins luxueux, mais aussi beaucoup moins tapageurs que ceux situés sur les boulevards de nos grandes villes.

Au-dessus des ruelles rapides, suspendues sur les roches montagneuses, une tour domine Beni-Isguen, tour de construction merveilleuse, si nous en croyons la tradition.

A une époque indéterminée, Beni-Isguen assiégée allait tomber au pouvoir de l'ennemi, toute résistance était devenue illusoire, inutile. Un saint personnage persuada à ses concitoyens que la ville pourrait être sauvée, si une tour était construite pour opposer aux envahisseurs une barrière formidable. L'on se mit à l'œuvre, mais le nombre des ouvriers était insuffisant et la construction demandait beaucoup de temps. Or, tout à coup, la tour s'éleva comme par enchantement, les pierres s'entassèrent les unes sur les autres, posées par d'invisibles ouvriers, et tout marcha tant et si bien qu'en une seule nuit le travail fut parachevé. Allah, touché par les prières du saint homme, l'avait ordonné ainsi.

L'oasis de Beni-Isguen, admirablement cultivée, s'étend sur les rives de l'Oued N'cissa, en contrebas de la route, taillée en plein roc, qui conduit à Ouargla et à Metlili des Chamba.



Marabout a Berrian - M'zab

Bou Noura perchée sur un rocher élevé, qui surplombe à pic l'Oued Mzab, s'étale étincelante au milieu de croupes élevées, pierreuses. Son aspect séduit par le caractère antique de ses remparts tout autant que par le pittoresque des roches inaccessibles qui en défendent l'accès.

L'inévitable minaret apparaît plus gracieux, plus gai, dans cet espace restreint, enseveli dans un cirque de collines énormes, désertes.

L'on sent à Bou Noura, plus que partout ailleurs dans le Mzab, la solitude, l'isolement, le voisinage de la Chebka. De tous côtés la vue est emprisonnée; elle s'échappe parfois sur quelques jardins, sur quelques plaines de sable, mais partout elle est arrêtée par des contreforts puissants, désolés qui se dressent à l'horizon et le ferment tristement.

Dans la ville, l'impression change.

Toutes les cités mozabites se ressemblent : les mêmes nécessités, les mêmes mœurs, les mêmes aspirations ont fait adopter un modèle unique.

Ici, comme à Melika, comme à Beni-Isguen, c'est la même vie paisible, exempte de bruits, de clameurs, et chacun passe, espèce d'ombre mystérieuse, dans les rues muettes et endormies. L'on marche dans Bou Noura, et seuls, ou presque seuls, des enfants demi-nus apparaissent. Ils transportent sur leurs frêles épaules des outres pesantes, pleines d'eau ; ils vous frôlent pour ainsi dire dans la rue étroite, oiseaux effarouchés par la présence du « roumi », ils courent, se sauvent, s'envolent à travers les ruelles tortueuses.

Sur toute cette tristesse, la vieille ville détruite repose morte, ensevelie sous des décombres, pans de murs difformes, abattus, il y a près d'un siècle, par les partisans d'un sof, vainqueurs complétant leur victoire par le pillage et la ruine des maisons des vaincus.

*
* *

Au-delà du barrage de Bou Noura, sorte de muraille en maçonnerie peu haute, mais suffisante pour retarder le passage trop rapide des eaux, au moins pendant quelques heures, l'Oued Mzab suit son cours sur un lit tantôt sablonneux, tantôt semé de pierres rondes, nombreuses.

C'est la route d'El Attef.

Plus on avance et plus l'aspect de la vallée devient sévère.

Des touffes de palmiers échevelés, déformés par les crues qui n'ont pas réussi à les emporter, élèvent au milieu de l'oued leurs palmes jaunissantes, leurs stipes maigres, rabougris. Les escarpements de la vallée se rapprochent, diminuent l'étendue de la rivière.

Quelques puits abandonnés, comblés, des puits morts comme les appellent les Beni-Mzab, se montrent à moitié cachés par le sable.

L'horizon est fermé par une montagne grise, aux pentes stériles, fortement inclinées : sur la crête, flottent maintenant, comme des balancelles, des corps de chameaux qui s'agitent dans le ciel.

A gauche, l'oasis étroite, très longue, met des lumières bleues et vertes sur les flancs de la roche froide, terne. Dans les jardins, les Mozabites, aux vêtements blancs, se détachent vigoureux sous l'ombre douce projetée sur le sol par les palmiers.

Ici comme là-bas, ici comme partout dans le Mzab, les puits gémissent, les cordes grincent sur les poulies. Les outres pleines d'eau se déversent dans les réservoirs, faisant naître à leur vue, une sensation de fraîcheur.

Tout à coup, l'Oued Mzab s'infléchit brusquement et devant soi, couronnant une colline, brille sous le soleil étincelant El Attef et les minarets de ses deux mosquées.

L'on franchit une porte : par une montée, aussitôt suivie d'une descente, très courtes, il est vrai, mais invraisemblables, aux pierres glissantes, l'on pénètre sur le marché, sur la place aux chameaux. Dans un angle, la maison des hôtes avec ses fenêtres *à la française*, ornées de persiennes hermétiquement closes, offre un abri aux étrangers.

Les rues serpentent au milieu d'un dédale de maisons étagées jusqu'au sommet de la ville ; maisons en tous points semblables à celles des autres cités mozabites.

El Attef possède deux mosquées, et cette particularité doit être remarquée. L'une est édifiée sur la partie la plus haute, l'autre est bâtie dans la partie moyenne de la cité.

La mosquée mozabite n'est à proprement parler qu'une suite de galeries ou de pièces, plus ou moins nombreuses, plus ou moins grandes, faiblement éclairées par des baies étroites, ornées de colonnes ou de piliers massifs, lourds, qui supportent des troncs de palmiers en guise de solives. Par terre, des nattes ou quelques tapis; rien contre les murs, jaunes ou noirâtres; le tout triste et lugubre. Dans la cour de la mosquée des outres pleines d'eau destinées aux ablutions, sont accrochées à des piquets, scellés dans les murs; des gargoulettes gisent par terre et dans l'épaisseur des murailles des trous carrés, sortes de casiers très petits, permettent de déposer les souliers ou les babouches des fidèles qui se rendent, pieds-nus, à la prière.

Dans quelques villes, un palmier ombrage un coin de cour, au pied du minaret dont la hauteur peut varier entre vingt-cinq et trente mètres.

Parfois un puits existe dans la mosquée, profond, noir avec un petit disque argenté qui miroite tout en bas; puits foré, il y a des siècles, pour pouvoir alimenter la ville en état de siège.

L'Oued Mzab passe devant El Attef, traverse des champs d'orge, suit une ligne



MZAB - EL ATTEF

de jardins, et bientôt disparaît dans la direction du Sud, pour mourir là-bas, là-bas, en dehors de la Chebka.

III

LES MOZABITES CHEZ EUX

Quiconque parcourt les villes du littoral algérien rencontre à chaque pas des hommes presque tous semblables, à la face large, plate, au nez fort, à la bouche grande, aux lèvres épaisses; leurs yeux généralement enfoncés, brillent avec éclat, très intelligents, au-dessous d'un sourcil droit, nettement accusé. Leur teint pâle, mat, semble reflêter des lumières douces, confuses. Petits, trapus, aux épaules larges, carrées, ces hommes lourds, pesants, marchent avec des balancements méthodiques, comme si leurs pieds s'enfonçaient sans cesse dans un sable mouvant. On les voit partout, exerçant dans les quartiers les plus divers, des professions lucratives, telles que celles d'épiciers, de bouchers, de merciers, etc. Des vêtements aux rayures étranges, sorte de chasubles étalant tous les tons, tous les dessins d'un tapis aux mille couleurs, les recouvrent en partie et les signalent à l'attention de tous.

Ces gens sont des Beni Mzab.

Exilés volontaires du pays tant aimé, mais qui ne peut nourrir qu'une partie de ses enfants, ils sont venus dans les villes algériennes pour tenter de s'enrichir ou tout au moins pour pouvoir vivre.

Laborieux, sobres, économes, essentiellement commerçants, les Mozabites travaillent avec une opiniâtreté, une tenacité extraordinaires : aussi la plupart d'entre eux arrivent-ils à amasser en un nombre d'années relativement peu considérable de véritables fortunes.

Le temps de l'épreuve est accompli.

Un parent, un allié, un ami, moins fortuné, vient prendre la place du Mozabite enrichi.

Ce dernier abandonne son costume bariolé : fièrement drapé dans un haïk de soie, dans un burnous en laine fine, il retourne au pays natal, vers ses palmiers et ses puits. C'est là qu'il vivra et mourra, près des siens, en pleine Chebka, mettant désormais son orgueil, son ambition, à entretenir le plus luxueusement possible, à beaux deniers comptants, le jardin qu'il laissera à ses enfants.

Car c'est là une constatation curieuse, fort digne de remarque.

Les Mozabites chez eux ne sont pas les Mozabites du Tell.

Graves, pénétrés d'une dignité exagérée, ils vont et viennent par les rues de leur cité, avec l'autorité, avec l'assurance que donne partout le pouvoir de l'argent.



Ce ne sont plus les humbles commerçants, soupesant avec avarice, sordidement, les denrées qu'ils vendent aux poids le plus bas; ce sont des citoyens puissants, considérés, contents d'eux-mêmes et qui jettent sur les faibles des regards protecteurs.

Au Mzab, comme ailleurs, comme partout, il y a des gens pauvres, misérables, qui eux aussi savent apprécier la puissance de l'or.

Et la vie du Mozabite « revenu de France, de l'Algérie », paraît souriante, désirable, sans être enviée.

Mais alors pourquoi cette défiance, disons le mot, cette haine contre les Français, qui seuls cependant sont cause de ces fortunes tant désirées?

Pourquoi cette sauvagerie incompréhensible qui règne dans toutes les villes du Mzab, quand le Roumi inoffensif fait fuir, terrifiées, les femmes, toutes cachées dans des voiles épais?

Pourquoi cette terreur, cet effroi qui s'emparent des enfants et les font sauver par les rues des cités mozabites à notre approche?

Pourquoi ?....

Parce que le fanatisme ne raisonne pas; parce que le fanatisme conduit à la plus grande injustice.



EL ATTEF

Parce que des légendes absurdes, des légendes invraisemblables, nous représentent aux yeux des petits, des faibles, des désarmés, comme des êtres dangereux, nuisibles, sans foi, sans vertu, sans honneur.

A la veillée, des contes effrayants pervertissent l'esprit des enfants.

Nous sommes les mauvais

génies de tous les contes de fées.

Le chrétien, le roumi, c'est l'esprit damné de Satan descendu sur la terre... mais les vieux du Mzab se garderaient bien d'avouer que chez ces damnés, ils ont trouvé une tolérance, un respect, une protection, qui leur a permis de vivre libres et indépendants dans nos villes riches, hospitalières.



DANSE DES OULAD NAYLS

En France, en Algérie, il n'y a pas de villes saintes, où l'étranger ne soit pas admis à se reposer.

Et le Mozabite européanisé se rit de voir qu'il est si bien accueilli dans le Tell, quand nous, Français, nous ne pouvons dormir paisibles dans Beni Isguen.

*
* *

La vie entière de presque tous les Mozabites se passe dans les jardins. C'est là l'unique objectif, la plus importante de leurs préoccupations.

Les années se divisent en années où l'oued a coulé, en années où l'oued n'a pas coulé.

Dès le matin, chacun, hommes, enfants, descend vers l'Oasis : il faut conduire l'animal qui tirera la corde des puits, ouvrir l'une après l'autre les petites tranchées destinées à l'irrigation, réparer celles qui sont vieilles, en creuser de nouvelles pour arroser des parties de terrain moins favorisées.

Dans toutes les rues, ce ne sont que processions de gens, portant des cordages, des gherbas, sortes d'outres en cuir, des poulies, des instruments de culture.

Les femmes vaquent aux soins



OULED NAYLS DE GHARDAÏA

intérieurs du ménage et tissent les vêtements de toute la famille. Les fillettes courent par les rues ; elles vont aux puits chercher l'eau pour l'alimentation et les usages domestiques.

Qu'elles sont étranges ces jolies enfants, presque nues, aux yeux profonds et noirs, et que quelques morceaux d'étoffes voyantes, recouvrent non comme des vêtements, mais plutôt comme des ornements. Coquettes, elles portent sur elles de vraies collections de bijoux. Les oreilles sont trop petites pour supporter trois ou quatre grands anneaux d'or. Des colliers de verroteries ornés de coquillages, des amulettes en argent, des bracelets de pieds, des bracelets de bras, des épingles larges, immenses sur leurs faibles poitrines, brillent, se heurtent sur les loques dépareillées. Et comme si tout cela ne suffisait pas à les orner, elles portent des tatouages singuliers sur la figure.

Des lignes rouges, jaunes ou bleues, affectant la forme de fétiches, remplissent le front, surmonté de trois petites houpettes de cheveux très noirs, luisants, l'une sur le haut de la tête, les deux autres de chaque côté du front. Les yeux sont cernés de teintes bleuâtres, et sur les pommettes sont peints deux ronds, tout roses ou tout écarlates, exactement semblables, réguliers, grands comme une pièce de deux francs. La ligne du nez, depuis sa racine, est indiquée par une série de ronds, de points, de petites croix, noires ou de couleurs différentes ; cette ligne s'arrête un peu au-dessus du bout du nez qui disparaît sous une couche opaque de noir animal.

* * *

Les Mozabites, puritains de l'Islamisme, mènent une vie très sévère au point de vue des mœurs et du luxe.

Chez eux, la femme ne doit jamais quitter le pays : celle qui oserait tenter de le faire, serait impitoyablement mise à mort. Aussi le Mozabite n'emmène-t-il jamais sa femme hors du Mzab ; suivant une expression très typique d'un Beni Mzab, il se contente de celles qui vivent dans le Tell.

Singulière morale pour un peuple qui veut faire parade de principes aussi rigides.

Le luxe du tabac est formellement prohibé : c'est une plante impure, d'après son origine même. Chassé d'un pays très saint, qu'Allah protégeait, Satan, désolé et errant, fut obligé de s'arrêter en un endroit où il n'existait pas encore de vespasienne. Aussitôt après son départ, sur l'humidité de la terre, poussa une plante maudite, c'était le tabac.

A Ghardaïa seulement, il existe plusieurs cafés maures, et là seulement aussi, l'on voit danser des Ouleds Nayls.

Au Mzab, les réjouissances publiques sont empreintes d'un cachet fort original.

Les fantasias à pied sont pleines d'entrain, de bonne humeur ; et ce jour-là,

le Mozabite, armé d'un tromblon, ne ressemble guère à ce qu'il était la veille. L'odeur de la poudre l'anime, le grise à tel point que, phénomène inexplicable, le Beni Mzab devient gai, presque alerte, bruyant.

Les enfants prennent leur large part dans les fêtes; armés de deux vieux débris de poteries plates, ils disposent entre les deux surfaces rugueuses le phosphore enlevé d'une allumette. Ils s'élancent en courant, et à deux pas d'un but fixe, ils déterminent une petite explosion en frottant les deux faces l'une contre l'autre. Les éclats de rire perçants résonnent, accompagnement joyeux de la fantasia bien réussie.

Et maintenant, une question se pose, question fort intéressante, primordiale.

Quest-ce que le Mzab dans notre colonie du nord de l'Afrique ?

Une seule réponse doit être faite.

Le Mzab n'est et ne peut-être qu'une des étapes forcées de la route de l'Extrême-Sud, qui doit nous conduire dans l'Afrique centrale.

Dans une région, incapable de nourrir ses habitants, il ne saurait être possible de songer à une colonisation quelconque.

Son rôle dans les derniers siècles a été celui de relier par des transactions commerciales, par des marchés, notre Algérie aux peuplades inconnues, nombreuses du grand désert : c'est un rôle déjà suffisamment vaste, important, glorieux.

Que le Mzab, administré sagement, avec justice et avec autorité, reste et soit toujours une espèce d'entrepôt, avant-poste avancé de notre civilisation ; c'est là son but, c'est là l'utilité de sa possession.

Aussi ne nous étonnons pas inconsidérément de voir les Beni-Mzab aussi réfractaires, aussi indépendants, aussi libres.

Les préjugés des races, échafaudés sur des coutumes, sur des mœurs datant de plusieurs siècles ne s'effacent pas en un jour.

Rome tout puissante mit plus d'un siècle à convertir ses conquêtes du Nord de l'Afrique en province romaine : la France n'est au Mzab que depuis dix ans.

*
* *

Je quitte le Mzab, et sur la crête de la Chebka, je salue avec respect le bordj sur lequel flotte le drapeau français.

A l'ombre de ces plis, mobiles sous le vent, des officiers vivent de privations, de sacrifices, d'abnégations, très heureux d'ailleurs de porter haut et ferme le nom de la France dans ces contrées désertes.

La bienveillance, la sympathie qu'ils témoignent, qu'ils prodiguent si simplement aux touristes qui vont visiter le Mzab, rendent difficile la louange. Qu'ils sachent seulement que tous ceux qui s'en vont, réservent une bonne part de leurs

souvenirs à ce coin de terre française perdue si loin, et cependant si proche dans leur mémoire.

*
* *

Et maintenant, je livre à un repos momentané ces fétiches miraculeux, tout puissants, qui savent, pendant la route, nous préserver de la dent des fauves carnassiers, des fièvres malignes, des attaques des voleurs et du poignard des assassins.

Jules Liorel.



TABLE DES MATIÈRES

DE LA TROISIÈME ANNÉE